

JACK KEROUAC ET LE QUÉBEC



A PROPOS DES RESPONSABLES DE CE RECUEIL

François Kirouac, un de ses membres fondateurs en 1978, est actuellement président de l'Association des familles Kirouac. Depuis quarante ans, il s'intéresse à la généalogie des familles Kirouac d'Amérique du Nord. En 1991, il a publié *Généalogie des descendants de Maurice-Louis Le Brice de Keroack, dit Alexandre de Kervoach*. Puis, en 2013, il a publié *L'ancêtre des familles Kirouac en Amérique, son épouse et leurs fils*, une synthèse des 35 ans de recherche que l'Association a effectuées pour connaître le lieu d'origine du premier Kervoach arrivé en Nouvelle-France

Eric Waddell est responsable de l'*Observatoire Jack Kerouac* au sein de l'AFK et professeur associé au Département de géographie de l'Université Laval. Il a enseigné et fait de la recherche sur la Franco-Amérique depuis les années 1970. C'est à ce titre qu'il s'est intéressé à la vie et l'œuvre de Jack Kerouac. Il était directeur de la *Rencontre internationale Jack Kérouac* qui a eu lieu à Québec en 1987. Cet événement fut le premier à aborder la dimension canadienne-française de la vie et de l'œuvre de l'écrivain.

[...] chose certaine, un « tendre » comme Kerouac aurait trouvé sa plus grande consolation en se sentant compris. Compris dans son québécois et compris dans son américain. Les Américains, qui ne lisaient que les œuvres, n'ont pas pu lui faire cette charité. Cette fois, en reconstituant la biographie (celle de V-L Beaulieu, Kérouac: Essai-poulet), on a pu y arriver. Sauf que Kerouac est déjà rendu là où il souhaitait aller, dans le cimetière canayen de Lowell [...] Mort aux Massachusetts, compris au Québec: il ne reste plus qu'à l'expliquer aux Américains.

Robert-Guy Scully

Liste des différents auteurs cités dans le présent recueil (par ordre alphabétique) : David Amram, Gabriel Anctil, Roger Brunelle, Pol Chantraine, Jean-François Doré, Raymonde Kérouac-Harvey, Louise Ingles, François Kirouac, Jacques Kirouac, Sylvain Lelièvre, Alain Lévesque, abbé Gérard Lévesque, Guy Marchamps, Réginald Martel, père Armand Morissette, Gerald Nicosia, Robert B. Perreault, Richard Séguin, Éric Waddell.

Idée originale : Éric Waddell

Conception graphique et montage : François Kirouac

Remerciements

Nous remercions les auteurs, les ayants droit et les éditeurs qui nous ont gracieusement accordé la permission de reproduire plusieurs textes dans le présent document mais dont ils conservent entièrement les droits d'auteur (copyright).

Pour des raisons indépendantes de notre volonté, nous n'avons pas pu, malgré toutes nos recherches, retrouver les ayants droit de certains auteurs. Celles et ceux qui n'ont pu être joints ni donner leur accord sont invités à nous contacter afin que ces rares manquements puissent être réparés.

Nous remercions chaleureusement toutes celles et ceux qui ont apporté une contribution à la réalisation de cet ouvrage, notamment nos conjointes, Frédérique Gonnet et Francine Desrochers. Nous désirons aussi remercier Gerald Nicosia pour son autorisation à utiliser plusieurs photos de sa collection personnelle de même que Lucille Kirouac, Céline Kirouac et Marie Lussier Timperley pour la révision linguistique de notre travail.

© Association des familles Kirouac inc., 2023

Tous droits réservés. Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, emmagasinée dans un système de rappel des informations enregistrées, ou transmise, sous aucune forme ou par aucun moyen, électronique, mécanique, système de photocopie, système d'enregistrement, ou autrement, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation écrite de l'auteur du texte et/ou de l'éditeur concerné.

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 1^{er} trimestre de 2023
Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 1^{er} trimestre de 2023

Publié sous format numérique uniquement ISBN 978-2-9802340-5-7
Association des familles Kirouac inc.

JACK KEROUAC ET LE QUÉBEC

François Kirouac et Éric Waddell
Association des familles Kirouac inc.



À la mémoire de Jacques Kirouac (1927-2019)
et de Roger Brunelle (1934-2021),

l'un de Québec et l'autre de Lowell,

tous deux passionnés de la vie et de l'œuvre de
Jean Louis (dit Ti-Jean) Kerouac.

Note liminaire

Pour bien apprécier les nombreuses contributions à ce recueil, il est important de connaître la date de publication initiale des textes. La plupart ont été écrits au cours des années 1970, 1980 et 1990 et font référence à des événements qui ont eu lieu au Québec à partir des années 1960. Leur perspective s'inscrit dans un contexte d'affirmation culturelle et de revendications politiques nationales. C'est pourquoi la vie et l'œuvre de Jack Kerouac sont perçues comme étant une expression des dimensions continentales de la civilisation canadienne-française. Cet intérêt pour Jack a connu quelques moments forts avec, notamment, son passage à l'émission de Radio-Canada « Le sel de la semaine » en 1967, la parution en 1972 du livre de Victor Lévy-Beaulieu, *Jack Kerouac : essai-poulet*, suivi du supplément littéraire du journal *Le Devoir*, intitulé « De l'essai-poulet au “Kerouac Revival” : Kerouac Québécois » la même année, le tout pour aboutir avec la *Rencontre internationale Jack Kerouac* en 1987.

Pour ce qui est de Kerouac lui-même ainsi que de l'univers franco-américain dont il est issu, c'est la fin du XIX^e siècle et les premières décennies du XX^e siècle qui constituent le cadre de référence, soit celui de l'immigration massive de Canadiens français en Nouvelle-Angleterre et la présence d'une première génération de Franco-américains. Ce qu'il faut retenir de cette époque est le fait que le pays d'accueil était ambivalent face à la forte présence de francophones en son sein. Les Américains avaient pendant longtemps l'habitude d'utiliser le sobriquet « Canuck » en parlant des Franco-Américains. Surnom familial et souvent moqueur ; le terme évoquait des gens « sans envergure et peu intelligents ».

Quand Jack disait, « Je suis un Canuck », ne criait-il pas haut et fort le grand malaise de tous ces immigrés, de condition humble certes, mais qui avaient eu le courage de quitter pays et famille dans l'intention d'aller gagner dignement leur vie ? Ils quittaient les terres riches de la vallée du Saint-Laurent qui avaient fait leur orgueil, mais qui à force d'être subdivisées ne pouvaient plus les faire vivre. Comme tant d'autres immigrés, ils se sentaient des déclassés et Jack aussi était imprégné de ce sentiment.

François Kirouac
Éric Waddell

Table des matières

Jack Kerouac et la quête de ses origines	11
Introduction (Éric Waddell)	13
Les racines bretonnes et québécoises de Jack Kerouac	15
Lettre à mon « cousin » Jack (François Kirouac)	17
La lignée franco-américaine	31
À la recherche des racines de Jack Kerouac (Raymonde Kérouac-Harvey)	32
Le Berceau de Kamouraska, lieu de sépulture de l'ancêtre de Jack Kerouac	37
Le petit côté Lévesque de Jack Kerouac (Alain Lévesque)	38
Le « Québec d'en Bas » de Jack Kerouac	45
Le « Québec d'en Bas » de Jack Kerouac (Éric Waddell)	47
Les premières années de l'enfance de Jack Kerouac	55
Les premières années de l'enfance de Jack Kerouac (1922-1932) (Roger J. Brunelle)	57
Allocution du père Armand Morissette, Lowell (Mass.), 18 octobre 1966	67
Hommage à Gabrielle Lévesque, mère de Jack Kerouac (David Amram)	72
Extrait de baptême et certificat de naissance de Jack Kerouac	73
Le côté franco-américain de Jack Kerouac	75
Au-delà de la route, le côté franco-américain de Jack Kerouac (Robert B. Perreault)	77
Les écrits en français de Jack Kerouac (Éric Waddell)	85
Jack Kerouac à la recherche de ses origines canadiennes-françaises	89
L'intérêt de Jack Kerouac pour ses origines canadiennes-françaises et pour la région de Rivière-du-Loup (François Kirouac)	91
Le dernier voyage de Jack Kerouac au Québec enfin raconté (Gabriel Anctil)	95
Lettre de Jack Kerouac à R. Dion-Lévesque	98
Abbé Gérard Lévesque et Jack Kerouac, des petits-cousins (François Kirouac)	100
Mon cousin Jack (Abbé Gérard Lévesque)	101
Lettre et vœux de Noël de Jack Kerouac à l'abbé Gérard Lévesque	102
Jack Kerouac vu du Québec	105
Jack Kerouac, le « damn canuck » de la québécoité (Louise Ingles)	107
Un orphelin de sa langue maternelle (Pol Chantraine)	109
Kerouac : mourir de la fureur de vivre (Réginald Martel)	111
<i>Memory Babe</i> , « The French connection » (Gerald Nicosia)	113
Le fils spirituel d'Oncle Jack (Jean-François Doré)	121
Kerouac (Sylvain Lelièvre)	123
L'ange vagabond (Richard Séguin)	124
Entrevue avec André Major (Guy Marchamps)	125
Notre solitude immense (Éric Waddell)	129
Lettre de Jack Kerouac à Pierre Lebris (Ulysse dans <i>Satori à Paris</i>)	130
Conclusion (François Kirouac)	131
Annexes	133
Janet Michele (Jan) Kerouac, enfant unique de Jack Kerouac	135
Janet Michele (Jan) Kerouac, voyage à Québec	137
Sur les traces de Jack Kerouac, voyage du Club Jack Kérouac à Lowell	141
<i>Rencontre internationale Jack Kérouac</i> , Québec, 1, 2, 3, 4 octobre 1987	143
Canuck et clochard céleste : l'univers de Jack Kerouac, exposition de photographies au Musée du Québec	149
Le patronyme Kerouac pour Jack (François Kirouac)	154

JACK KEROUAC
ET LA QUÊTE DE SES ORIGINES

« J'ai jamais eu une langue à moi-même. Le Français patoi j'usqua-six angs, et après ça l'Anglais des gas du coin. Et après ça - les grosses formes, les grands expressions de poète, philosophe, prophète. Avec toute ça aujourd'hui j'toute mélangé dans ma gum.»

Jack Kerouac dans « *La vie est d'hommage* ».

Introduction :

Jack Kerouac, l'incompris

Éric Waddell

Kerouac n'a pas choisi le moment de sa naissance : il est venu au monde lowellien en 1922, une bien sale époque pour les Franco-Américains.

- Victor-Lévy Beaulieu

Cette année marque le centenaire de la naissance de Jack Kerouac, un des plus célèbres écrivains américains du XX^e siècle. Né de parents québécois originaires du Bas-du-Fleuve, il est né à Lowell (Massachusetts) le 12 mars 1922. À cette époque la vie économique de la ville était centrée sur l'industrie du textile, les filatures attirant beaucoup de travailleurs provenant de la vallée du Saint-Laurent. Déjà au début du siècle un quart de la population de la ville, soit quelque 25 000 personnes, était d'origine québécoise. En ce sens, Lowell ressemblait à maintes autres villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre, telles que Manchester (New Hampshire), Lewiston (Maine), Fall River et Worcester (Massachusetts), Woonsocket et Providence (Rhode Island). En tout, quelque 900 000 Québécois ont pris le chemin de la Nouvelle-Angleterre entre le milieu du XIX^e siècle et la Crise de 1929, et le Massachusetts était le foyer de près de 50 % des Américains d'origine québécoise au moment de la naissance de Jack.

Dès le départ, cette immigration massive de Canadiens français a favorisé la création d'une panoplie d'institutions répondant à leurs besoins linguistiques, religieux, culturels, sociaux et économiques : paroisses, écoles, sociétés mutuelles, etc.. Ils voulaient *faire société* aux États-Unis.

Robert-Guy Scully raconte d'une façon très imagée cette grande aventure humaine :

Des hommes pleins de bonnes intentions et de naïveté, qui croyaient transplanter leur langue et leur foi en toute sécurité, qui croyaient vaguement obtenir un statut « français » pour la Nouvelle-Angleterre, [...] qui ne voulaient rien laisser de leur beau patrimoine derrière eux ; ils emportaient tout, la cuisine québécoise, les crucifix et les catéchismes, les chansons, les meubles, les façons de danser, les étoffes faites à la maison, dans un joyeux déménagement qui ne laissait aucunement présager le malheur, la mort ou l'humiliante disparition. On cherchait un peu de prospérité, on ne voulait rien trahir, rien abandonner, ni rien perdre. L'histoire a joué un tour à ces gens, leur bateau a coulé à un moment donné, avec tous les meubles, les crucifix et les habits à bord.

(Scully, *Le Devoir*, 28 oct. 1972)

Jack est venu au monde au moment où les premières fissures commençaient à paraître dans l'édifice franco-américain, édifice qu'on croyait être un prolongement naturel du pays d'origine.

Pendant les premières années de la vie de Jack, l'industrie du textile souffrait d'une compétition féroce provenant des entreprises établies dans le sud des États-Unis. Les salaires étaient à la baisse et les grèves plus fréquentes, et la Nouvelle-Angleterre ne promettait plus un avenir meilleur. En même temps, le gouvernement américain incitait les immigrants à devenir citoyens de leur pays d'adoption. Pression séculaire, mais aussi pression religieuse de la hiérarchie catholique irlandaise – prédominante au sein de l'Église en Nouvelle-Angleterre – en vue de réduire la place du français au sein du réseau des écoles paroissiales. La réaction d'une partie de la communauté franco-américaine a été vigoureuse et un mouvement d'opposition dit Sentinelliste – du nom de son journal de combat *La Sentinelle* – a vu le jour. Le journal a été mis à l'Index par Rome en 1928 et les leaders excommuniés. Finalement, les déplacements transfrontaliers entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre furent strictement contrôlés suite à la crise économique de 1929. Pris ensemble, ces facteurs ont précipité l'asphyxie progressive du « Québec d'en Bas » en tant que milieu de vie francophone.

Né Canadien français, nommé Jean Louis Kerouac sur son certificat de naissance et Jean Louis Kirouac lors de son baptême, Jack Kerouac a passé une partie importante de son enfance en français : à la maison, à l'église, à l'école paroissiale et dans le quartier. C'était une vie marquée par des références constantes au pays des ancêtres, le « Québec d'en Haut ». Enfant déjà, à l'âge de quatre ans, le décès de Gérard, son frère aîné, déclenche son malaise face à l'autre perte, celle de ses repères identitaires, engouffrés dans le grand tout anglo-américain et auquel son frère aura échappé :

« Cette quête désespérée de sa pureté originelle perdue, celle que son défunt frère a connue. Gérard qui a eu le privilège de vivre et de mourir à l'âge de neuf ans "... sans avoir vraiment parlé l'anglais ni vraiment connu l'Amérique. »

R.-G. Scully

Sans le moindre doute, être Canadien français formait le socle de l'identité de Jack Kerouac.

...

2022 marque le centenaire de la naissance d'une autre figure majeure. René Lévesque, originaire de New Carlisle en Gaspésie, fondateur du Parti Québécois et premier ministre du Québec de novembre 1976 à octobre 1985, est né le 24 août. Il voulait faire de la province un pays indépendant, là où Jack, né *en bas*, cherchait plutôt à plonger dans le passé, à connaître le pays et la culture de ses ancêtres et, peut-être, la patrie tant désirée.

Il y avait même un lien de parenté entre les deux puisque Jack Kerouac et René Lévesque étaient petits-cousins, Gabrielle-Ange, la mère de Jack, étant une Lévesque !

Pas surprenant alors qu'un des premiers gestes posés par René Lévesque en tant que premier ministre ait été de créer le Secrétariat des peuples francophones (SPPF), avec le mandat de promouvoir les liens entre le Québec et les autres communautés francophones d'Amérique. L'organisme était financé directement par le Conseil exécutif, preuve de l'importance qu'il accordait à l'organisme¹. Le SPPF fut à l'origine de nombreuses initiatives à caractère associatif ciblant les diverses

régions de la francophonie nord-américaine. Dans le cas de la Nouvelle-Angleterre, un Club Jack Kérouac a été créé à Québec². Le désir de signaler l'importance de son œuvre littéraire comme source d'inspiration pour une certaine jeunesse étatsunienne de l'Après-Guerre a motivé le choix d'un individu plutôt que la communauté franco-américaine dans son ensemble comme raison d'être.

Très tôt, l'idée d'un grand événement centré sur l'identité culturelle de Jack a pris forme au sein du Club. Un membre est allé voir Allen Ginsberg au Colorado. Sa réaction fut immédiate ; « Jack parlait tout le temps de ses origines et de son identité canadiennes-françaises. Nous n'y comprenions rien. Si vous décidez d'organiser quelque chose sur le sujet à Québec, je viendrai ! »

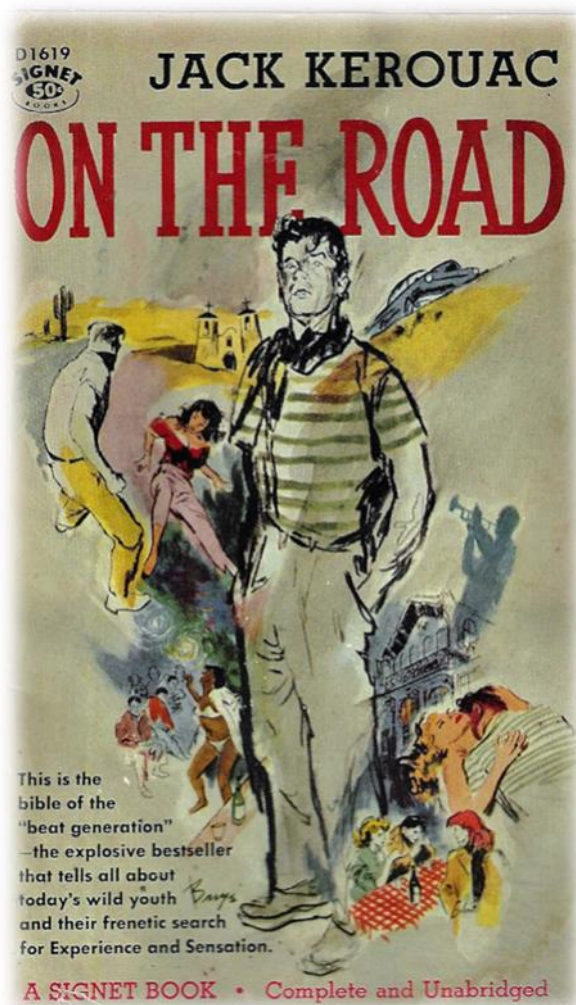
C'était exactement ce qu'on voulait entendre et le SPPF a vite pris la décision d'organiser une *Rencontre internationale Jack Kérouac* - notez l'accent aigu ! - à Québec en octobre 1987. La *Rencontre*, d'une durée de quatre jours, autour de conférences et de tables-rondes le jour, de soirées de jazz, de théâtre, de poésie et de cinéma, fut également l'occasion d'une grande exposition de photographies au MNBAQ intitulée « L'Univers de Jack Kérouac : Canuck et clochard céleste ». Les participants venaient de partout en Amérique du Nord et même d'Europe. Parmi eux, des *Beats* célèbres - Josée Yvon et Denis Vanier, Allen Ginsberg et Lawrence Ferlinghetti... - des biographes et observateurs de la scène *Beat* - Ann Charters, Gerald Nicosia, Joy Walsh, Jacques Houbart... - des gens du Québec qui avaient fréquenté Jack - Graham Cournoyer, Marcel Deschamps... - sans parler d'une multitude de simples passionnés de l'homme et de son œuvre. Un véritable *happening*, la *Rencontre* a également provoqué une sérieuse remise en question chez les participants, amenés à prendre connaissance de la dimension canadienne-française de l'identité de Jack et du regard québécois sur sa vie et son œuvre. À propos de cette expérience totalement inattendue, Lawrence Ferlinghetti - qui connaissait bien la France et parlait un excellent français - a dit, vers la fin de la *Rencontre*, « Vous posez des questions ici qu'on ne pose jamais aux États-Unis. »

Cette exploration identitaire est au cœur de la plupart des textes qui figurent dans ce recueil. Des éléments de réponse aux questions aussi.

Bonne lecture... et bon voyage aux sources de l'identité de Jack !

¹ Le SPPF a été aboli en 1992 par le gouvernement de Robert Bourassa « pour des raisons budgétaires ».

² À la dissolution du Club Jack Kérouac, les archives du club et celles de la *Rencontre internationale Jack Kérouac* de 1987 furent cédées à l'Association des familles Kirouac. Afin de rendre ces archives disponibles pour consultation par le plus grand nombre d'intéressés possibles, l'Association en fit don à Bibliothèques et Archives nationales du Québec en 2009. Cote pour la consultation : P922 (Fonds Club Jack Kérouac).



LES RACINES BRETONNES
ET QUÉBÉCOISES
DE JACK KEROUAC

« I'm a French-Canadian
iroquois american aristocrat breton cornish democrat...
or even a beat hipster»

Jack Kerouac dans « *Desolation Angels* »

Lettre à « mon cousin » Jack

François Kirouac

Tout comme Jack Kerouac, les fondateurs de l'Association des familles Kirouac, dont fait partie l'auteur de ce premier texte, désiraient en connaître davantage sur le premier du nom à venir s'établir en Nouvelle-France. Il leur aura fallu 35 ans de recherches pour découvrir ce qui est connu aujourd'hui.

Malheureusement, Jack est décédé trop tôt pour connaître le résultat de cette quête sur son ancêtre. Le président de l'Association des familles Kirouac depuis 2005, François Kirouac, et un des chercheurs qui ont permis l'acquisition de ces connaissances sur Alexandre de Kervoach informe son « cousin » Jack sous forme d'une lettre personnelle du dénouement de cette recherche généalogique.

Mon cher Jack,

Je prends l'initiative de répondre à la lettre que tu envoyais à ton petit-cousin l'abbé Gérard Lévesque, en juillet 1968¹, pour obtenir des informations concernant ton ancêtre, « François-Alexandre Lebrix de Kerouac'h », tel que tu l'écrivais à l'époque. L'abbé Lévesque a fait partie de l'équipe de chercheurs qui a contribué à en connaître un peu plus sur notre ancêtre commun, le premier du nom arrivé en Nouvelle-France. J'ai eu personnellement le plaisir et l'honneur de faire partie de cette équipe. Voilà donc pourquoi, aujourd'hui, je prends l'initiative de te répondre.

D'entrée de jeu, permets-moi de t'indiquer que notre ancêtre a signé son acte de mariage sous le nom de Maurice Louis Lebris, Sieur de Kervoach, orthographié K/voach dans l'acte avec le K barré caractéristique de la langue bretonne qui signifie KER, et non celui de François-Alexandre Lebrix de Kerouac'h, comme toi tu l'as écrit. Il faut savoir que même si, à l'occasion de son mariage, il signe le registre de ce nom, il était fort bien connu de tous sous le simple nom d'Alexandre de K/voach ou, comme se plaisaient à le surnommer ses contemporains, d'Alexandre le Breton. Il a été inhumé à Kamouraska le 6 mars 1736 sous le nom d'Alexandre « Keloaque ». Tu n'avais donc pas tout à fait tort lorsque, toi aussi, tu le prénommais Alexandre. Sans doute que ce détail te provenait de la transmission orale dans ta propre branche familiale, tout comme moi.

Les recherches effectuées entre 1978 et 2013 à l'initiative de l'Association des familles Kirouac — association à laquelle d'ailleurs ta propre fille Janet Michele a adhéré quelques années avant son décès — nous ont permis d'accumuler beaucoup d'informations sur notre ancêtre et sur son époque, pour laquelle il nous a fallu redécouvrir quels étaient les us et coutumes, afin de bien comprendre les traces qu'il a laissées en Bretagne et ici au Québec. Puis-je te rappeler ce que tu écrivais il y a plusieurs années à propos de cet ancêtre : « le baron François Louis-Alexandre Lebris de Kerouac était allé au Québec prêter main-forte à



François Kirouac

Photo : Collection François Kirouac

Montcalm pour combattre l'armée de Wolfe dans la vallée du Saint-Laurent. Les Français perdirent la bataille, mais le baron aurait reçu en octroi une bande de terre de cent soixante kilomètres, le long de la rivière du Loup ; il y rencontra une princesse iroquoise qu'il épousa et qu'il abandonna. De retour en France, le baron reçut de son père l'ordre de se comporter honorablement : il traversa donc de nouveau l'océan, partit dans le Nord avec sa femme iroquoise et se fit chasseur et trappeur ».

D'abord, comme tu as pu le constater au début de ma lettre, notre ancêtre est décédé en 1736. Il n'a donc pas pu prêter main-forte à Montcalm contre Wolfe puisque cette bataille a eu lieu à Québec en 1759, soit vingt-trois ans après son décès. Il n'a donc pas reçu la concession d'une terre pour des exploits qui n'ont pas eu lieu. Cependant, il faut savoir qu'il s'était porté lui-même acquéreur d'une terre, tout près de Rivière-du-Loup, à Notre-Dame-du-Portage, à l'été 1734. Sa veuve a dû toutefois la

¹ Voir cette lettre à la page 102

rérocéder au vendeur après le décès de son mari parce qu'elle était incapable de verser les paiements dus. Il n'y avait pas d'assurance-vie à l'époque et elle s'est retrouvée sans le sou.

Bien qu'il ait acheté cette terre, notre ancêtre ne l'a jamais cultivé. Arrivé en Nouvelle-France durant la saison de navigation de 1726 ou peu de temps avant, il a d'abord été « voyageur ». Ces voyageurs étaient ceux qui faisaient le transport des fourrures à partir des différents postes de traite répandus sur le territoire de la Nouvelle-France jusqu'aux entrepôts de Montréal et de Québec. C'était le bas de l'échelle dans le domaine de la traite des fourrures. Alexandre a ensuite été commerçant et finalement négociant en fourrures. Tout ça en l'espace de dix ans seulement !

Il te faut aussi savoir que tout au cours de son mariage, lorsqu'il n'était pas en voyage, lui et sa famille résidaient à Cap-Saint-Ignace chez la mère de son épouse, Louise Bernier, et son beau-père, Jacques Rodrigue. Bien que notre ancêtre ait acheté cette terre à Notre-Dame-du-Portage, ce n'est pas à cet endroit que le couple semble avoir voulu s'établir. En effet, Alexandre et Louise se sont installés à Kamouraska après la naissance de leur

troisième et dernier fils, en mai 1735. Était-ce de façon temporaire ou bien le couple projetait-il d'aller s'installer par la suite sur cette terre à Notre-Dame-du-Portage ? Nous ne le savons pas. Ce que nous savons toutefois, c'est que sa formation notariale (eh oui, il possédait une telle formation) ne le prédestinait pas du tout à devenir cultivateur. Nous verrons cette information plus loin dans ma lettre. Dans le passage de tes écrits que je te cite plus haut, tu indiques aussi qu'il a rencontré « une princesse iroquoise » qu'il a épousée et abandonnée. L'épouse de notre ancêtre, celle dont tu es issu, était la fille de Jean-Baptiste Bernier et de Geneviève Caron et la petite-fille de Jacques Bernier et d'Antoinette Grenier, tous deux des immigrants de France. Donc, comme tu peux le voir, l'épouse d'Alexandre de Kervoach n'avait pas d'ascendance amérindienne. Au cours de ses voyages en Nouvelle-France, aurait-il pu rencontrer « une princesse iroquoise » avant de se marier ? Ce n'est pas impossible bien sûr, mais nous ne le saurons sans doute jamais. Ces choses-là n'étaient pas dites à l'époque. Et, quoi qu'il en soit, tu es issu de celle qu'il a épousée en octobre 1732 à Cap-Saint-Ignace. Est-ce que d'autres parmi tes ancêtres auraient pu avoir des origines amérindiennes ? Je n'ai pas exploré toutes les

L'an mil sept cent trente deux le vingt deuxième jour du mois
d'octobre a été auoir oueu l'adjudication des trois ans de mariage
de Monsieur de la motte l'adjudicataire de quiber. Entre Le sieur
maurice Louis Lebris de Kamouraska de la paroisse de Notre
Dame de la Croix fils de François hiainte Leodine de
Karonai et de dame Vronique mandelaine de ~~maurice~~
meu Scillaie. Lesquels ont été d'une part, et de Louise Bernier
fille de défunt Jean Bernier et de Geneviève Caron les
père et mère de cette paroisse d'autre part. Je soussigné
missionnaire de St Jean Baptiste atteste avoir oueu leur
mutuel et de leur propre consentement de mariage. Leur
ay donné l'absolution nuptiale, et ayant eu un
enfant avant ledit mariage, ils l'ont légitimé
En présence des sieurs François Guimont major de la
cote d'Inde de Pierre Brouhard Nicolas Jean de St
Keruebo Lesquels ont signé et signé l'épouse
et Pierre Brouhard ayant déclaré. Le sieur
de ceintre public suivant Leodine. Maurice Louis
François Guimont — Lebris de Kervoach
Nicolas Jean de Kervoach et son Simon Guimont
minist

possibilités, mais je peux tout de même t'affirmer qu'en ce qui concerne les Bernier, les Caron et les Chalifour, ce n'est pas le cas. J'ai exploré chacune de ces branches et je n'ai trouvé aucune ascendance amérindienne. Chacune de ces familles de même que tous ceux qui se joignent à eux par les liens du mariage tiennent leurs origines de France. Est-il possible que du côté Lévesque il puisse y avoir eu une personne ayant eu une ascendance amérindienne ? Personne parmi les chercheurs n'a exploré cette avenue à fond. Toutefois, comme tu le verras dans les documents ci-joints, nous pouvons remonter ta lignée Lévesque jusqu'au premier arrivé en Nouvelle-France et il ne semble pas non plus y avoir d'ascendance amérindienne du côté Lévesque.

Tu nous dis aussi dans ce passage de tes écrits que notre ancêtre était baron, donc qu'il appartenait à la noblesse. Bien sûr, tu n'as pas été le seul à penser que notre ancêtre était issu de cette classe sociale que les historiens nous disent avoir été des plus fascinantes au XVIII^e siècle. Plusieurs Kirouac l'ont pensé. Cela a même été publié en 1928 dans un Bulletin de recherches historiques du Canada², rien de moins, sous le titre d'« Étude sur l'Ancêtre des Kirouac » par Lucien Serre, frère des Écoles chrétiennes et un ami du frère Marie-Victorin, né Conrad Kirouac, fondateur du Jardin botanique de Montréal. De façon très anecdotique, sache que tu es descendant de l'aîné des enfants de notre ancêtre commun, celui prénommé Simon-Alexandre, et que je suis issu, tout comme Marie-Victorin, du fils cadet, prénommé Louis.

Mes propres recherches m'ont permis de comprendre pourquoi certains pensaient que notre ancêtre était issu de cette noblesse bretonne. En fait, il était plutôt d'origine bourgeoise. Un contrat de vente sous seing privé qu'il a lui-même rédigé en 1730 pour le seigneur de L'Isle-Verte, tout près de Rivière-du-Loup, nous démontre qu'il avait acquis toutes les notions pour pratiquer le notariat, ce qui élimine complètement la possibilité qu'il fût d'origine noble puisque ces derniers ne pratiquaient pas le notariat.

Pourquoi alors penser que notre ancêtre était issu de la noblesse bretonne ? Selon un de nos historiens les plus réputés, Marcel Trudel, la ressemblance entre la noblesse et la bourgeoisie en Nouvelle-France était très forte. Étant donné la situation économique particulière en Nouvelle-France, les nobles ne pouvaient pas vivre du simple revenu de leurs terres comme il le faisaient en France, alors ils se sont notamment consacrés au commerce de la fourrure tout comme les bourgeois le faisaient. Il y avait donc beaucoup moins de distinction entre ces deux classes sociales en Nouvelle-France qu'en France. Notre ancêtre a fait partie de tous ces jeunes bourgeois qui ont rêvé de faire fortune dans le commerce des fourrures. L'étude du contexte historique de l'époque nous permet de comprendre qu'il y a eu méprise. En effet, en plus de ce facteur qui, contrairement à la pratique en France, permettait aux nobles de faire du commerce, une mode fort populaire chez les bourgeois de l'époque, en France et

en Nouvelle-France, faisait qu'ils ajoutaient un deuxième nom à leur patronyme afin d'avoir l'air d'appartenir à cette noblesse qui fascinait tant la société de l'époque. Notre ancêtre a fait de même en ajoutant à son patronyme le toponyme breton Kervoach. Tout était alors en place pour donner l'impression qu'il était d'origine noble : le contexte particulier de la Nouvelle-France à propos des nobles et cette mode chez les bourgeois de vouloir donner l'impression d'appartenir à la noblesse. Et, bien sûr, il n'a jamais démenti cette impression auprès de sa famille puisque le but était atteint, soit celui de donner l'impression à tous d'appartenir à la noblesse. Voilà donc comment cette méprise s'est transmise de génération en génération jusqu'à nous.

Comprenant très bien maintenant pourquoi de génération en génération les Kirouac se sont fait dire que leur ancêtre appartenait à la noblesse bretonne, tu dois bien te demander, tout comme nous l'avons fait, d'où vient l'existence de ce faux lien de parenté avec la famille du marquis de Keroüartz qui faisait partie de la tradition orale dans la famille. Eh bien ! À mon avis, cela est dû tout simplement à la ressemblance entre nos deux patronymes. Pas entre Kervoach et Keroüartz, mais bien entre ce qu'est devenu ici au Québec ce toponyme Kervoach, c'est-à-dire Kerouac, et celui de Keroüartz. En effet, le nom de Kervoach, en Bretagne, se prononce Kerouac et c'est cette graphie ainsi que celle de « Keroac » que nous retrouvons souvent dans les registres paroissiaux au Québec. Ceux qui nous ont précédés ont donc cherché cette graphie « Kerouac » en Bretagne et, un jour, dans le dernier quart du XIX^e siècle, quelqu'un a trouvé celle de Keroüartz reliée à une famille noble. Des nobles avec un patronyme presque identique au nôtre. La boucle était bouclée ! Du moins, on le pensait alors. Et... on a établi ce faux lien de parenté.

Encore aujourd'hui, nous ne savons pas qui a établi ce faux lien dont on a pu remonter la trace de son existence jusqu'en 1886. Par contre, nous savons très bien qui l'a popularisé : l'oncle du frère Marie-Victorin, l'abbé Jules-Adrien Kirouac. Il a rapporté plusieurs renseignements concernant cette famille lors de son voyage en Bretagne en 1892. Il les a distribués parmi ses neveux et nièces, dont Marie-Victorin lui-même. Celui-ci les a remis à son confrère, le frère Lucien Serre, qui a rédigé ce fameux texte intitulé *Étude sur l'Ancêtre des Kirouac* et l'a fait paraître dans un Bulletin de recherche historique en 1928. Dès lors, ce faux lien est devenu une référence pour plusieurs.

Nous savons aussi, ici au Canada, que ton père te disait souvent : « Ti-Jean, n'oublie jamais que tu es Breton. » Il semble bien que tu n'aies jamais oublié puisque tu

² Volume XXXIV, Lévis, mai 1928, numéro 5, pp 266-271.

l'as même écrit dans *Les anges vagabonds*³ : « Je suis un démocrato-cornoualo-bretonno-aristo-américano-iroquo-canadien-français ». Connaissant cette fierté que ton père et toi aviez pour vos origines bretonnes, à ce stade-ci de ma lettre, j'imagine que tu aimerais savoir si nous avons pu aller plus loin dans nos recherches afin d'en connaître davantage sur nos ancêtres bretons.

Qui était ce Maurice-Louis Le bris, Sieur de Kervoac, dit Alexandre de Kervoach ? Bien que nous n'ayons pas encore de certitude absolue, nous avons tout de même pu remonter la généalogie de notre ancêtre avec une hypothèse présentant une bonne probabilité. Pourquoi en sommes-nous encore à parler de probabilité ? Je m'explique.

D'abord, il te faut savoir qu'à l'époque de notre ancêtre, la société n'attachait pas l'importance que nous attachons aujourd'hui au patronyme et cette particularité a compliqué un peu notre recherche. En effet, plusieurs en changeaient par pure fantaisie. Il était courant à cette époque qu'un fils ne porte pas le même patronyme que son père. Chacun cherchait à se différencier de ceux qui les avaient précédés, à établir sa propre personnalité, ce qui a même contribué à créer des branches distinctes dans une même famille. On changeait de prénom ou de nom parfois sans aucune autre raison que celle de vouloir se démarquer ou être différent des autres.

En 1727, première année où l'on remarque la présence de notre ancêtre en Nouvelle-France, c'est la signature d'Alexandre Le Bihan que nous retrouvons dans les archives du Québec. Pour notre ancêtre, utiliser Le Bris au lieu de Le Bihan lors de son mariage n'était qu'une façon de se différencier de sa famille en Bretagne. Les travaux de recherches effectués en Bretagne par la généalogiste Patricia Dagier nous apportent des éléments forts intéressants qui ont permis d'élaborer une hypothèse reliant notre ancêtre à une famille de bourgeois du nom de Le Bihan qui vivait à Huelgoat dans le Finistère. En effet, lors de son mariage en 1732, notre ancêtre déclare être originaire du diocèse de Cornouailles dont fait partie cette commune où résidaient ces bourgeois, dont plusieurs étaient notaires et originaires de la terre de Kervoach située à cinquante kilomètres plus au Nord dans la commune de Lanmeur.

Le patronyme Le bris, qui s'est transmis jusqu'à nous, n'a été utilisé par notre ancêtre qu'à l'occasion de son mariage et durant les six mois qui ont suivi. Seule la partie qu'il avait ajoutée à son patronyme, « de Kervoach », lui importait puisque cette particule lui permettait, comme nous l'avons vu, de donner l'illusion d'appartenir à la noblesse. Après cette période de six mois, c'est de ce seul nom dont il s'est servi lorsqu'il devait signer un document. Cela a été la même chose pour les prénoms de Maurice et de Louis qu'il n'a

utilisés que durant cette même période. Seul le prénom d'Alexandre, sous lequel il était connu de tous, lui a servi à s'identifier que ce soit avant ou après cette période suivant son mariage.

À l'époque de notre ancêtre, les gens utilisaient donc le nom qu'ils voulaient pour s'identifier et personne n'y voyait d'erreur ou d'embarras. Certains changeaient de nom ou de prénom plus d'une fois au cours de leur existence sans transgresser aucune règle, car il n'y en avait pas encore. C'était non seulement toléré et permis, mais même encouragé. Ici en Nouvelle-France le meilleur exemple est celui des douze fils de Charles Le Moyne : chacun ajouta un surnom au nom Le Moyne !

Tel que mentionné précédemment, notre ancêtre avait une formation de notaire, tout comme plusieurs membres de cette famille Le Bihan d'Huelgoat. Dans cette hypothèse, nous tenons aussi compte que quatre générations de cette même famille ont utilisé le titre « de Kervoach » se donnant ainsi l'air d'appartenir à la noblesse. Le dernier à l'avoir fait était un certain Urbain François Le Bihan... et il n'était plus en Bretagne à compter de 1721. De plus, la généalogiste Patricia Dagier a démontré par ses recherches que ce titre n'a été utilisé que par cette seule famille Le Bihan. Aucune autre famille ne l'a utilisé, y compris les Le Bris. Nous pouvons donc penser que notre ancêtre appartenait à cette famille Le Bihan originaire de la terre de Kervoach à Lanmeur.

Ce qui nous empêche d'avoir une certitude absolue sur l'identité précise de notre ancêtre, c'est qu'aucun membre de cette famille n'a porté le prénom d'Alexandre ni ceux de Maurice ou de Louis d'ailleurs. Comme Urbain-François Le Bihan n'a jamais utilisé aucun de ces prénoms en Bretagne et que nous n'ayons pas retrouvé un seul document de ce côté-ci de l'Atlantique avec une signature comprenant les prénoms d'Urbain ou de François, nous ne pouvons pas aller plus loin pour le moment. Toutefois, si l'on tient compte de cette particularité de l'époque où l'on pouvait changer de nom ou de prénom par pure fantaisie, tout converge vers cette hypothèse. C'est donc ce dernier qui, pour l'instant, semble être le plus susceptible d'être Alexandre de Kervoach, notre ancêtre.

Tu trouveras, ci-joint, l'ensemble des renseignements généalogiques que j'ai recueillis sur chacun de tes ancêtres, autant sur l'ascendance de ton père que sur celle de ta mère. Tu remarqueras dans ces informations les différentes variantes de notre patronyme : Kirouac, Quirouac, Keroack, Kerouac et Kérouac. Au cours des recherches que nous avons effectuées, nous avons retrouvé des deux côtés de la frontière près d'une centaine de variantes du toponyme breton Kervoach, devenu notre patronyme. Il te faut savoir que plusieurs

³ Denoël, 1987 p 172.

raisons ont pu ainsi favoriser l'existence de ces différentes graphies, notamment le fait que rien n'était régi dans l'écriture ni dans l'usage d'un nom. L'on rencontre donc différentes graphies en fonction des régions où étaient installés les descendants de notre ancêtre. Par exemple, ici au Canada, dans la région du Richelieu, c'est la graphie Keroack qui est la plus courante. Dans la région de L'Islet, sur la Côte-du-Sud, c'est celle de Kerouac ou de Kuerouack que nous rencontrons. Cette dernière graphie est rencontrée plus particulièrement au milieu du XIX^e siècle. Elle disparaît par la suite. Dans la ville de Québec et dans la région des Bois-Francs, c'est Kirouac. Chez vous, aux États-Unis, il y a Kirouac, Kerouac et même Kyrrouac dans le Mid-West américain.

La graphie des patronymes que tu trouveras dans les pièces jointes est celle que l'on retrouve dans l'acte de baptême de chacune des personnes mentionnées, sauf si j'ai pu avoir accès à leur propre signature. Dans ce dernier cas, j'ai utilisé la graphie que cette personne utilisait quand elle signait son nom. Dans les cas où tu verras l'expression «dit Breton», à la suite du

patronyme, c'est le nom utilisé par leurs propres contemporains lorsqu'il est question de tes ancêtres dans les différents actes consultés. Dans quelques cas concernant les premières générations de Lévesque, où je n'avais pas l'acte de baptême, j'ai utilisé la graphie utilisée lors du mariage ou lors de la sépulture de la personne concernée.

Je termine ma lettre en espérant que tous ces renseignements sauront combler le désir que tu exprimais à ton petit-cousin l'abbé Gérard Lévesque d'en savoir davantage sur tes ancêtres.

Bien à toi,

François Kirouac
Association des familles Kirouac

Pièces jointes :
Les lignées ancestrales Kirouac et Lévesque

ASCENDANCE KIROUAC EN LIGNE DIRECTE DE JEAN LOUIS KIROUAC (JACK KEROUAC)

Génération 7

2. **Léo-Alcide Kerouac**, fils de Jean-Baptiste Quirouac⁽⁴⁾ et Clémentine Bernier⁽⁵⁾. Son parrain a été Évariste Dubé et sa marraine sa sœur Caroline Kirouack. Il est né le 5 août 1889 à Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup (Québec)³ et a été baptisé le lendemain au même endroit³. Il s'est marié le 25 octobre 1915, à l'âge de vingt-six ans, dans la paroisse Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua au New Hampshire, avec **Gabrielle Lévesque**⁽³⁾, âgée de vingt ans, fille de Louis Lévesque⁽⁶⁾ et Joséphine Jean⁽⁷⁾⁴. Léo-Alcide a été imprimeur et linotypiste. Il est décédé d'un cancer du pancréas⁵ le 17 mai 1946, à l'âge de 56 ans, à Queens, un quartier de la ville de New York. Il a été inhumé le 20 mai 1946 à Nashua⁶.

L'église actuelle de Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup ayant été construite en 1900, c'est la bâtisse qui servira de presbytère par la suite qui a été le premier lieu du culte à Saint-Hubert. Léo-Alcide étant né en 1889, il a donc été baptisé dans cette première chapelle qui est aujourd'hui le presbytère. Bien qu'il fût baptisé Kirouack, Léo signe son patronyme Keroack lors de son engagement dans l'armée américaine en 1917 et Kerouac en avril 1942 lors de la Deuxième Guerre mondiale.

En 1915, au moment de son mariage, Léo-Alcide était agent d'assurances pour la compagnie Metropolitan Life et Gabrielle travaillait dans une usine de chaussures. Leurs témoins furent Alexis Harpin et Joseph Keroac. Le célébrant a été l'abbé Millette.

À Nashua, Léo-Alcide a publié quelques articles dans l'hebdomadaire français *L'Impartial* où il a appris le métier d'imprimeur. Vers 1912, Léo-Alcide est devenu linotypiste, reporter, rédacteur et traducteur pour *L'Impartial*. C'est à cette époque qu'il a déménagé à Lowell où il a contribué à remettre sur pied un des journaux de l'endroit, *L'Étoile*. Il a aussi mis sur pied un petit atelier d'imprimerie du nom de *Spotlight Print* qui publia un journal dans lequel paraissait chaque semaine le résumé de différents spectacles locaux ainsi que certaines critiques qu'il rédigeait sur ces spectacles. Vers la même époque, il commença aussi à écrire des articles sur la politique municipale dans un journal du nom de *Focus*. Léo-Alcide possédait un talent de dessinateur qui lui permettait d'illustrer lui-même les annonces publicitaires qu'il imprimait. À une certaine époque, il a été gérant d'une salle de quilles à Pawtucketville. (Source : *Memory Babe*, Gerald Nicosia)

Le 26 avril 1942, il signe un acte d'engagement dans l'armée américaine. À cette période-là de sa vie, il demeure au 56 1/2 West Main Street à Meriden dans le Connecticut. Son employeur est le *Meriden Daily Journal* situé sur la rue Perkins. Il est alors âgé de 52 ans et il mesure cinq pieds et neuf pouces, il a les cheveux noirs et pèse 235 livres. Il porte des lunettes, il a les yeux bleus, les cheveux noirs et le teint brun clair. Il avait aussi signé un acte d'engagement dans l'armée américaine le 5 juin 1917 lors de la Première Guerre mondiale. À cette époque, il demeurait à Lowell, Massachusetts.

3. **Gabrielle Lévesque.** Elle est née et a été baptisée le 4 février 1895 à Saint-Pacôme (Québec) ³. Son parrain et sa marraine ont été ses grands-parents, Pierre Lévesque, cultivateur et Adeline Guy son épouse. Elle avait une sœur jumelle, décédée en bas âge. Gabrielle a été ouvrière dans une usine de chaussures. Elle est décédée le 12 octobre 1973, à l'âge de 78 ans, à Saint Petersburg en Floride ⁶. Elle a été inhumée le 17 octobre 1973 dans le cimetière Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua ⁶.

B. 11 Joseph Hilde Liore Riverview	Le six août mil huit cent quatre vingt neuf nous, curé de cette paroisse, avons baptisé Joseph Hilde Liore, né la veille, fils légitime de Jean Baptiste Rivonack, cultivateur et de Léonantine Bernier de cette paroisse. Le parrain a été Edouard Dube, la marraine Caroline Rivonack femme du nouveau-né. Le registre a été signé avec nous, le père, absent. C'est tout, fait. Edouard Dube (parrain) Archie Dumas, curé
---	---

Extrait du registre de Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup (Québec) pour l'année 1889. Généalogie-Québec, actes d'état civil et registres d'église du Québec (Collection Drouin), 1621 à 1967.

B 9 M^{lle} Adeline Gabrielle Lévesque	Le quatre février mil huit cent quatre vingt quatre nous, curé de cette paroisse, avons baptisé Marie Adeline Gabrielle née le... pour fille légitime de Louis Lévesque, cultivateur et de Desphina Jean de cette paroisse - parrain Pierre Lévesque, Menaim Adeline Guy sans espérance tant d'un de cette paroisse et qui ont dignement fait. Le père est né Pierre Lévesque Adeline Guy Catholique
---	---

Extrait du registre de Saint-Pacôme (Québec) pour l'année 1895. Généalogie-Québec, actes d'état civil et registres d'église du Québec (Collection Drouin), 1621 à 1967.

Génération 6

4. **Jean-Baptiste Quirouac**, fils d'Édouard Corrouaque⁽⁸⁾ et Séverine Malenfant⁽⁹⁾. Il est né le 13 décembre 1848 à Saint-Jean-Port-Joli (Québec)³ et a été baptisé le lendemain à Saint-Roch-des-Aulnaies (Québec)³. Son parrain a été Elzéar Malenfant et sa marraine, Scholastique Quirouac. Il s'est marié le 19 juillet 1869, à l'âge de vingt ans, à Saint-Pascal-de-Kamouraska (Québec), avec **Clémentine Bernier**⁽⁵⁾, âgée de dix-neuf ans, fille de Marc Bernier et Calixte Raymond³. Jean-Baptiste a été cultivateur, journalier et charpentier. Il est décédé d'une attaque cardiaque⁷ le 16 décembre 1906, à l'âge de 58 ans, à Nashua au New Hampshire. Il a été inhumé le 18 décembre 1906 dans le cimetière Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua⁶.

Jean-Baptiste et sa famille ont déménagé de Rivière-du-Loup (Québec) à Varennes (Québec) en 1874 où, pendant sept ans il s'est occupé de la ferme paroissiale. En 1881, il a été appelé à gérer la ferme des sœurs Gadbois à Belœil (Québec). Après quelques années, il s'est occupé des terres des Sœurs Grises à Châteauguay (Québec). En 1885, on le retrouve à nouveau dans la région de Rivière-du-Loup où il est installé à Saint-Hubert. Selon le révérend Steve Eddington, dans son livre *Kerouac's Nashua Connection*, Jean-Baptiste et Clémentine auraient eu quinze enfants. Toutefois, nous n'en avons retrouvé que quatorze jusqu'à maintenant.

En décembre 1899, l'enregistrement de la vente a été effectué le 14 décembre au Registre des immeubles de la Province de Québec, il vend sa propriété de Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup, alors appelé Saint-Hubert-de-Témiscouata, à Émile Desrosiers pour s'installer définitivement aux États-Unis. Il a été naturalisé Américain le 2 novembre 1904. Selon le recensement fédéral américain de l'année 1910 où l'on retrouve sa fille Clara et son gendre Felix Hamlin, la famille de Jean-Baptiste est arrivée aux États-Unis en 1890, soit environ cinq ans après son installation à Saint-Hubert. Les données du recensement canadien pour l'année 1891 à Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup mentionnent toutefois chacun des membres de la famille, mais le recenseur a pris soin d'indiquer que les entrées ont été faites par erreur; ce qui peut nous confirmer qu'effectivement la famille était bien partie pour les États-Unis un peu avant le recensement, soit l'année suivant la naissance de Léo-Alcide.

Dans son livre *Memory Babe*, Gerald Nicosia nous indique que Jean-Baptiste a construit lui-même sa maison à Lowell.

Il est décédé d'une attaque cardiaque à Nashua au New Hampshire le dimanche 16 décembre 1906, à l'âge de 58 ans. Il a été inhumé le mardi 18 décembre 1906 au cimetière Saint-Louis-de-Gonzague de Nashua. Il n'y a pas de pierre tombale dans le cimetière pour indiquer le lieu de l'inhumation de Jean-Baptiste et de son épouse

Clémentine Bernier. Toutefois, le Révérend Steve Eddington nous indique, dans son livre *Kerouac's Nashua Connection*, qu'ils sont inhumés dans le lot 151.

5. **Clémentine Bernier**. Elle est née et a été baptisée le 20 octobre 1849 à Saint-Pascal-de-Kamouraska (Québec)³. Son parrain et sa marraine ont été Marc Guimond et Mathilde Bernier. Elle est décédée à Nashua au New Hampshire le 24 septembre 1908, à l'âge de 58 ans, d'un arrêt cardiaque. Le médecin indique dans l'acte que l'asthme dont elle souffrait aurait pu jouer un rôle dans cet arrêt cardiaque⁸. Elle a été inhumée le 26 septembre 1908 dans le cimetière Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua⁸.

Génération 5

8. **Édouard Corrouaque**, fils de François Kuerouac dit Breton⁽¹⁶⁾ et Marcelline Chouinard⁽¹⁷⁾. Il est né et a été baptisé le 4 octobre 1820 à Saint-Roch-des-Aulnaies (Québec)³. Son parrain a été son cousin, Germain St-Pierre, et sa marraine Christine Picard. Il a conclu un contrat de mariage le 28 février 1848, à l'âge de vingt-sept ans, avec **Séverine Malenfant**⁽⁹⁾, âgée de vingt-quatre ans, fille de Jean-Baptiste Malenfant et Marie-Anathalie des trois maisons dit Picard¹⁰. Édouard et Séverine Malenfant se sont mariés le 29 février 1848 à Saint-Roch-des-Aulnaies (Québec)³. Il était cultivateur. Lors du recensement de 1851, la famille demeure à Saint-Jean-Port-Joli. En 1881, elle est à Saint-Antonin. Édouard est décédé le 30 avril 1891, à l'âge de 70 ans, à Saint-Antonin (Québec)³. Il a été inhumé le 2 mai 1891 au même endroit³.

9. **Séverine Malenfant**. Elle est née le 21 février 1824 à Saint-Roch-des-Aulnaies (Québec)³ et a été baptisée Marie Séraphine Malenfant le lendemain au même endroit³. Son parrain et sa marraine ont été Joseph Miville dit Deschênes et Marie Charlotte Des Trois Maisons dit Picard, tante de Séverine. Elle est décédée le 11 mars 1887, à l'âge de 63 ans, à Saint-Antonin (Québec)³. Elle a été inhumée le 14 mars 1887 au même endroit³.

Génération 4

16. **François Kuerouac dit Breton**, fils de Simon-Alexandre Kérouac⁽²⁴⁾ et Marie-Ursule Guimont⁽²⁵⁾. Il est né et a été baptisé le 9 juillet 1791 à L'Islet (Québec)³. Il a été baptisé sous condition. Son parrain a été Simon-Alexandre Kuerouac, son grand-père, et sa marraine, Reine-Ursule Lemieux. Il a conclu un contrat de mariage le 15 octobre 1815, à l'âge de vingt-quatre ans, avec **Marcelline Chouinard**⁽¹⁷⁾, âgée de dix-neuf ans, fille de Joseph Chouinard et Madeleine Leclerc dit Francoeur¹². François et Marcelline se sont mariés le 24 octobre 1815 à Saint-Jean-Port-Joli (Québec)³. Il était cultivateur. Au recensement de 1825, la famille est installée à Saint-Jean-Port-Joli. En 1861, alors veuf, il

demeure avec son fils Damase à Notre-Dame-du-Portage. Il est décédé le 14 juin 1877, à l'âge de 85 ans, à Notre-Dame-du-Portage (Québec)³. Il a été inhumé le 16 juin 1877 au même endroit³.

17. **Marcelline Chouinard**. Elle est née le 24 septembre 1796 à Saint-Jean-Port-Joli (Québec)³ et a été baptisée le lendemain au même endroit³. Son parrain a été Pierre-Benjamin Chouinard et sa marraine Victoire Robichaud. Marcelline est décédée le 18 février 1858, à l'âge de 61 ans, à Notre-Dame-du-Portage (Québec)³. Elle a été inhumée le 20 février 1858 au même endroit³.

Génération 3

24. **Simon-Alexandre Kérouac**, fils de Simon-Alexandre Keroack⁽³²⁾ et Élisabeth Chalifour⁽³³⁾. Il est né et a été baptisé le 11 octobre 1760 à L'Islet (Québec)³. Son parrain a été François Chalifour et sa marraine Scholastique Thibault. On dit de lui qu'il était surnommé le Breton et même Berton. Il a conclu un contrat de mariage le 6 octobre 1782, à l'âge de vingt et un ans, à Cap-Saint-Ignace (Québec) devant maître Louis-Charles Conscient de St-Aubin, avec **Marie-Ursule Guimon**⁽²⁵⁾, âgée de dix-sept ans, fille de Jean-Gabriel Guimon et Reine-Ursule Lemieux¹³. Simon-Alexandre et Marie-Ursule se sont mariés le 18 novembre 1782 à Cap-Saint-Ignace (Québec)³. Lors de leur mariage, Simon-Alexandre et Marie-Ursule ont obtenu une dispense à cause d'un lien de parenté du troisième degré. Simon-Alexandre était cultivateur. Il est décédé le 30 juin 1823, à l'âge de 62 ans, à L'Islet (Québec)³. Il a été inhumé le lendemain au même endroit³.

25. **Marie-Ursule Guimon**. Elle est née le 14 février 1765 au Cap-Saint-Ignace (Québec)³ et a été baptisée le lendemain au même endroit³. Son parrain et sa marraine ont été François-Marie Lemieux et Geneviève Guimon. Elle est décédée à l'âge de 55 ans le 18 novembre 1820, à L'Islet (Québec)³. Elle a été inhumée le 20 novembre suivant au même endroit³. Un inventaire après décès a été dressé du 21 au 24 juillet 1821 par le notaire Germain Alexandre Verreau.

Génération 2

32. **Simon-Alexandre Keroack**, fils d'Alexandre de Kervoach⁽⁴⁰⁾ et Louise Bernier⁽⁴¹⁾. Il est né le 25 février 1732 à Cap-Saint-Ignace (Québec)³ et a été baptisé le 28 février 1732 au même endroit³. Son parrain fut Claude Guimont, capitaine de la milice de la paroisse de Cap-Saint-Ignace, et sa marraine, Geneviève Caron, sa grand-mère. Né avant le mariage de ses parents, il a été baptisé sous le nom de Bernier. Il a été légitimé lors du mariage de ses parents le 22 octobre 1732. Il était aussi surnommé le Breton tout comme son père.

Il a conclu un contrat de mariage le 13 juin 1758, à l'âge de vingt-six ans, à L'Islet (Québec), avec **Élisabeth Chalifour**⁽³³⁾, âgée de dix-huit ans, fille de François Chalifour et Élisabeth Gamache¹⁴. Simon-Alexandre et Élisabeth se sont mariés le 15 juin 1758 à L'Islet (Québec)³. Il a été cultivateur. Il est décédé le 21 février 1812, à l'âge de 79 ans, à L'Islet (Québec)³ et il a été inhumé le 24 février 1812 au même endroit³.

33. **Élisabeth Chalifour**. Elle est née le 12 novembre 1739 à L'Islet (Québec)³ et a été baptisée le lendemain au même endroit³. Son parrain et sa marraine ont été Pierre Bélanger et sa grand-mère maternelle, Marie Guion. Elle est décédée le 13 août 1814, à l'âge de 74 ans, à L'Islet (Québec)³. Elle a été inhumée le 15 août 1814 au même endroit³.

Génération 1

40. **Alexandre de Kervoach**, fils présumé de François-Joachim Le Bihan de Kervoach⁽⁵⁰⁾ et Catherine Bizien⁽⁵¹⁾. Il serait né et aurait été baptisé vers 1702 à Huelgoat (Finistère, Bretagne) France¹⁵. Il s'est marié le 22 octobre 1732, vers l'âge de 29 ou 30 ans, à Cap-Saint-Ignace (Québec), avec **Louise Bernier**⁽⁴¹⁾, âgée de vingt ans, fille de Jean-Baptiste Bernier et Geneviève Caron³. Alexandre a été voyageur, commerçant et négociant¹⁶. Il est décédé le 5 mars 1736, vers l'âge de 33 ou 34 ans, à Kamouraska (Québec)³. Il a été inhumé le lendemain au même endroit³. Ce nom Kervoach qui, à l'origine, était un toponyme relié à une terre de la commune de Lanmeur en Bretagne, avait été porté de père en fils par trois générations d'une même famille Le Bihan avant que notre ancêtre l'utilise en Nouvelle-France. Au début du XVIII^e siècle, cette famille Le Bihan était désormais établie à Huelgoat, au sud de Morlaix, lieu d'où notre ancêtre serait originaire. Si l'hypothèse émise par la généalogiste bretonne Patricia Dagier est bien fondée, cet Alexandre de Kervoach serait le fils de François-Joachim Le Bihan et de Catherine Bizien qui fut prénommé Urbain-François.

L'Ancêtre des familles Kirouac, Kyrouac, Kérouac ou Keroack, peu importe les différentes variantes que l'on peut rencontrer aujourd'hui, a privilégié l'utilisation du nom Kervoach comme nom de famille plutôt que Le Bihan qu'il n'a signé qu'à trois reprises en 1727.

En 1732, Alexandre de Kervoach, nom que l'ancêtre des familles Kirouac utilisait de façon courante, s'est marié sous le nom de **Maurice Louis Le bris, Sieur de Kervoach**. De plus, pour l'occasion, il s'est donné des parents ayant l'air d'appartenir à la noblesse : François Hiacinte Le bris de Kervoach et Veronique Magdeleine de Meuseuillac. Il n'utilisa ce dernier nom, **Le bris de Kervoach**, que durant une période de six mois après son mariage. Par la suite, il revient à celui d'Alexandre de Kervoach comme il le faisait avant son mariage. Ses contemporains le surnommaient Alexandre le Breton. Ce surnom explique pourquoi plusieurs de ses descendants

ont été surnommés eux aussi de ce surnom de Breton, et ce, sur plusieurs générations. On indiquait alors dans les registres paroissiaux *Kerouac* ou *Kuerouac* dit Breton.

Nos recherches ont démontré qu'avant son départ pour la Nouvelle-France, Alexandre de Kervoach avait acquis une formation notariale, ce qui nous a permis de le relier à la famille Le Bihan d'Huelgoat. Toutefois, en Nouvelle-France, il fut voyageur, commerçant et négociant de fourrures.

Dans son acte d'inhumation à Kamouraska, le célébrant indique qu'Alexandre Keloaque était âgé d'environ trente ans. Le fils du notaire François-Joachim Le Bihan d'Huelgoat serait né, quant à lui, vers 1702 selon la généalogiste bretonne Patricia Dagier, ce qui lui donnerait 34 ans en 1736.

41. **Louise Bernier.** Elle est née et a été baptisée le 3 juillet 1712 à Cap-Saint-Ignace (Québec)³. Son parrain a été Louis Guimont et sa marraine Louise Caron. Elle est décédée le 25 mars 1802, à l'âge de 89 ans, à Cap-Saint-Ignace (Québec)³. Elle a été inhumée le lendemain au même endroit³.

Après la mort de son époux en 1736, Louise a eu un dernier fils, né hors mariage, le 14 mai 1741. Ce dernier a été baptisé le même jour sous le nom de Raphaël Inconnu. Son parrain a été le seigneur Jean-Gabriel Amyot de Vincelotte et sa marraine Magdeleine Castonguay. Le 22 janvier suivant, soit en 1742, il était inhumé à Notre-Dame-de-Bonsecours, L'Islet, sous le nom de Raphaël Bernier.

6 Sépulture d'Alexandre Keloaque Breton -
 L'an mil sept cent trente six le six de mars par moy prestre curé de la paroisse de St Louis de Kamouraska a été inhumé le nommé Alexandre Keloaque Breton de -
 nation âgé environ trente ans faisant la fonction de commis de la cinquième
 dit mois après avoir reçu tous les sacrements et ont assisté à son inhumation
 toute la paroisse assemblée et subséquents Monsieur le clerc du curé et Jean Dionne
 qui ont signé de ce interpellé suivant l'ordre
 Jean Dionne de Ladurantay & André Piché curé

Référence : **BAnQ-Rimouski / CE104, S3 / Sépulture d'Alexandre Keloaque (de Kervoach), Kamouraska, 6 mars 1736 / Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Kamouraska, État civil. (Microfilm : 4M00-0631)**

at
 de Louise
 Bernier
 Le troisième jour de juillet de l'an mil sept cent douze par effroy loubien
 missionnaires faisant les fonctions curiales dans la paroisse de St Ignace de la
 Baptisée Louise né du même jour fille de Jean Bernier et de Geneviève
 Caron l'assemblé, le parrain a été Louis Guimont et la marraine Louise Caron
 qui sont point signés Le Piche Prestre mis

Référence : **BAnQ-Québec / CE302, S1 / Baptême de Louise Bernier, Cap-Saint-Ignace, 3 juillet 1712 / Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Montmagny, État civil. (Microfilm : 4M00-0220)**

† Le vingt six mars mil huit cent deux par nous
 mène prestre par signé curé de la paroisse de St Ignace de la
 Louise inhumé dans le cimetière de cette paroisse les
 bernier de Marie Louise Bernier veuve de Monsieur Alexandre
 Kervoach dit Breton, décédée hier âgée de
 environ quatre vingt onze ans, mariée d'office
 ment de l'évêque fonctionnaires aux obseques
 Noël Frébourg, Abraham Boulet et autres qui
 nous ont signés de ce
 Sé griaud prestre

Référence : **BAnQ-Québec / CE302, S1 / Sépulture de Louise Bernier, Cap-Saint-Ignace, 26 mars 1802 / Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Montmagny, État civil. (Microfilm : 4M00-0221)**

Les ancêtres bretons de la lignée Kirouac



Plaque commémorative dévoilée par l'Association des familles Kirouac le 9 juillet 2000 à Huelgoat en Bretagne, lieu d'origine de l'ancêtre des familles Kerouac, Kirouac, Keroack et Kyrouac. (Photo : collection AFK)

Génération -1

50. **François-Joachim Le Bihan de Kervoac**, fils de Laurens Le Bihan de Kervoac⁽⁶²⁾ et Anne Calaix⁽⁶³⁾. Il est né le 20 mars 1666 à Huelgoat (Finistère, Bretagne) France¹⁵. Il s'est marié le 15 juillet 1687, à l'âge de vingt et un ans, à Huelgoat (Finistère, Bretagne) France, avec **Catherine Bizien**⁽⁵¹⁾, âgée d'environ 19 ou 20 ans, fille de Martin Bizien et Catherine Jeffroy¹⁸. François-Joachim Le Bihan a été notaire. Il est décédé en 1727, à l'âge de 60 ou 61 ans, à Huelgoat (Finistère, Bretagne) France¹⁵.

François-Joachim portait le titre de *Sieur de Kervoac*. Il a été nommé notaire royal le 21 avril 1691. Il a succédé à son père, lui-même notaire royal. Au mois de mai 1697, il s'est vu confier la charge de la fabrique de l'église St-Yves et la surveillance des travaux de rénovation de la toiture et d'un mur. Les paroissiens lui ont fait l'honneur en 1698 de faire graver une pierre dans le haut du mur arrière de l'église afin de souligner cet événement. Il était notaire des sièges de Châteauneuf-du-Faou, Huelgoat et Landelleau et greffier des rôles de Berrien, Huelgoat et Locmaria. À la fin de sa vie, il souffrait d'une infirmité physique. D'après les recherches effectuées par la généalogiste bretonne Patricia Dagier, il est possible de situer son décès dans le dernier semestre de l'année 1727, après le 17 juillet et

avant le 12 octobre. Les registres paroissiaux d'Huelgoat pour l'année 1727 ont disparu.

51. **Catherine Bizien**. Elle est née vers 1667 en Bretagne (France)¹⁵. Elle est décédée le 15 novembre 1711, vers l'âge de 43 ou 44 ans, à Huelgoat (Finistère, Bretagne) France¹⁵. Elle a été inhumée le lendemain dans le cœur de l'église paroissiale d'Huelgoat.¹⁵

Génération -2

62. **Laurens Le Bihan de Kervoac**, fils d'Auffroy Le Bihan de Kervoac⁽⁷⁴⁾ et Marguerite Manchin⁽⁷⁵⁾. Il est né vers 1646 à Morlaix (Finistère, Bretagne) (paroisse Sainte-Melaine) France²⁴. Il s'est marié vers 1665, vers l'âge de 18 ou 19 ans, avec **Anne Calaix**⁽⁶³⁾²⁵. Elle est décédée en 1696 à Huelgoat (Finistère, Bretagne) France²⁴. Laurens Le Bihan a été procureur du Roi, notaire et greffier²⁴. Il est décédé en 1686, vers l'âge de 39 ou 40 ans, à Huelgoat (Finistère, Bretagne) France²⁴. Il a été inhumé le 27 février 1686 au même endroit²⁴.

Laurens le Bihan portait le titre de *Sieur de Kervoach*. Il était greffier pour la cour de la Maîtrise des Eaux et Forêts de Carhaix. Cette cour veillait à l'organisation de l'exploitation forestière. Le 9 juillet 1675, il a été reçu notaire royal pour la juridiction de Châteauneuf-du-

Faou, Huelgoat et Landeleau. Dans l'acte d'inhumation, on dit qu'il est inhumé au premier rang du chœur de l'église en la première tombe du côté de l'évangile.

Génération -3

74. **Auffroy Le Bihan de Kervoac**, fils d'Henry Le Bihan⁽⁸²⁾ et Marie Jeanne Le Dissez⁽⁸³⁾. Il est né vers 1618 à Lanmeur (Finistère, Bretagne) France¹⁵ et a été baptisé le 24 juillet 1618 au même endroit²⁴. Il s'est marié avant 1646, avant l'âge de 28 ans, avec **Marguerite Manchin**⁽⁷⁵⁾²⁵. Auffroy Le Bihan était marchand¹⁸. Il est décédé le 11 juillet 1662, vers l'âge de 43 ou 44 ans, à Lanmeur (Finistère, Bretagne) France²⁴. Il a été inhumé le lendemain au même endroit¹⁸.

Auffroy Le Bihan est le premier à avoir porté le titre de *Sieur de Kervoac*. Par la suite, son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils ont fait de même. Il a été baptisé par le prêtre Pierre Hamery. Son parrain a été Auffroy

Coayl, seigneur de Traonnevez, écuyer, conseiller du Roi et ancien gouverneur du Château du Taureau. Sa marraine a été Fiacre Noblet, dame de Glenery. Il se serait établi dans la paroisse de Morlaix vers 1648. Il a été inhumé dans l'église de Lanmeur en Bretagne.

75. **Marguerite Manchin**. Elle est décédée le 28 avril 1657 à Morlaix (Finistère, Bretagne) (paroisse Sainte-Melaine) France¹⁵. Elle a été inhumée le même jour au même endroit¹⁵ sous une dalle du plancher de l'église St-Melaine.

Génération -4

82. **Henry Le Bihan**. Il s'est marié vers 1609 avec **Marie Jeanne Le Dissez**⁽⁸³⁾, âgée d'environ 20 ou 21 ans, fille de Jehan Le Dissez et Anne Carlier²⁸. Marie Jeanne est née vers 1588. Elle est décédée après 1631, après l'âge de 42 ans. Henry a été notaire²⁸.

ASCENDANCE LÉVESQUE EN LIGNE DIRECTE DE JEAN LOUIS KIROUAC (JACK KEROUAC)

Génération 9

3. **Gabrielle Lévesque**. Elle est née et a été baptisée le 4 février 1895 à Saint-Pacôme (Québec)³. Son parrain et sa marraine ont été ses grands-parents, Pierre Lévesque, cultivateur et Adeline Guy son épouse. Elle a été ouvrière dans une usine de chaussures. Elle est décédée le 12 octobre 1973, à l'âge de 78 ans, à Saint Petersburg en Floride⁶. Elle a été inhumée le 17 octobre 1973 dans le cimetière Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua au New Hampshire⁶.

Génération 8

6. **Louis Lévesque**, fils de Pierre Lévêque⁽¹²⁾ et Adeline Guy⁽¹³⁾. Il est né et a été baptisé Pierre Louis Lévêque le 25 juin 1873 à Saint-Pacôme (Québec)³. Son parrain et sa marraine ont été Dominique Lévêque et Adeline Thériault. Il s'est marié le 7 mai 1894, à l'âge de vingt ans, dans la paroisse Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua au New Hampshire, avec **Joséphine Jean**⁽⁷⁾, âgée de dix-neuf ans, fille de Xavier Jean et Marie Beaulieu⁹. Louis était journalier. Il est décédé à Nashua⁸ d'une « cause naturelle, probablement d'une maladie du cœur » le 2 juin 1911, à l'âge de 37 ans. Il a été inhumé le 4 juin 1911 dans le cimetière Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua⁸.

Dans sa demande de naturalisation comme citoyen américain, il est indiqué qu'il est arrivé aux États-Unis le 18 mars 1890. Toutefois, on le retrouve à Saint-Pacôme

lors du recensement canadien de 1891. Lors de l'enregistrement de son décès en juin 1911, on y indique qu'il était résident des États-Unis depuis vingt ans, ce qui peut correspondre effectivement à l'année 1891. Cette date de 1891 nous est aussi avancée par le révérend Steve Eddington dans son livre *Kerouac's Nashua Connection*.

Le 6 juin 1900, lors du recensement fédéral américain, on indique que ses parents, Pierre Lévesque et Adeline Guy, ainsi que leur famille ont émigré aux États-Unis en 1896. Louis a donc émigré aux États-Unis avant ses propres parents, ce qui nous est confirmé par le formulaire d'enregistrement de son mariage en 1894 où il déclare que ses parents habitent au Canada. On y indique aussi que les parents de son épouse habitent déjà Nashua. Après le décès de Joséphine Jean, Louis Lévesque a épousé en secondes noces Amanda Dubé le 12 septembre 1904.

7. **Joséphine Jean**. Elle est née le 12 avril 1875 à Saint-Philippe-de-Néry (Québec)³ et a été baptisée le 14 avril 1875 au même endroit³. Son parrain et sa marraine ont été Georges Mignault et Marcelline Dubé. Elle est décédée d'une « hémorragie ante partum » le 6 mars 1896, à l'âge de vingt ans⁵.

Génération 7

12. **Pierre Lévêque**, fils de Dominique Lévêque⁽²⁰⁾ et Marcelline Pearson⁽²¹⁾. Il est né et a été baptisé Pierre Onésiphore Lévêque le 29 juin 1849 à Rivière-Ouelle (Québec)³. Son parrain et sa marraine ont été Pierre Pearson et Adélaïde Lévêque. Il s'est marié le 10 janvier 1871, à l'âge de vingt-et-un ans, à Saint-Pacôme (Québec), avec **Adeline Guy**⁽¹³⁾, âgée de dix-neuf ans, fille d'Hippolyte Guy et Adèle Thériault³. Pierre est décédé le 3 juin 1918, à l'âge de 68 ans, à Nashua (New Hampshire)¹¹.

13. **Adeline Guy**. Elle est née le 16 avril 1851 à Rivière-Ouelle (Québec)³ et a été baptisée le lendemain au même endroit³. Son parrain a été Olivier Thériault et sa marraine Henriette Guy. Elle est décédée le 22 mai 1902, à l'âge de 51 ans, à Nashua (New Hampshire) États-Unis¹¹.

Génération 6

Dominique Lévêque et Marcelline Pearson sont les ancêtres que partagent en commun Jack Kerouac et l'ancien Premier ministre du Québec, René Lévesque (24 août 1922 — 1^{er} novembre 1987). Ils sont leurs arrière-grands-parents. La mère de Jack Kerouac, Gabrielle, et René Lévesque étaient des petits-cousins.

20. **Dominique Lévêque**, fils de Zacharie Lévêque⁽²⁸⁾ et Isabelle d'Auteuil⁽²⁹⁾. Il est né et a été baptisé le 2 septembre 1816 à Rivière-Ouelle (Québec)³. Son parrain et sa marraine ont été Zacharie Levesque et Angélique Levesque. Il s'est marié le 26 août 1845, à l'âge de vingt-huit ans, à Rivière-Ouelle (Québec), avec **Marcelline Pearson**⁽²¹⁾, âgée de dix-sept ans, fille de Charles Pearson et Marguerite Paturel³. Dominique était cultivateur. Il est décédé le 14 novembre 1889, à l'âge de 73 ans, à Saint-Pacôme (Québec)³. Il a été inhumé le 16 novembre 1889 au même endroit³.

21. **Marcelline Pearson**. Elle est née le 5 septembre 1827 à Rivière-Ouelle (Québec)³ et a été baptisée le lendemain au même endroit³. Son parrain et sa marraine ont été Antoine Bérubé et Scholastique Paradis. Elle est décédée le 17 mars 1897, à l'âge de 69 ans, à Saint-Pacôme (Québec)³. Elle a été inhumée le 19 mars 1897 au même endroit³.

Génération 5

28. **Zacharie Lévêque**, fils de Dominique Leveque⁽³⁶⁾ et Angélique Pelletier⁽³⁷⁾. Zacharie est né le 9 juillet 1791 à Rivière-Ouelle (Québec)³ et a été baptisé le lendemain au même endroit³. Son parrain et sa marraine ont été Zacharie Levesque et Modeste Dupéré. Il s'est marié le 8 septembre 1812, à l'âge de vingt et un ans, à Rivière-Ouelle (Québec), avec **Isabelle d'Auteuil**⁽²⁹⁾, âgée de dix-sept ans, fille de Charles D'Auteuil et Louise Hudon

dit Beaulieu³. Zacharie est décédé le 3 septembre 1854, à l'âge de 63 ans, à Saint-Pacôme (Québec)³. Il a été inhumé le 5 septembre 1854 au même endroit³.

Après le décès de sa première épouse, à l'âge de 22 ans, il a épousé en secondes noces Antoinette Lebrun le 15 février 1819 à Kamouraska. Elle était la fille mineure de feu Vincent Lebrun et de Marie Miville.

29. **Isabelle d'Auteuil**. Elle est née et a été baptisée sous le prénom d'Élisabeth le 25 novembre 1794 à Rivière-Ouelle (Québec)³. Son parrain a été Julien Hudon dit Beaulieu et sa marraine Angélique D'auteuil, sa tante. Elle est décédée le 3 avril 1817, à l'âge de vingt-deux ans, à Rivière-Ouelle (Québec)³. Elle a été inhumée le 5 avril 1817 au même endroit³.

Génération 4

36. **Dominique Leveque**, fils de Dominique Levêque⁽⁴⁶⁾ et Dorothée Bérubé⁽⁴⁷⁾. Il est né et a été baptisé le 16 décembre 1747 à Rivière-Ouelle (Québec)³. Son parrain a été Louis Levêque et sa marraine Marie Anne Dancosse. Il s'est marié le 29 octobre 1781, à l'âge de 33 ans, à Saint-Roch-des-Aulnaies (Québec), avec **Angélique Pelletier**⁽³⁷⁾, âgée de vingt ans, fille de Pierre Pelletier et Madeleine Lebel³. Dominique est décédé à Rivière-Ouelle (Québec)³ le 7 juillet 1817, à l'âge de 69 ans. Il a été inhumé le lendemain au même endroit³.

37. **Angélique Pelletier**. Elle est née le 18 janvier 1761 à Saint-Roch-des-Aulnaies (Québec)³ et a été baptisée le lendemain au même endroit³. Son parrain a été Charles Pelletier et sa marraine Marie-Anne Roy. Elle est décédée le 8 juin 1826, à l'âge de 65 ans, à Rivière-Ouelle (Québec)³. Elle a été inhumée le lendemain au même endroit³.

Génération 3

46. **Dominique Levêque**, fils de François-Robert Levêque⁽⁵⁸⁾ et Charlotte Aubert⁽⁵⁹⁾. Il est né vers 1715. Il s'est marié le 19 juillet 1745, vers l'âge de 29 ou 30 ans, à Rivière-Ouelle (Québec), avec **Dorothée Bérubé**⁽⁴⁷⁾, âgée d'environ 16 ou 17 ans, fille de Pierre Bérubé et Geneviève Dancosse³. Dominique est décédé le 22 août 1792, vers l'âge de 76 ou 77 ans, à Rivière-Ouelle (Québec)³. Il a été inhumé le lendemain au même endroit³.

47. **Dorothée Bérubé**. Elle est née vers 1728. Elle est décédée le 2 février 1755, vers l'âge de 26 ou 27 ans, à Rivière-Ouelle (Québec)³. Elle a été inhumée le lendemain au même endroit³.

Génération 2

58. **François-Robert Levêque**, fils de Robert Lévesque⁽⁷⁰⁾ et Jeanne Chevalier⁽⁷¹⁾. Il est né le 12 février 1680 à Rivière-Ouelle (Québec)²³ et a été baptisé le 14 février 1680 au manoir du seigneur de la Bouteillerie²³. Il s'est marié le 7 novembre 1701, à l'âge de vingt-et-un ans, à Rivière-Ouelle (Québec), avec **Charlotte Aubert**⁽⁵⁹⁾, âgée de dix-huit ans, fille de Félix Aubert et Claire-Françoise Thibault³. François-Robert est décédé le 7 octobre 1765, à l'âge de 85 ans, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière (Québec)³. Il a été inhumé le lendemain au même endroit³.

59. **Charlotte Aubert**. Elle est née et a été baptisée le 31 janvier 1683 à Château-Richer (Québec)³. Son parrain et sa marraine ont été Charles Thibault et Marie Guion. Elle est décédée le 25 mars 1765, à l'âge de 82 ans, à Rivière-Ouelle (Québec)¹¹.

Génération 1

70. **Robert Levêque**. Il est né en 1642 à Hautot-Saint-Sulpice, France²³ et a été baptisé le 3 septembre 1642 au même endroit²³. Il s'est marié le 22 avril 1679, à l'âge de 36 ou 37 ans, à L'Ange-Gardien (Québec), avec **Jeanne Chevalier**⁽⁷¹⁾, âgée d'environ 40 ou 41 ans³. Robert est décédé le 11 septembre 1699, à l'âge de 56 ou 57 ans, à Rivière-Ouelle (Québec)²³. Il a été inhumé le 13 septembre 1699 au même endroit³.

Ses parents étaient Pierre Lévesque et Marie Caumont. Son parrain et sa marraine ont été Robert Lévesque et Anne Gonthier. Jean-Baptiste-François Deschamps de la Bouteillerie, gentilhomme de la même région de Caux que Robert Lévesque, se voit promettre une Seigneurie par le roi de France. À la fin de juin 1671, il quitte Dieppe sur le Saint-Jean-Baptiste avec deux charpentiers, deux maçons et quatre manœuvres. Robert Lévesque est vraisemblablement l'un des deux charpentiers. Le 29 octobre 1672, le seigneur Deschamps reçoit la concession de la seigneurie de la Bouteillerie. Il s'est vraisemblablement rendu sur ses terres dès 1672, peut-être même avant la date de la concession.

Robert Lévesque travaille d'abord comme charpentier à la construction du manoir du seigneur, puis le 10 novembre 1674, le seigneur lui attribue une terre de douze arpents par trente située au sud-est de la rivière Houel. La profondeur de cette terre est portée à 42 arpents par un acte de 1683. Il a comme voisin immédiat, Galleran Boucher et comme second voisin Damien Bérubé, un maçon, recruté comme lui par le seigneur Deschamps.

Robert bâtit sa maison et commence le défrichement. Pendant vingt mois, entre 1675 et 1677, il travaille à la construction de la « maison » du Petit Séminaire de Québec. Lors de son dernier contrat de quatre mois, les livres du Petit Séminaire indiquent qu'il est engagé pour travailler « à la charpente ».

Robert Lévesque s'occupe de la construction de la première église de Rivière-Ouelle. Il est également un de ceux qui prennent les armes pour repousser Phipps à la Pointe de Rivière-Ouelle en 1690. Au fil des ans, Robert Lévesque accumule un important domaine foncier, surtout après l'acquisition de trois terres de Joseph Renaud en 1692. À la fin de sa vie, il est censitaire de deux terres de douze arpents par 42 et de trois autres terres de plus petite dimension. Son épouse a hérité pour sa part d'une terre concédée par le seigneur à son fils Nicolas Le Canteur décédé en 1692. Le couple Lévesque Chevalier peut être considéré comme relativement fortuné.

71. **Jeanne Chevalier**. Elle est née vers 1638 en Normandie, France. Elle est décédée le 24 novembre 1716, vers l'âge de 77 ou 78 ans, à Rivière-Ouelle (Québec)³. Elle a été inhumée le lendemain au même endroit³.

Jeanne Chevalier était veuve de Guillaume Le Canteur lors de son mariage avec Robert Lévesque. Elle était la fille de Jacques-Alexandre (Le) Chevalier et de Marguerite Scormian de Saint-Nicolas de Coutances (ou de Dieppe) en Normandie. Elle est arrivée en Nouvelle-France la même année que Robert Lévesque et avait épousé Guillaume Le Canteur le 19 octobre 1671.



SOURCES

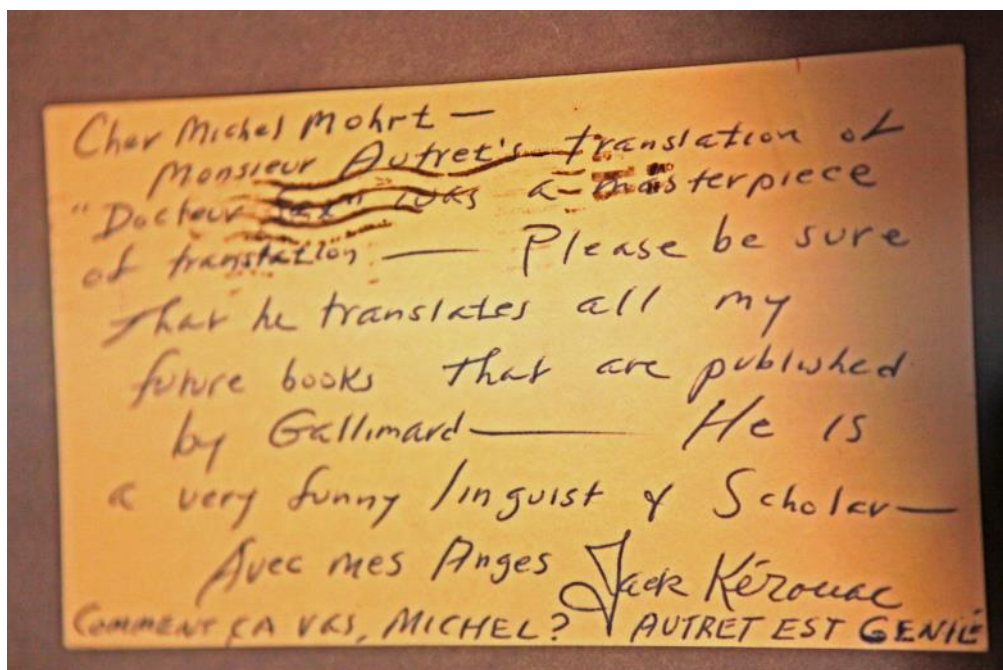
- ³ *Actes d'état civil et registres d'église du Québec (Collection Drouin, Généalogie Québec), 1621 à 1967.*
- ⁴ Certificat de mariage émis par la paroisse;
- ⁵ Stephen Eddington; *Kerouac's Nashua Connection*; Transition Publishing, 1999; ISBN13: 9780965449762.
- ⁶ Abbé Gérard Lévesque. *Fonds de renseignements généalogiques de l'abbé Gérard Lévesque (Archives de l'Association des familles Kirouac).*
- ⁷ Certificat de décès émis par la paroisse.
- ⁸ État du New Hampshire, Ancestry.com, *Actes de décès et d'exhumation, New Hampshire, 1754-1947.*
- ⁹ État du New Hampshire, Ancestry.com, *Actes de mariage et divorce, New Hampshire, 1659-1947.*
- ¹⁰ Greffe du notaire Morin, Amable (1815-1876); Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Montmagny, Greffes de notaires, CN302, S30.
- ¹¹ Association Lévesque inc., comité de recherche; *Jean Louis (Jack) Kerouac et son ascendance Lévesque.*
- ¹² Greffe du notaire Boisseau, Nicolas Gaspard (1791-1841); Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Québec, Greffes de notaires, CN302, S7.
- ¹³ Greffe du notaire St-Aubin, Louis-Charles Conscient de (1767-1788); Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Kamouraska, Greffes de notaires, CN104, S49.
- ¹⁴ Greffe du notaire Dupont, Noël (1749-1774); Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Montmagny, Greffes de notaires, CN302, S10.
- ¹⁵ Patricia Dagier, *Le véritable trésor de Clément Kirouac, Urbain-François Le Bihan de Kervoac et sa famille au fil des archives bretonnes et québécoises*; août 2008; ISBN 978-2-9810639-0-8.
- ¹⁶ François Kirouac, L'Association des familles Kirouac inc.; *L'Ancêtre des familles Kirouac en Amérique, son épouse et leurs fils*; 2013; ISBN 978-2-9802340-2-6.
- ¹⁸ Clément Kirouac, L'Association des familles Kirouac; *En fouillant dans nos vieux papiers, Le Trésor des Kirouac*, septembre 2001, numéro 63, pp 11-21.
- ²³ L'Association Lévesque inc.; *Robert Lévesque et Jeanne Chevalier*; site Internet: <http://www.associationlevesque.org/anclien1.php#2>.
- ²⁴ Patricia Dagier et Hervé Quémener; An Here 1999; *Jack Kerouac, Au bout de la route... la Bretagne.*
- ²⁵ *Le lien*, Centre généalogique du Finistère, numéro 75 ; troisième trimestre 2000.
- ²⁸ Clément Kirouac, L'Association des familles Kirouac; *La lignée des Le Bihan de Kervoac de Lanmeur à Huelgoat et à Cap-Saint-Ignace, Le Trésor des Kirouac*, juin 2000, numéro 60, p 7.



Terre sur laquelle a vécu l'ancêtre breton de Jack Kerouac de 1732 à 1735 lorsqu'il n'était pas en voyage pour le commerce des fourrures. Cette propriété, appartenant à Jacques Rodrigue et Geneviève Caron, mère de Louise Bernier, épouse d'Alexandre de Kervoach, était voisine du manoir seigneurial sur le chemin du Rocher à Cap-Saint-Ignace.

(Photo : François Kirouac)

LA LIGNÉE FRANCO-AMÉRICAINE



Photographie d'une carte postale exposée à Paris en 2012 lors de l'Exposition *Sur la route de Jack Kerouac*. On peut y voir une rare signature de Jack dans laquelle il utilise un « e » accent aigu dans son nom, écrit tel qu'on peut le rencontrer au Québec. (Photo : collection Éric Waddell)

A la recherche des racines de Jack Kerouac

Raymonde Kérouac-Harvey

Bulletin de l'Association des familles Kirouac, numéro 12, mars 1988, pp 10-13

Dans l'ensemble de son œuvre littéraire, Jack Kerouac ne cesse de faire référence à ses parents et à leur origine québécoise. Il en est de même de l'origine bretonne de son ancêtre, Maurice-Louis Alexandre Le Bris de Keroack mieux connu sous le nom d'Alexandre de Kervoach.

Madame Raymonde Kérouac-Harvey, auteur de l'Album, une monographie familiale, a agi comme guide d'un voyage à la recherche des racines de l'auteur à l'occasion de la Rencontre internationale Jack Kérouac de Québec en 1987. Madame Kérouac fait aussi partie des membres fondateurs de l'Association des familles Kirouac.*

L'Association a d'abord amené les voyageurs à Cap-Saint-Ignace où l'Ancêtre breton s'est marié à Louise Bernier et où le chef de la branche aînée de la famille, celle de Jack, fut baptisé. Ensuite, il y eut une visite au pays de « Mémère » à Saint-Pacôme et un court arrêt à Kamouraska, lieu de sépulture de l'Ancêtre de Jack. Enfin, à Saint-Hubert même, les visites ont été couronnées par une réception civique. (Jacques Kirouac)



Raymonde Kérouac-Harvey
(Photo : Pierre Kirouac)

À l'occasion de la tenue à Québec les 1^{er}, 2, 3 et 4 octobre 1987 de la Rencontre internationale Jack Kérouac, l'Association des familles Kirouac, en collaboration avec le Secrétariat permanent des peuples francophones, a organisé un retour aux sources pour retrouver les racines québécoises de l'écrivain. Jacques Kirouac, notre président, l'abbé Gérard Lévesque, de Rivière-du-Loup et moi-même avons formé équipe pour fixer l'itinéraire et effectuer des recherches qui nous ont permis d'offrir cette tournée le 30 septembre dernier. Je vous y invite.

Pluie torrentielle. Gris, tout est gris, nuages lourds, buée dans les yeux. Un vieil autobus à l'odeur fétide, chaleur humide qu'on ne peut supprimer sinon c'est l'opacité pour le pare-brise déjà dégoulinant. Qu'est-ce que je fais dans cette boîte? — Près de moi, des gens de Radio-Canada [CBC] refont le plein d'énergie de leurs appareils à enregistrer. Quelle journée allons-nous passer?

Déjà dans les banquettes, les mains se tendent, les conversations s'amorcent, les éclats de rire fusent; les admirateurs de Jack Kerouac s'installent ne sachant pas vraiment ce qu'ils trouveront « Sur la route ».

Qu'allons-nous faire avec eux? Avons-nous préparé un programme assez intéressant? Et comment les guider, leur faire partager le résultat de nos recherches? Le microphone est hors d'usage. Bon! Un peu de détente... de longues respirations me font trouver l'énergie pour remonter l'allée vers nos invités de la journée. Je rencontre des gens de lettres, des poètes, soit d'Italie, de Los Angeles, de Californie,

du Québec, un traducteur parisien, des fidèles de Lowell, professeurs, écrivains, des gens qui ont foulé le même sol que Jack, qui vivent dans la même atmosphère; qui ouvrent les yeux si grands pour retrouver « leur coin du Québec ». On n'oubliera pas que les Ouellette sont originaires de Rivière-Ouelle et le professeur Roger Brunelle, qui enseigne le français à Lowell, me confie qu'il aimerait organiser un retour aux sources pour les siens. Me voilà rassurée... nos invités apprécient.

Nous entrons à Cap-Saint-Ignace où monsieur le curé Rodrigue Lagacé et son comité d'accueil nous invitent à signer le livre d'or et nous font voir les registres de baptême et de mariage du

* Voir le document sur le site Web de l'Association des familles Kirouac :

https://irp.cdn-website.com/7bb0d2a7/files/uploaded/L_Album.pdf

XVIII^e siècle où sont consignés l'acte de mariage de notre premier ancêtre, Maurice-Louis Alexandre le Brice de Kérouack et le baptême d'Alexandre, chef de la lignée qui s'est établie à L'Islet-sur-Mer et dont descend Jack Kerouac. Pendant ce temps, le poète Brunelle a eu le temps de grimper au jubé et bientôt l'église silencieuse se remplit d'accords de vieux Noël de chez nous... mais il les a appris de l'autre côté de la frontière.

Chemin faisant vers le village de St-Pacôme de Kamouraska, nous prenons le lunch, « comme de vrais routiers dans nos petits sacs de papier » et croquons des pommes du Québec. Nous arrivons bientôt au 20, rue du Rocher Nord, St-Pacôme chez monsieur François Courcy. Cette maison, d'après les recherches effectuées par l'abbé Gérard Levesque de Rivière-du-Loup, aurait abrité la naissance de la mère de Jack. En effet, elle appartenait naguère à la famille Pierre Levesque. Leur belle-fille, Joséphine Jean, épouse de Louis Levesque serait venue de Nashua [N.H.] par train, semble-t-il, pour la période des Fêtes. Elle aurait prolongé son séjour jusqu'à la fin de son terme pour donner naissance à des jumelles en février 1895, l'une d'elle, Gabrielle allait devenir la mère de Jack. L'extrait de baptême nous indique que le père était absent. On suppose qu'il était resté au travail aux États-Unis et qu'il s'en remettait à son milieu familial québécois où ses père et mère et sept sœurs surveilleraient les relevailles de son épouse.



Photo : François Kerouac, 2012

Maison où est née en 1895 la mère de Jack Kerouac, Gabrielle Lévesque, située au numéro 20 du Chemin-du-Nord-du-Rocher à Saint-Pacôme (Québec), à 800 mètres de la route 230 Est.

La pluie a presque cessé lorsque nous remontons dans le véhicule. Le temps emprunte maintenant toutes les touches de gris pour nous charmer ; des écharpes de brume douce flottent sur le Bas-St-Laurent pendant que nous roulons vers Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup où nous allons vérifier la racine Kerouac de Jack. Son père, Léo-Alcide, a été baptisé au presbytère de cette paroisse.

Nous nous rendons cependant à la maison qui a déjà appartenu à Jean-Baptiste Kerouac, grand-père de Jack, avant son exil aux États-Unis. Une construction solide, rénovée depuis ce temps ; elle appartient aujourd'hui à un jeune couple d'agriculteurs.

Nous nous attardons dans la cour autour d'une croix érigée pour célébrer un anniversaire paroissial. Elle porte une inscription qui nous rappelle que c'est dans cette maison qu'a été célébrée la première messe à Saint-Hubert.

L'abbé Gérard Levesque, notre hôte à cet endroit, nous parle de la généalogie des Kerouac de cette région et de sa filiation avec Jack. En fait, l'abbé Gérard tient son ascendant Kérouac, de sa mère Alice, elle-même fille d'Herménégilde Kérouac ; ce dernier étant fils d'Eusèbe tout comme Jean-Baptiste, le grand-père de Jack. En pratique, comprenons qu'Alice Kérouac était cousine germaine du père de Jack, Léo-Alcide ; ce qui explique le cousinage au deuxième degré pour Jack Kerouac et l'abbé Gérard Levesque.

La municipalité de Saint-Hubert nous offre une réception chaleureuse présidée par monsieur le maire, Jean-Yves Tremblay et son épouse ainsi que le curé.

Cet accueil se veut un hommage aux familles Kérouac de la région. Nos amis de Lowell, par la voix du professeur Brunelle, apportent un message du maire de Lowell (Mass) et remettent à monsieur Jean-Yves Tremblay, les clés de la ville de Lowell. Quel merveilleux passeport ! Quelle belle invitation !

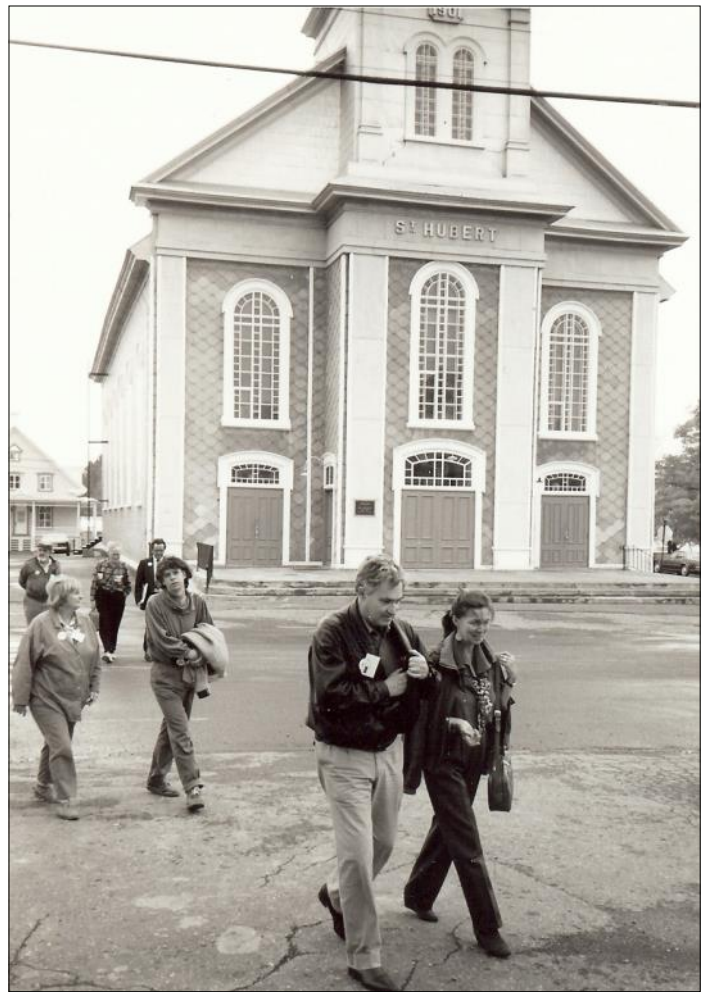
L'émotion, les remerciements, les photos qui conservent ce souvenir, les au revoir, le « O Canada », la promesse d'échanges ; en ces jours de libre-échange...

Et le groupe reprend le chemin pour retourner à Québec où demain avec des dizaines d'autres personnes, ils continueront leur quête de Jack, leur recherche de son âme flottante, à travers sa vie, ses écrits, son époque, ses amours. Mais au fait qui était-il donc ?

Sur la photo ci-dessous, l'abbé Gérard Lévesque (à droite), petit-cousin de Jack Kérouac, en discussion avec Raymonde Kérouac-Harvey à Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup. Ses travaux de recherches ont permis la réalisation de ce voyage de retour aux sources pour les participants à la *Rencontre internationale Jack Kérouac* d'octobre 1987.

Au centre de la photo, Pier Vittorio Tondelli (écrivain italien, 1955-1991) s'adressant à Roger Brunelle de Lowell.

(Photo : collection AFK)



Raymonde Kérouac-Harvey et Jacques Houbart, suivis d'autres participants au voyage. L'église de Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup en arrière-plan. (Photo : collection AFK)





L'abbé Gérard Lévesque s'adressant aux participants devant la maison natale de Léo-Alcide Kerouac, le père de Jack. On reconnaît sur la photo Jacques Houbart, Roger Brunelle et Raymonde Kérouac-Harvey (3^e, 4^e et 5^e à partir de la gauche, Jacques Kirouac (2^e à partir de la droite) et Pier Vittorio Tondelli (à l'arrière du groupe). (Photo : collection AFK)

Le berceau de Kamouraska (Québec), lieu de sépulture de l'ancêtre des familles Kirouac



Photo : Site Internet du Berceau de Kamouraska



Plaque commémorative dévoilée le 17 août 1980 pour souligner l'arrivée de l'ancêtre des familles Kirouac en Nouvelle-France selon Cyprien Tanguay. Cette plaque a été apposée à l'intérieur du kiosque situé sur le site du Berceau de Kamouraska. (Photo : collection AFK)



Monument dévoilé au Berceau de Kamouraska le 5 août 2006 faisant état des récentes découvertes généalogiques reliées à l'ancêtre des familles Kirouac. (Photo : Pierre Kirouac)

Gabrielle-Ange Lévesque

Le petit côté Lévesque de Jack Kerouac

Alain Lévesque (O434)

Le Trésor des Kirouac, numéro 113, hiver 2013, pp 13-19

J'ai appris l'existence de Marie-Adeline-Gabrielle Lévesque (Gabrielle-Ange) au moment d'une exposition qui regroupait plusieurs associations de familles. Un ancien président de l'Association des familles Kirouac s'est présenté au kiosque de l'Association Lévesque en nous disant : « Savez-vous que la mère de Jack Kerouac était une Lévesque ? » Il ne m'en fallait pas plus pour piquer ma curiosité et ainsi entreprendre une recherche d'indices pour en savoir davantage sur cette mère portant mon nom de famille et qui a donné naissance à un écrivain de renom.

Évidemment, j'espérais secrètement établir un lien de parenté avec elle, et par conséquent avec son célèbre fils. Malheureusement, j'ai constaté que notre lien commun remontait à huit générations soit avec le premier fils de notre ancêtre commun, Robert Lévesque, arrivé de France à Rivière-Ouelle au XVII^e siècle. Finalement, et malgré ce degré de parenté infinitésimal, j'avoue que cette recherche m'a énormément rapproché de cette femme et ce, probablement bien davantage que de n'importe quelle de mes proches cousines. Il me fait maintenant plaisir d'en partager le résultat avec la grande famille Kirouac.

Alain Lévesque

Selon Wikipédia, Jack Kerouac est « considéré aujourd'hui comme l'un des auteurs américains les plus importants du XX^e siècle ». Il a publié plusieurs romans et a été le sujet de plusieurs biographies. À la lecture de tous ces livres, on se rend compte que la mère de l'auteur, une « *petite Lévesque* », prend une place importante, autant dans les personnages de ses romans que dans les faits qui sont rapportés par ses biographes. À partir des documents que nous avons pu consulter, nous tenterons de découvrir cette personne importante qu'elle a été pour ce grand écrivain.

Les origines de Gabrielle

Gabrielle était la fille de Louis Lévesque (baptisé Pierre-Louis), fils de Pierre et d'Adeline Guy, originaires de Saint-Pacôme¹ et de Joséphine Jean (baptisée Marie-Joséphine), fille de Xavier et de Marie Beaulieu, de Saint-Philippe-de-Néri². Louis Lévesque était le cousin germain de Dominique, le père de René Lévesque qui a été premier-ministre de la province de Québec de 1976 à 1985.

Gabrielle est née le 4 février 1895 et a été baptisée le même jour sous le nom de Marie-Adeline-Gabrielle Lévesque à Saint-Pacôme. Son prénom d'Adeline lui venait de sa grand-mère paternelle qui était aussi sa marraine. Gabrielle avait une sœur jumelle qui se prénommait Marie-Anne-Joséphine-Léonie, mais malheureusement cette dernière est décédée six mois après leur naissance et elle a été inhumée à Saint-Pacôme³. Selon le recensement américain de 1900, la famille de sa mère, la famille Jean, habitait Nashua au New Hampshire depuis 1884⁴, soit onze ans avant la naissance de Gabrielle alors que son père, Louis, aurait traversé seul la frontière vers les États-Unis en mars 1890⁵ pour aller travailler à Nashua.

Louis et Joséphine, les parents de Gabrielle s'étaient donc probablement rencontrés aux États-Unis entre 1890 et 1894 à Nashua où ils se sont mariés le 7 mai 1894⁶.

La mère de Gabrielle se trouvait en visite à Saint-Pacôme, chez ses beaux-parents, au moment de l'accouchement des jumelles. C'est ce qui expliquerait qu'elles aient été baptisées à Saint-Pacôme et non à Nashua. Elles étaient les premiers enfants du couple.

Louis et Joséphine s'en sont probablement retournés définitivement à Nashua à la fin de l'été, en deuil d'une de leurs jumelles qui venait de décéder en août 1895, mais avec la petite Gabrielle qui leur restait pour continuer leur vie sur leur terre d'adoption. Peu de temps après leur retour aux États-Unis, Joséphine se trouva à nouveau enceinte et elle donna naissance à une autre fille le 6 mars 1896 à Nashua. L'accouchement a très

¹ Registre paroissial de Saint-Pacôme, comté de Kamouraska, 1873, treizième feuillet, B41.

² Registre paroissial de Saint-Philippe de Néri, comté de Kamouraska, 1875, quatrième feuillet, B12.

³ Registre paroissial de Saint-Pacôme, comté de Kamouraska, 1895, quatrième feuillet (recto et verso), B9 et B10, et quatorzième feuillet, S7.

⁴ <https://familysearch.org/pal:/MM9.3.1/TH-267-11628-199529-48?cc=1325221&wc=MMPN-KHL:n351641641>

⁵ http://www.leplacoteux.com/index.asp?s=detail_actualite&id=136310

⁶ <https://familysearch.org/pal:/MM9.3.1/TH-267-11826-59490-53?cc=1520640&wc=7131647>

mal tourné puisque le bébé⁷ et la mère⁸ n'ont pas survécu. Joséphine n'avait pas encore ses vingt-et-un ans. Gabrielle, s'est donc retrouvée orpheline de mère alors qu'elle venait à peine d'avoir un an.

Il serait bien difficile de savoir exactement comment son père Louis, un journalier, a pu s'organiser avec sa petite Gabrielle suite à ces décès répétés et imprévisibles de sa femme et d'une autre enfant mort-née. Selon certains témoignages, ce serait les grands-parents et surtout les tantes du côté des Lévesque (qui, incidemment, sont tous arrivés à Nashua en 1896, l'année exacte du décès de Joséphine⁵) qui ont pris la relève pour s'occuper de Gabrielle. Tante Lydia et tante Claire semblent s'être impliquées davantage dans cette tâche. Les grands-parents Lévesque, Pierre et Adeline Guy, sont d'ailleurs, tous les deux décédés à Nashua. Adeline est décédée la première au printemps de 1902, elle avait cinquante-et-un ans et Gabrielle avait sept ans à ce moment-là. Pierre, son grand-père est décédé beaucoup plus vieux. La même année, elle a aussi perdu son grand-père maternel, Xavier Jean, mort à Nashua à l'automne 1902.

Tante Lydia Lévesque s'est mariée en 1903. Ensuite ce fut le tour de son père de se remarier, le 12 septembre 1904, Gabrielle avait neuf ans. Selon une des biographies de Jack, Louis Lévesque aurait eu deux enfants avec Amanda Dubé, sa nouvelle épouse, une fille du nom de Loretta, née en 1905 et un garçon du nom de Robert, né en 1907. Gabrielle avait donc une demi-sœur et un demi-frère desquels elle a dû prendre soin dans ses jeunes années, puisqu'elle en était la grande sœur. Gabrielle dira plus tard que, dans sa famille, quand elle a grandi, il n'y avait ni culture ni livres pour apprendre. De toute façon, il semble qu'à l'âge de quinze ans

Gabrielle n'habitait déjà plus au domicile familial si on se fie au recensement de 1910⁹. Ceci a été corroboré dans les histoires de son fils Jack qui estimait à quatorze ans l'âge du début de la vie en maison de chambres pour Gabrielle et le début du travail à l'usine de chaussures.

Après sept ans de relative accalmie un autre drame allait frapper Gabrielle. Son père, Louis s'est retrouvé à l'urgence de l'hôpital où il est décédé subitement, « probablement d'une maladie du cœur » au début de juin 1911¹⁰. Nous apprenons par le rapport de décès qu'il était devenu barman (bar tender). Il n'était donc plus journalier comme il le rapportait auparavant. Il n'avait pas encore ses 38 ans quand il est mort.

Voilà donc que la jeune Gabrielle, seize ans, travailleuse dans la chaussure et vivant en pension s'est retrouvée orpheline de père et de mère. Elle avait encore sa belle-mère, un demi-frère de quatre ans et une demi-sœur de six ans et elle était en plus entourée de ses oncles et tantes autant du côté Lévesque que du côté de la famille Jean qui habitaient aussi Nashua. Mais, comme nous l'avons constaté, Gabrielle vivait déjà sa vie depuis quelques années. Il semble même, selon les récits de son fils Jack, qu'elle ait dû travailler très fort et de très longues heures (il parle de soixante douze heures par semaine) pour se payer une chambre lorsqu'elle a quitté sa famille. Il ne lui restait donc pas trop de temps pour faire autre chose. Cette vie a duré environ cinq ans.

La famille Kerouac-Lévesque

C'est le 25 octobre 1915¹¹ que Gabrielle Lévesque s'est mariée à Nashua, au New Hampshire, avec Léo Kerouac. Gabrielle avait vingt ans. Les Kerouac s'étaient jadis établis à Nashua quelques générations auparavant, mais avaient déménagé à Lowell dans l'état du



À l'arrière, à gauche, on voit Gabrielle Lévesque, à sa gauche, Léo-Alcide Kerouac tient un enfant dans ses bras qui pourrait être Gérard ou Caroline. À droite de la photo, Alexis Harpin, porte un enfant sur ses épaules. Photo courtoisie de Raymond Harpin et de la famille Lévesque. (AFK, collection Patrimoine, X-4330-0067)

⁷ <https://familysearch.org/pal:/MM9.3.1/TH-267-11039-113604-89?cc=1601211&wc=MMBR-W9Z:n1681620575>

⁸ <https://familysearch.org/pal:/MM9.1.1/FDVZ-72Q>

⁹ <https://familysearch.org/pal:/MM9.1.1/MLZC-4RH>

¹⁰ <https://familysearch.org/pal:/MM9.3.1/TH-267-12401-31788-65?cc=1601211&wc=MMBR-WWR:n1305090934>

¹¹ <https://familysearch.org/pal:/MM9.3.1/TH-266-12068-105823-61?cc=1520640&wc=7131720>

Massachusetts par la suite. C'était une famille canadienne française qui était originaire de Saint-Hubert dans la région de Rivière-du-Loup, au Québec. Comme Lowell n'est situé qu'à vingt milles (environ 30 kilomètres) de Nashua, et comme Léo travaillait comme agent d'assurances, il ne craignait certainement pas de parcourir cette distance pour aller visiter Gabrielle. De plus, il connaissait bien Nashua depuis longtemps.

Le couple s'est tout de suite établi à Lowell où Gabrielle a donné naissance à trois enfants, dont Gérard, l'aîné, né en 1916 et décédé à l'âge de neuf ans et une fille du nom de Caroline née en 1918. Son célèbre fils, Jack Kerouac, est né le 12 mars 1922 et a été baptisé sous le nom de Jean Louis Kirouac, et il est devenu Ti-Jean, pour sa mère qui lui a ensuite gardé ce surnom toute sa vie.

Gabrielle et la famille Kerouac ont eu une période de vie confortable. Gabrielle s'impliquait beaucoup dans sa communauté et elle était reconnue pour sa grande dévotion. Elle aimait recevoir les parents et amis et les soirées étaient souvent bien arrosées. Elle n'avait pas son pareil pour la préparation des repas et Jack en parlait souvent. Il aimait entre autre ses «cortons» (cretons) et s'émerveillait de son ingéniosité à récupérer les restes. Bref, elle était bonne ménagère douée aussi pour gérer le budget de la famille, semble-t-il. Elle pouvait chanter les chansons du Canada français de ses parents et accompagner les autres au piano. En fait, pendant longtemps, Gabrielle a été incapable de s'exprimer en anglais. Elle ne parlait que le français avec ses enfants et avec son mari. Elle a appris l'anglais avec difficulté sur le tard.

Malheureusement, la famille Kerouac a aussi subi de lourdes épreuves. D'abord avec le décès éprouvant de Gérard, le fils aîné de la famille en 1926 qui a été emporté par la fièvre rhumatismale. Selon tous les témoignages, Gabrielle a pris un grand soin de son fils tout au long de sa maladie. Elle priait beaucoup pour sa guérison, elle récitait des rosaires et brûlait des lampions. Cette mère pieuse, appuyée par les religieuses de l'école, voyait son fils Gérard comme un saint car, à ce qu'on raconte, il se comportait comme tel. Elle le présentait ouvertement comme son préféré. La description qui a été faite du décès de Gérard était horrible et traumatisante, et on



Famille Lévesque : Gabrielle Lévesque est assise à l'avant à l'extrême droite; troisième rangée, de gauche à droite, deuxième, Marie Lydia Lévesque Harpin, troisième : Alexis Harpin; et quatrième : Louis Lévesque, père de Gabrielle. Courtoisie de Raymond Harpin et de la famille Lévesque. (Photo : collection AFK)

comprend bien que le deuil a dû être long et difficile, pour elle comme pour toute la famille. L'alcool déjà très présent chez les Kerouac aurait, dès lors, servi de refuge pour Léo mais aussi pour Gabrielle. Dépressive et épuisée, elle trouva en plus du réconfort dans le raffermissement de sa pratique religieuse. Léo, pour sa part, se tournait plutôt vers le jeu et la vie nocturne. Son travail l'obligeait à déménager souvent avec sa famille dans différents secteurs de la ville. Le climat familial déjà très tendu allait en empirant avec les années selon ce que rapportera Jack plus tard dans ses livres.

Dix années ont passé, puis vint la grande inondation de la rivière Merrimack en 1936 qui mit la famille à la rue, nécessitant encore des déménagements, mais surtout cette catastrophe a obligé le retour de Gabrielle à la manufacture de chaussures pour boucler les fins de mois pour sa famille.

L'année suivant l'inondation, précisément le 30 mai 1937, sa fille Caroline s'est mariée, elle n'avait que dix-huit ans et il semble que Gabrielle et son mari n'étaient pas du tout d'accord avec cette décision. Puis, un an après le départ de sa fille, Léo a perdu son commerce dans le domaine de l'imprimerie. L'année suivante, son Ti-Jean a quitté la maison pour fréquenter le collège et éventuellement l'université. Le couple s'est retrouvé seul à la maison à Lowell pendant quelques années. Puis, en 1943, c'est à Brooklyn près de New York que le couple a déménagé pour tenter de se rapprocher de leur fils. Amanda, la belle-mère de Gabrielle, vivait aussi dans cette région. Jack s'est marié pour la première fois en 1944, à Long Island, mais ce mariage s'est imposé dans des circonstances peu reluisantes. C'était un arrangement pour se sortir de prison (ce qui devait être très dur pour le cœur d'une mère). C'est un mariage qui n'a duré que deux ans à peine.

C'est dans la même période, le 14 mai 1946, que Gabrielle est devenue veuve, après plus de 30 ans de mariage. Léo est mort du cancer de l'estomac. À son décès, elle avait 50 ans et Jack en avait 24. Gabrielle s'est alors retrouvée sous la responsabilité de son Ti-Jean, car sur son lit de mort, Léo avait fait promettre à ce dernier de

veiller sur sa mère. Malgré la vie instable qu'a menée Jack, celui-ci est resté accroché scrupuleusement à cette promesse pour le reste de ses jours. Et, comme nous le verrons, Gabrielle de son côté ne manquait pas une occasion d'exercer son rôle de mère auprès de Ti-Jean lorsque les nombreuses opportunités se présentaient à elle.

La nouvelle vie de Gabrielle

Le décès de Léo Kerouac mettait fin pour Gabrielle à une longue saga ponctuée par les décès successifs qui l'ont marquée depuis sa plus tendre enfance. D'abord, il ne faut pas banaliser le décès de sa sœur jumelle avec laquelle elle a partagé les six premiers mois de sa vie. Puis, le décès de sa mère en bas âge, le décès de sa grand-mère Lévesque et de son grand-père Jean à sept ans, le décès de son père à neuf ans, puis son fils aîné et maintenant son mari dans la cinquantaine, tout cela faisait d'elle une survivante, mais avec son lot de blessures morales. C'était aussi le début d'une nouvelle vie de solitude et de tracas avec un fils qui, aussi génial qu'il ait pu être, s'absentait pour de longues périodes et de qui elle devait tolérer, non seulement les écarts de conduite, mais aussi les fréquentations hors normes qu'elle n'approuvait que très rarement. Comme elle travaillait toujours à l'usine, elle était souvent sollicitée par Ti-Jean pour lui prêter de l'argent quand il avait besoin de se tirer d'affaires.

Pour sa part, Jack vouait un grand respect pour sa mère et il se trouvait souvent déchiré entre son désir de liberté et la responsabilité que son père lui avait confiée avant de mourir et qu'il voulait absolument assumer. Il l'aimait beaucoup et il disait ouvertement que sa mère était la seule femme qu'il ait vraiment aimée. Les personnages de ses livres qui ont été inspirés par elle sont toujours couverts d'éloges et, dans la réalité, il cherchait d'ailleurs à la garder près de lui le plus possible. Mais cette relation était souvent perçue comme malsaine et contraignante par les amis libertins de Jack.

Ces derniers attribuaient à Gabrielle la réputation de surprotéger son fils, de l'infantiliser et de contrôler sa vie. Elle ne s'entendait pas avec les épouses de son fils qui venaient vivre avec eux et ces dernières n'y restaient jamais très longtemps de toute façon (sauf la dernière qui s'était engagée à en prendre soin). C'était pourtant toujours chez sa mère que se retrouvait Jack dans les occasions où il sentait le besoin de se retirer du monde. Pour illustrer la perception du temps, voici un passage d'un article assez explicite tiré du journal *L'Express* et qui semble bien résumer ce qu'on pensait de Gabrielle pendant cette période : « Devenue son ultime pare-chocs face aux turpitudes du monde, elle prie toute la sainte journée pour la rédemption de l'âme de son vaurien de fils, lui interdit de ramener à la maison ses conquêtes d'un soir - ce n'est pas chrétien ! - et, à l'occasion, lui vide les poches pour l'empêcher d'aller s'arsouiller. »¹²

Évidemment, Gabrielle suivait souvent son Ti-Jean dans ses nombreux déménagements. On peut en compter au moins une douzaine dans les trente dernières années de sa vie. Elle est passée de la Caroline du Nord où elle habitait avec sa fille Caroline, à Denver au Colorado, pour revenir à Richmond Hill dans l'état de New-York, puis passage à Orlando en Floride avant de se rendre à Berkeley en Californie. Elle est aussi passée par Northport, encore dans l'état de New-York, en plus de quelques retours occasionnels à Lowell, la ville natale de son fils, en passant par Hyannis à Cape Cod, pour un an, avant de s'installer à Saint Petersburg en Floride pour de bon en 1968. Selon Amburn (1998) elle a même dû forcer l'annulation d'un déménagement dans l'Arctique avec son fils qui projetait de l'y emmener avec l'idée de faire un voyage initiatique dans une tribu autochtone!

Entre ces déménagements, elle est devenue grand-mère en 1948, lorsque sa fille Caroline a eu un fils qui s'est appelé Paul Blake Jr. Ce serait à partir de ce moment que tout le monde a commencé à appeler Gabrielle « Mémère », un surnom affectueux qui la désignera dorénavant dans toutes les conversations familiales et avec les amis et jusque dans les biographies de son fils. Pour sa part, le nom de Gabrielle-Ange aurait probablement été forgé à partir de son nom réel et du pseudonyme « Ange » que son fils Jack lui donnait dans certains de ses livres. Gabrielle signait Gabrielle Kerouac sur les documents officiels.

Elle a ensuite eu une petite-fille du nom de Janet Michelle née en 1952 que son fils Jack a eu de la difficulté à reconnaître comme sa fille et qu'il n'a vue lui-même que deux fois dans sa vie.

La vie d'écrivain de son fils a pris un envol considérable au moment de la publication de *On the Road*, en 1957. Ce qui a aussi coïncidé avec le début d'une dégringolade vertigineuse dans sa vie personnelle. Gabrielle, tout en subissant les contrecoups, a été tenue partiellement responsable de cette déchéance par les critiques, les biographes et les amis de Jack car, particulièrement pendant cette période de la vie de son fils, son emprise sur son Ti-Jean était perçue comme trop contraignante surtout dans les dernières années de sa vie. Mais, comme nous l'avons vu, cette relation que nous pouvons qualifier de « co-dépendance » était bien acceptée par Jack et il savait tout de même en tirer des bénéfices personnels.

On raconte aussi dans les biographies de son fils, que Mémère aimait prendre un verre tout autant que son célèbre fils et autant que son défunt mari de son vivant. On sait que l'alcool faisait partie du quotidien des

¹² Dupont Pascal, *Les vies sabotées de Jack Kerouac*, *L'Express* Archives, 12 février 1998 : (http://www.lexpress.fr/informations/les-vies-sabotees-de-jack-kerouac_627342.html)

Kerouac depuis longtemps. De plus, on attribuait à l'influence de Mémère les propos antisémitiques, racistes et homophobes qu'entretenait Jack dans les dernières années de sa vie. Ayant toujours vécu en vase clos dans son univers franco-américain, elle aurait donc développé une certaine xénophobie.

Puis, un autre drame allait encore frapper Gabrielle-Ange et c'est le décès subit de sa fille Caroline (surnommée Ti-Nin) en 1964, d'une crise cardiaque tout comme son grand-père Louis. Elle était âgée de quarante-cinq ans et elle venait de vivre une séparation d'avec son dernier mari. De fait, Gabrielle venait tout juste de déménager à Saint Petersburg le mois précédent avec Ti-Jean pour être près d'elle et son petit-fils Paul qui venait d'avoir seize ans. Caroline vivait très mal cette séparation. Suite au décès de sa mère Ti-Nin, Paul Jr est reparti vivre avec son père en Californie. Jack était maintenant le dernier membre de sa famille qu'il lui restait à proximité. Ses petits-enfants Paul et Janet étant, à toute fin pratique, absents de sa vie. Gabrielle avait alors soixante-neuf ans.

Fin de vie de Gabrielle

Malheureusement, en 1966, à l'âge de soixante-et-onze ans, Gabrielle-Ange, a été victime d'un accident vasculaire cérébral (stroke), qui l'a rendue très handicapée. On disait même qu'elle était incapable de signer son nom convenablement dans les années qui ont suivi cette attaque. Elle se déplaçait en fauteuil roulant, mais elle ne présentait pas d'atteinte sur le plan de la parole. Kerouac racontait qu'elle appelait continuellement à l'aide. Des doutes subsistent toujours par rapport au degré réel d'atteintes physiques consécutives à sa maladie.

Finalement, ce fut le tour de son Ti-Jean, Jack Kerouac, qui est décédé le 21 octobre 1969 d'une hémorragie



Monument funéraire de la famille Kerouac au vieux cimetière Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua, New Hampshire.

(Photo : François Kirouac)



Mémère (Gabrielle Lévesque) et Ti-Nin (Caroline Kerouac, sœur de Jack) à Ozone Park, Long Island, vers la fin des années 1940.
(Photo courtoisie de Paul Blake, Junior)

interne. Il était en train de récupérer lentement d'une blessure qu'il avait subie lors d'une bagarre survenue dans un bar quelques semaines auparavant. Elle écoutait peut-être l'émission « *The Galloping Gourmet* » avec lui lorsqu'il s'est senti mal et qu'il a été transporté à l'hôpital, vomissant le sang. Il n'est jamais revenu à la maison. Voilà un autre choc terrible qu'elle a dû affronter encore une autre fois dans sa vie. Elle restait seule maintenant, avec sa bru qui heureusement pour elle, a poursuivi la mission de Jack de prendre soin de Mémère.

Elle a fini ses jours ainsi à Saint Petersburg en Floride avec sa bru, seule, et handicapée, dans le dernier refuge de son célèbre fils. Marie-Adeline-Gabrielle Lévesque-Kerouac (dite Gabrielle-Ange ou Mémère) est décédée le 12 octobre 1973 à l'âge de soixante-dix-huit ans. Elle a été inhumée au vieux cimetière Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua, sa ville d'origine, près de son mari et de son fils Gérard. Sa petite-fille Janet l'y a rejointe des années plus tard.

Malgré sa vie tumultueuse, marquée par les deuils successifs, Gabrielle-Ange, Mémère pour les intimes, la petite Lévesque d'origine canadienne-française, en plus d'être la mère d'un des plus grands écrivains américains, elle a côtoyé intimement des grands noms de l'histoire littéraire américaine, les copains de Jack. Loin d'être impressionnée par l'extravagance de l'entourage et des amis de son fils, elle ne se gênait pas pour critiquer leur

mode de vie et d'en remettre quelques uns à leur place à l'occasion. On dit aussi qu'elle a réussi à convaincre son fils de changer la conclusion de son roman, *Pic*, afin de la rendre plus conforme à ses valeurs catholiques. Jack Kerouac aurait terminé l'écriture de *Pic* quelques mois avant de mourir, avec la collaboration spéciale de Gabrielle Lévesque pendant qu'il était à son chevet.

Gabrielle-Ange dans les romans de Jack Kerouac

Jack a utilisé plusieurs pseudonymes pour désigner sa mère dans ses romans. Tour à tour, Gabrielle s'est appelée Ange Duluo, dans *Visions de Gérard*, Angie dans *Vanité de Duluo* et *Les Anges vagabonds*, « Ma » dans *Le Livre des rêves* et *Home at Christmas* (inclus dans *Vraie Blonde and Autres*, Angy dans *Maggie Cassidy*, Angy Duluo dans *Doctor Sax*, Marguerite Martin dans *The Town and the City* (traduit par *Avant la Route*) et la tante de Sal dans *Sur la Route*. La biographie complète de Gabrielle se trouverait vraisemblablement dans chacun de ces personnages sortis des livres de Jack Kerouac.

Les ancêtres de Marie-Adeline-Gabrielle Lévesque

Sa lignée maternelle par la famille Jean : Joséphine et Louis Lévesque; Xavier et Marie Beaulieu; François-Xavier et Marie-Louise Mignot-Labry; François-Xavier et Félicité Dionne; François-Pierre (Pierrejean) et Marguerite-Ursule Leclerc-Francoeur; Pierre et Marie Joseph Dubé; Joseph-Pierre et Marie Joseph Lagacé Mignier; Pierre et Anne Madeleine Prinseau; Pierre et Marie Favreau; Vivien et Susanne Hérault (ce dernier serait aussi l'ancêtre d'Hillary Clinton)¹³.

¹³ <http://www.zonecousinage.com/getperson.php?personID=17313&tree=entier>

SOURCES

- Amburn, Ellis, *Subterranean Kerouac: the Hidden life of Jack Kerouac*, St Martin Griffin, New York, 1998
- Cosmic Baseball Research Alliance (COBRA) : <http://www.cosmicbaseball.com/jkchrono.html>, 2009
- Dagier, Patricia et Quémener, Hervé, *Jack Kerouac Breton d'Amérique*, Éditions Le Télégramme, 2009
- Family Search, <https://www.familysearch.org/>
- Gagnon, Maurice, Le Placoteux.com, *Sur la route de Jack Kerouac*, 18 avril 2012, http://www.leplacoteux.com/index.asp?s=detail_actuelite&id=136310
- IMDb, *Biography for Jack Kerouac*, <http://www.imdb.com/name/nm0449616/bio>
- Institut généalogique Drouin, Registres du Fonds Drouin, <http://www.genealogiequebec.com>
- L'Association des familles Kirouac Inc. http://familleskirouac.com/PAGUN_FR.htm
- Maher, Paul Jr, *Kerouac: His Life and Work*, Taylor Trade Publishing, Lanham, Maryland, 2004
- Moore, David, *Character Key To Kerouac's Duluo Legend*, 2011 <http://www.beatbookcovers.com/kercomp/index.htm>
- The Archive – *Sketches on Kerouac*, <http://acrossanunderwood.wordpress.com>
- Wikipedia: http://fr.wikipedia.org/wiki/Jack_Kerouac et http://en.wikipedia.org/wiki/Jack_Kerouac



Jacques Kirouac, président-fondateur de l'AFK, devant l'affiche touristique en hommage à Jack Kerouac installée dans le cadre du projet *Fil rouge* des municipalités de Saint-Pacôme et de Rivière-Ouelle en collaboration avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

LE « QUÉBEC D'EN BAS »
DE JACK KEROUAC

« Jack pensa toute sa vie que ses pensées subconscientes en français le ramenaient toujours « aux révélations du monde [qu'il avait] eues dans sa prime enfance. » Il pouvait maintenant édifier enfin une structure romanesque qui traduirait ce processus. Son nouveau héros était un Canadien français qui connaissait bien la langue et la culture anglaises. Le compagnon de celui-ci serait un « pur » Canadien français appelé « cousin » par le héros, un terme qui chez les gens de la campagne, au Québec, signifie « mon genre de personne ». Ils voyageraient ensemble comme Don Quichotte et Sancho Pança, et le cousin rappellerait constamment au héros son « idiotie anglaise ». Jack voulait décrire le conflit entre le sérieux inaltérable et l'esprit de clan de l'authentique [Canuck] Canadien français et les espérances romanesques d'un [Canuck] Canadien français comme lui-même, qui avait entrepris de conquérir le monde anglo-américain. »

Gerald Nicosia, *Memory Babe*, 1983, p 325.

LE « QUÉBEC D'EN BAS » DE JACK KEROUAC

Éric Waddell

Texte de la conférence donnée dans le cadre de l'événement **Québec / Kerouac 2012**
au Musée national des beaux-arts du Québec, le 22 novembre 2012

Le **Trésor des Kirouac**, numéro III, printemps 2013, pp 7-14

*La seule fois que je t'ai vu
À la télé en soixante-sept
T'avais l'air d'un bûcheron perdu
Dans sa légende de poète
Si je t'ai cru presque parent
C'était peut-être malgré moi
Juste à cause de ton accent
D'un vieux « mon-oncle » des États*

Sylvain Lelièvre

*Kerouac n'était pas un tricheur : on ne triche pas avec la pauvreté
qui vous vient de votre propre sang... [N]'étant encore que
Canadien français d'âme et de corps, il ne pouvait s'intégrer à
l'Amérique saxonne, même par ce malentendu qui en fit le pape des
beatniks...*

Victor-Lévy Beaulieu

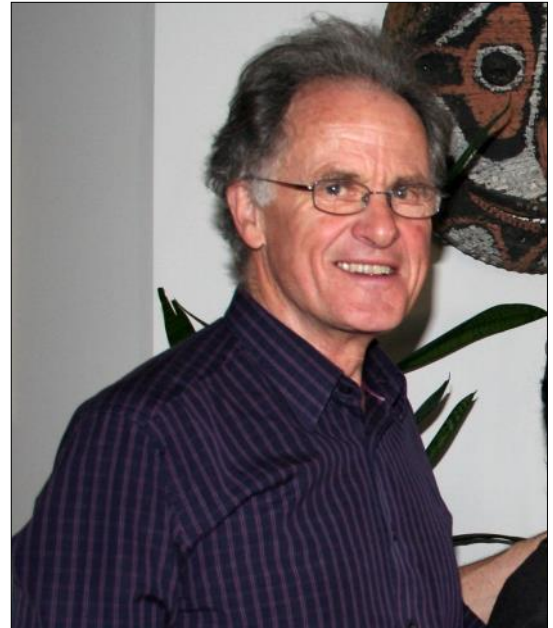
QUELQUES SOUVENIRS DE 1987

André Gladu ⁽¹⁾, Roger Brunelle ⁽²⁾ et moi étions ici à Québec en 1987, à l'occasion de la *Rencontre internationale Jack Kerouac**, et ce que nous comptons faire aujourd'hui se situe dans le prolongement de cet événement mémorable où Québécois, Canadiens, Américains et Européens ont partagé leur passion pour Jack Kerouac, aussi bien pour l'homme que pour son œuvre. Pour nous, au Québec, cette *Rencontre* nous a fourni l'occasion de se pencher sur la dimension canadienne-française de l'homme et ainsi révéler un aspect fondamental de son identité, aspect qui échappait presque totalement au regard des anglophones et à bien des francophones aussi.

Nous avons visionné à cette occasion l'échange mémorable de 1967 entre Jack et Fernand Seguin, dans le cadre de l'émission le *Sel de la Semaine*, échange qui a failli ne pas avoir lieu et qui a été marqué par une désolante absence de communication entre les deux intéressés et, surtout, de l'incompréhension patente de Fernand Seguin devant ce grand écrivain américain qui s'exprimait dans un français « populaire ». D'ailleurs ce dernier a écrit dans *Le Devoir* quelques années après l'entretien :

Il est reparti dans la nuit, on the road, avec son beau-frère [grec] et les lambeaux de son cachet. L'annonce de sa mort, deux ans plus tard, n'a pas su m'affliger. Son suicide antérieur était plus pathétique. (Seguin, 1972 : supp. litt., p. xxxiii)

Je me souviens encore de la réaction d'André Gladu suite au visionnement de l'émission. Stupéfait, il m'a dit « Si lui [Jack]



Éric Waddell, directeur de la *Rencontre internationale Jack Kerouac*, Québec 1987
(photo : François Kirouac)

n'est pas Canadien français, moi je suis Japonais. » Roger Brunelle, pour sa part, a écrit ce qui suit dans l'introduction à la transcription de l'entrevue que nous avons publiée dans une monographie produite dans le cadre de l'événement :

[T]out le langage du corps et du visage de Jack est absent de l'imprimé ...[L]e verbal sans le visuel ne vous rendra qu'une impression incomplète de ce que Jack vous dit de lui-même. (Brunelle, 1987 : iii)

*Événement qui a eu lieu à Québec du 21 au 25 novembre 2012 pour souligner le 25^e anniversaire de la *Rencontre internationale Jack Kerouac*.

(1) Documentariste montréalais à qui nous devons notamment la série «Le son des français d'Amérique», tournée en collaboration avec Michel Brault.

(2) Roger Brunelle (1934-2021), enseignant de Lowell (Mass.), qui fut très impliqué dans les activités célébrant la vie et l'œuvre de Jack Kerouac dans cette ville.

En ce qui me concerne j'ai proposé, dans la même publication, une tentative d'explication du drame vécu par Jack devant les caméras de Radio-Canada et des gens dans la salle :

...Kerouac, comme tant de Franco-Américains [des dernières générations], était **terrorisé par la langue**, terrorisé par une langue que ses cousins québécois maîtrisaient mieux que lui, et donc **terrorisé dans sa langue**. (Waddell, 1987 : iv)

L'(IN)COMPRÉHENSION DES BIOGRAPHES

Si vous prenez le temps de consulter la vaste majorité des biographies de Jack Kerouac, écrites par des Américains ou des Européens, vous allez lire dans le premier chapitre que Jack était un Américain « d'origine canadienne-française », un peu comme on peut être d'origine italienne, chinoise, vietnamienne. Or, il s'agit d'une vague étiquette, sans conséquence évidente et qui fait référence strictement au passé et aux souvenirs, à ce que l'immigrant a (forcément) mis de côté dès son passage devant la statue de la Liberté ou en débarquant à l'aéroport JFK. Quelques habitudes alimentaires, ou pratiques religieuses, une langue qu'on parle en famille, des danses folkloriques, quelques objets de valeur sentimentale qu'on garde précieusement ; mais c'est à peu près tout. Dans une telle perspective, le présent, le travail, les lieux publics, les rêves, l'avenir sont **sans équivoque** anglo-américains. Le Nouveau Monde ne tolère que le souvenir des anciens monde...

Autrement dit, pour ces biographes, Jack était tout simplement un Américain anglophone qui avait des racines canadiennes-françaises, racines qui effleuraient à peine son présent. Seul parmi eux, Gerry Nicosia, dans son excellente biographie *Memory Babe* (1983), a saisi un peu l'importance de l'héritage de Kerouac pour bien comprendre l'œuvre de l'homme ⁽³⁾.

À bien y penser, c'est surprenant que les biographes aient mis une croix si vite sur le poids de ses origines dans un contexte où, pour citer le critique littéraire Michel Lapierre :

Dans les livres de Kerouac, les mots québécois, semés ici et là dans le texte anglais, déconcertent le lecteur américain, mais prouvent hors de tout doute que la connaissance la plus contemporaine du Nouveau Monde reste incomplète sans la maîtrise de la langue québécoise populaire. (Lapierre, 2001 : 43).

Et j'ajouterais, sans une appréciation de l'identité culturelle réelle de l'homme. D'ailleurs, avant d'aller de l'avant avec notre projet d'organiser, en 1987, la *Rencontre internationale Jack Kérouac* – écrit avec un « e » accent aigu, tel qu'utilisé parfois par Jean Louis lui-même – nous avons envoyé un émissaire demander l'avis d'Allen Ginsberg. Sa réponse fut sans équivoque. « Allez-y ! Jack parlait constamment de son identité canadienne-française, de la langue française... Nous, on

comprendait rien de ce qu'il voulait dire. Si vous organisez votre événement à Québec, je viendrai. » Vous connaissez la suite!

Certes, nous étions déjà convaincus de la pertinence de notre projet, ayant été inspirés par le magnifique *essai-poulet* de Victor-Lévy Beaulieu (1972), « ce récit que je fais par amitié », qui commence avec une citation tirée de *Les clochards célestes* : « Le Canada n'était plus qu'une mer de brume sans forme ni sens », et qui se termine avec une autre, tirée sans doute du *Book of Dreams* : « I make the signs, they laugh, but a stern woman inside prevails and has the bus driver stop - it stops - it has baggage like airport buses - the plate says QUEBEC... » ⁽⁴⁾ (Beaulieu, 1972 : 236)

Oui, Québec et non pas Staten Island ou la statue de la Liberté!

DES ORIGINES OBSCURES

Un autre écrivain franco-américain demeurant aujourd'hui à Londres, David Plante, raconte au début de son roman *The Foreigner* l'histoire d'un jeune écolier – lui-même? – qui souffrait beaucoup dans ses relations avec ses amis d'origine italienne, grecque, etc. Eux, ils savaient d'où ils venaient. Le pays de leurs parents était facilement identifiable ; il figurait sur la carte du monde. Chez eux, ils y avaient des objets qu'ils avaient apportés en Amérique avec eux. Autrement dit, la mère patrie était visible et il y avait des preuves tangibles de son existence à la maison même. Le personnage dans le roman de David Plante savait aussi qu'il venait d'ailleurs, mais il n'y avait rien à la maison pour en témoigner. Et il n'y avait pas de pays non plus. Juste un Québec pauvre et obscur, caché quelque part derrière les forêts et les montagnes du nord de la Nouvelle-Angleterre. C'est cette *absence* qui rendait l'écolier prisonnier de son petit milieu franco-américain. Il était habité par un terrible sentiment d'impuissance, et de crainte :

I was brought up in two countries. The outer country, vast, was America. I belonged to another, a smaller one within the large: the French parish, in Providence, Rhode Island, into which I was born. The small French parish had no rights in America, which really had rights

(3) Nicosia n'est plus le seul de son espèce. Depuis, et sans doute en partie grâce à la *Rencontre*, d'autres biographes anglophones ont commencé à s'intéresser au milieu franco-américain dans lequel Jack a grandi et à apprécier la façon dont il a marqué l'homme adulte et ses écrits. Le plus récent et le plus intéressant à cet égard est sans aucun doute Joyce Johnson, avec son livre *The Voice is All. The Lonely Victory of Jack Kerouac*, paru en 2012.

(4) Je fais les gestes, ils rient, mais une femme sévère l'emporte et fait en sorte que le chauffeur de l'autobus arrête – le bus arrête – il a des valises comme dans les bus qui desservent les aéroports – sur la plaque est inscrit QUEBEC...

over me. I was frightened of America, and one day, all by myself, I tore up the American flag. ⁽⁵⁾ (Plante, 1984: 11)

Un autre écrivain franco-américain, Clark Blaise, abonde dans le même sens quand il écrit dans un des textes : « Les plages, les jungles et la neige de notre enfance sont vierges et sans trace » (Blaise, 2001 : 24).

Or, Jack luttait contre cette même obscurité et il souffrait du même manque, **mais pas pendant son enfance et son adolescence**. Cette douleur profonde s'est manifestée plus tard pour lui, une fois partie sur la route et, surtout, vers la fin de sa vie. C'est pourquoi sans doute que, dans son livre *Visions de Gérard*, il dévoile jusqu'à quel point il idéalisait son jeune frère, mort à l'âge de neuf ans, sans avoir vraiment parlé ni l'anglais ni connu l'Amérique. Gérard était, aux yeux de Jack, un « saint ».

LA FRANCO-AMÉRICANIE, OU LE « QUÉBEC D'EN BAS »

L'histoire de l'émigration et de l'installation des Québécois (et des Acadiens) en Nouvelle-Angleterre est bien connue. Quelque 900,000 personnes ont quitté le Québec entre 1840 et 1930 à destination des villes manufacturières du Maine, New Hampshire, Rhode Island, Massachusetts et Connecticut. C'était un véritable exode rural rendu nécessaire par la pauvreté et la surpopulation ici et l'essor industriel là-bas, et possible par la construction de voies ferrées qui reliaient les deux régions. Partant seuls, en famille ou en groupes de familles et suivi par des communautés religieuses et des membres de l'élite canadienne-française, ces émigrants ont créé des quartiers « ethniques » - des Petits Canada - et des communautés entières là-bas, avec leurs paroisses, leurs écoles, leurs sociétés mutuelles, leurs bibliothèques, leurs journaux, etc. Les nouveaux arrivants cherchaient, consciemment ou inconsciemment, à **faire société** aux États-Unis. Pendant plusieurs décennies le français était une langue publique et les gens affichaient sans gêne leur identité canadienne-française. Justement, on appelait les paroisses des « paroisses nationales », et dans les écoles paroissiales, l'enseignement se faisait en français le matin et en anglais l'après-midi, ou vice versa. Les communications se faisaient en français dans ces écoles, les prières aussi, et les enseignants, surtout des religieuses, venaient essentiellement du Québec. On y enseignait en français l'histoire du Canada et en anglais l'histoire des États-Unis. On faisait le serment de fidélité en anglais devant le drapeau des États-Unis, tandis qu'en français on prêtait serment devant le drapeau Carillon-Sacré-Cœur, en récitant « Honneur à toi, noble drapeau Carillon-Sacré-Cœur, redis-nous la foi et la vaillance de nos ancêtres, et, sur ce sol d'adoption, sois toujours le ralliement à la race canadienne-française. »

Grâce au chemin de fer et aux réseaux institutionnels, ainsi qu'à l'attrait intellectuel et politique des États-Unis,

les liens avec le Québec étaient faciles à entretenir, du moins pendant un certain temps... On a créé, provisoirement, une patrie canadienne-française agrandie, avec un foyer québécois et un foyer franco-américain.

Les historiens - Gerard Brault, Yves Roby et François Weil - divisent l'aventure québécoise en Nouvelle-Angleterre en plus ou moins trois grandes périodes, celle de la mise en place des communautés, celle de leur essor et consolidation et, finalement, celle de leur éclatement et leur intégration à l'environnement anglo-américain. Si les dates varient selon l'auteur, on peut dire *grosso modo* que la première période, celle de l'émigration et de l'établissement des communautés, englobait la deuxième moitié du XIX^e siècle, la deuxième, de l'essor et de la consolidation des acquis - marqués néanmoins par de nombreux conflits -, allait du début du XX^e siècle jusqu'à la Grande Crise de 1929-30, avec l'effondrement de l'industrie du textile et la fermeture aux immigrants de la frontière canado-américaine, et la troisième couvre la période d'intégration et d'assimilation en douceur, avant et après la Deuxième Guerre.

Et Jack Kerouac là-dedans ?

L'ENFANCE DE JACK KEROUAC ⁽⁶⁾

Vous voyez les dates ! Jack est né et a vécu l'essentiel de son enfance à la toute fin de la deuxième période dans l'histoire de ce que Victor-Lévy Beaulieu appelle le « Québec d'en Bas ». C'était un moment où les transferts linguistiques au sein des familles commençaient à peine et où les communautés franco-américaines venaient d'accueillir une nouvelle vague d'immigration massive en provenance du Québec : quelque 130,000 personnes dans les années vingt.

Jack a été baptisé Jean Louis Kirouac ⁽⁷⁾, à l'église Saint-Louis-de-France. Enfant, il a vécu dans des quartiers canadiens-français (mais jamais dans un Petit Canada, soit dans un quartier ouvrier peuplé essentiellement d'employés d'usines de textile). Il vivait en français à la maison, parlait français avec les commerçants des environs et à l'église, et il a fréquenté d'abord deux écoles paroissiales, St-Louis-de-France et Sacré-Cœur, où les enseignantes étaient des sœurs de l'Assomption de

(5) *J'ai été élevé dans deux pays. Le pays extérieur, vaste, c'était les États-Unis. J'appartenais à un autre pays, plus petit, à l'intérieur du plus grand : la paroisse canadienne, à Providence, Rhode Island, où je suis né. La petite paroisse canadienne n'avait aucun droit aux États-Unis, qui détenaient vraiment des droits sur moi. J'avais peur des États, et un jour, tout seul, j'ai déchiré le drapeau américain.*

(6) *Je dois beaucoup à un article de Roger Brunelle pour cette section, article intitulé «Les premières années de l'enfance de Jack Kérouac» (Brunelle, 1990).*

(7) *Sur le certificat de naissance, par contre, son nom de famille est écrit avec un «e». Voir en page 73.*

la Sainte-Vierge, originaires de Nicolet. Tout ça avant de passer à l'école publique anglaise à l'âge de neuf ans. C'est dans ce contexte qu'il a appris l'acte de contrition et ses prières en français, qu'il a récité quotidiennement le salve au Carillon-Sacré-Cœur et qu'il a travaillé avec des manuels scolaires produits par les Frères des Écoles chrétiennes.

Peu surprenant alors que, beaucoup plus tard – en 1950 – il a adressé une longue lettre à la journaliste franco-américaine Yvonne Le Maître afin de la remercier pour son compte rendu élogieux de son premier livre, *The Town and the City*. Dans cette lettre il dévoile que :

*All my knowledge rests in my 'French-Canadianness' and nowhere else. The English language is a tool lately found... so late (I never spoke English before I was six or seven). At 21 I was still somewhat awkward and illiterate-sounding in my speech and writings. What a mix up. The reason I handle English words so easily is because it is not my own language. I re-fashion it to fit **French images**. Do you see that?⁽⁸⁾ (Kerouac, 8 septembre 1950, repris dans Lapierre, 1984 : 15)*

Très tôt, il a avoué au père Armand Morissette qu'il voulait devenir écrivain et « Spike » l'a encouragé dans cette voie. L'influence de ce prêtre (et confident) franco-américain a sans doute été marquante.

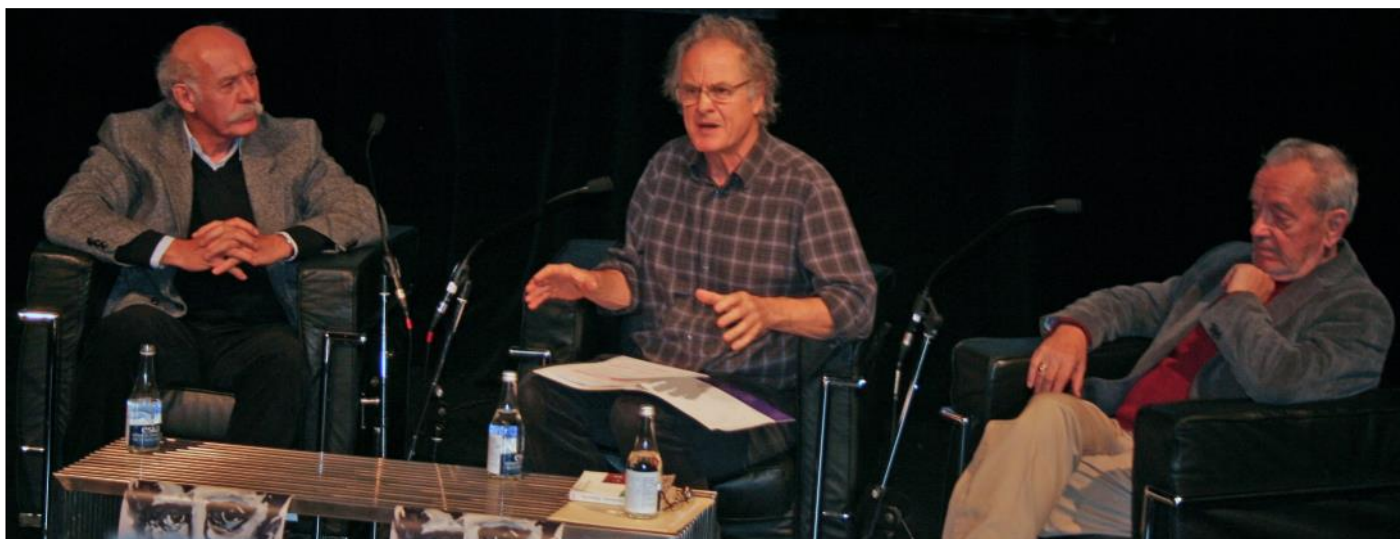
SON PARCOURS AVEC LES « BEATS »

C'est lors de ses études à Columbia University que Kerouac a fait la connaissance d'Allen Ginsberg, Lucien Carr et Hal Chase, groupe qui s'est élargi par la suite pour inclure, entre autres, William Burroughs et Neal Cassady. C'était la **Beat Generation** en gestation. Nous connaissons l'histoire de ce mouvement et je ne reviendrai pas là-dessus ici, sauf pour insister sur deux choses. D'abord, qu'il s'agissait d'une expression et d'un mouvement qui portait un jugement dévastateur sur

l'Amérique qui était en train de prendre forme dans les années cinquante et qui célébrait l'anticonformisme. [Sa raison d'être est bien inscrite dans le poème « Howl », d'Allen Ginsberg, et dans ceux de Gregory Corso (*The Happy Birthday of Death*) et de Lawrence Ferlinghetti (*A Coney Island of the Mind*)]. Ensuite, il est important de préciser que Kerouac ne partageait nullement cette lecture sombre de l'Amérique de l'Après-Guerre. Si tous traversaient à répétition l'Amérique de bord en bord, en exprimant une incroyable rage de vivre, les Beats le faisaient dans un esprit de dénoncer ce qu'ils voyaient, là où **Kerouac le faisait parce qu'il aimait de tout cœur ce continent**. C'est clair dans ses écrits. Il l'affirme d'ailleurs dans la notice biographique qu'il a placée au début de son livre *Lonesome Traveler* : « Am actually not 'beat,' but strange solitary crazy Catholic mystic... » de nationalité « Franco-Américaine » (Kerouac, 1970 : vi et viii)!!!

Jack Kerouac n'était pas un immigrant en Amérique. Ce continent était le sien, de plein droit. Autrement dit, pour lui l'attrait de la grande route américaine fut motivé par des considérations bien différentes. Déjà, et c'est bien reconnu, on peut regrouper ses romans en deux grands cycles, celui de la route et celui de la famille franco-américaine, appelée Duluoz. Contrairement à ce que certains pensent, Duluoz n'est pas un vieux nom Breton mais plutôt un amalgame de Du Loup et Oz. Le premier évoque Rivière-du-Loup, la patrie de ses parents et ses ancêtres immédiats, et le deuxième ce grand récit américain, *Le Magicien d'Oz*, qui raconte la périlleuse

(8) Toute ma connaissance repose sur ma franco-canadianité et nulle part ailleurs. La langue anglaise est un outil trouvé récemment – si tardivement (je n'ai jamais parlé anglais avant d'avoir six ou sept ans), à vingt et un ans, je paraissais encore un peu gauche et je sonnais analphabète dans ma façon de parler et d'écrire. Quel pot-pourri. La raison pour laquelle je manie si facilement les mots de l'anglais, c'est parce que ce n'est pas ma langue. Sentez-vous cela?



Au centre, Éric Waddell lors de sa conférence au Musée national des Beaux-Arts du Québec le 22 novembre 2012 accompagné d'André Gladu, producteur de cinéma, réalisateur et scénariste canadien (à gauche) et de Roger Brunelle (à droite). (Photo : François Kirouac)



Jacques Kirouac, David Amram, chef d'orchestre et compositeur, ami de Jack Kerouac, Marie Kirouac et Marie Lussier Timperley, membres du C.A. de l'AFK, photographiés lors de l'exposition de l'Association des familles Kirouac au Musée national des beaux-Arts du Québec à l'occasion du 25^e anniversaire de la *Rencontre internationale Jack Kérouac* en 2012.

aventure de l'orpheline Dorothy, du Kansas, au pays d'Oz et au-delà, en compagnie du magicien, et de son éventuel retour à la maison, où elle se réveille dans sa chambre, entourée de sa famille.

C'est justement le désir de retourner éventuellement «    la maison » qui motivait Jack pendant toute sa vie. Mais où se trouvait cette maison? Il y avait bien *mémère*, mais sa ville natale de Lowell devenait de moins en moins franco-américaine avec le temps ; et ce, du fait que Jack faisait partie de la dernière génération formée plus ou moins obligatoirement au sein d'une véritable société franco-américaine.    partir des années trente, c'était l'éclatement de cette société, l'effondrement de ses assises économiques et le passage de plus en plus rapide de la prédominance du français, au bilinguisme intégral et à l'unilinguisme anglais.

Pour Jack, l'univers de son enfance n'existait plus et il était condamné à l'errance.

LES DESSOUS DU LIVRE CULTE *ON THE ROAD*

De prime abord, le premier cycle de romans de Jack, celui dit de la route, fait peu d'allusion aux préoccupations identitaires. Quelques phrases en québécois ici et là dans le texte, et quelques personnages secondaires avec des noms québécois, mais c'est tout. Et pourtant, si on creuse un peu, on constate que même son livre phare, *On the Road*, pose à sa façon la question lancinante du passé et de l'avenir en Amérique, de Jack lui-même et, à travers lui, de l'ensemble du peuple canadien-français, aussi bien du Québec que de la Nouvelle-Angleterre. C'est le biographe Gerry Nicosia qui nous met sur la piste :



Affiche officielle de **Québec/Kerouac 2012** qui a eu lieu au Musée national des Beaux-Arts du Québec.

Jack pensa toute sa vie que ses pensées subconscientes en français le ramenaient « aux révélations du monde [qu'il avait] eues dans sa prime enfance. » Il pouvait maintenant édifier enfin une structure romanesque qui traduirait ce processus. Son nouveau héros était un Canadien français qui connaissait bien la langue et la culture anglaises. Le compagnon de celui-ci serait un « pur » Canadien français appelé « cousin » par le héros... Ils voyageraient ensemble comme Don Quichotte et Sancho Pança, et le cousin rappellerait constamment au héros son « idiotie anglaise ». Jack voulait décrire le conflit entre le sérieux inaltérable et l'esprit de clan de l'authentique Canadien français, et les espérances romantiques d'un Canadien français comme lui-même, qui avait entrepris de conquérir le monde anglo-américain. (Nicosia, 1994 : 342)

Or, dans le livre qu'il a fini par écrire les deux personnages principaux ont pour noms Dean Moriarty, un Irlandais, et Salvatore – ou Sal - Paradise, un Italien. Jack affirmait que c'était lui, Sal Paradise, le naïf qui suivait à la traîne Dean Moriarty dans ses folles

traversées de l'Amérique. Quel revirement, étant donné que c'était lui le héros dans la version initiale du livre !

Le dernier paragraphe de *On the Road* dit tout l'amour que Jack avait pour ce continent. Le texte est connu de tous – Mark Murphy l'a lu dans le cadre de son spectacle au Largo l'autre soir – mais je me permets de le lire de nouveau pour vous :

So in America when the sun goes down and I sit on the old broken-down river pier watching the long, long skies over New Jersey and sense all that raw land that rolls in one unbelievable huge bulge over to the West Coast, and all that road going, all the people dreaming in the immensity of it, and in Iowa I know by now the children must be crying in the land where they let the children cry, and tonight the stars'll be out, and don't you know God is Pooh Bear? the evening star must be drooping and shedding her sparkler dims on the prairie, which is just before the coming of complete night that blesses the earth, darkens all rivers, cups the peaks and folds the final shore in, and nobody, nobody knows what's going to happen to anybody besides the forlorn rags of growing old, I think of Dean Moriarty, I even think of Old Dean Moriarty the father we never found, I think of Dean Moriarty. (Kerouac, 1991 : 309-310)⁽⁹⁾

Quelle célébration de la vie sur ce continent, quelle beauté, quel rêve! Et pourtant, si on réfléchit un moment et on pense au nom que Jack s'est donné et à sa façon de déformer les mots et de dissimuler le français dans le texte, c'est bien d'un **sale paradis** dont il est question!

Entre l'idée initiale et la version définitive du livre, sa vision de la place de son peuple en Amérique avait radicalement changé. Pleine de joie et de confiance au moment de l'ébauche du projet, elle est devenue amère et marquée par un réel sentiment d'échec dans sa version définitive.

Kerouac a transcrit beaucoup de ses propres rêves et en a fait un livre, avec *Book of Dreams*. Beaucoup de ses rêves portant sur son identité canadienne-française

⁽⁹⁾ Ainsi donc en Amérique, quand le soleil descend et que je suis assis près du fleuve sur le vieux quai démolì, contemplant au loin, très loin, le ciel au-dessus du New Jersey, et que je sens tout ce pays brut rouler en bloc son étonnante panse géante jusqu'à la Côte Ouest et toute cette route qui y va, tous ces gens qui rêvent dans son immensité et, dans l'Iowa, je le sais, les enfants à présent doivent être en train de pleurer dans ce pays où on laisse les enfants pleurer, et cette nuit les étoiles seront en route et ne savez-vous pas que Dieu c'est l'ourson Winnie-the-Pooh? L'étoile du berger doit être en train de décliner et de répandre ses pâles rayons sur la prairie, elle qui apparaît juste avant la nuit complète qui bénit la terre, obscurcit tous les fleuves, décapite les pics et drape l'ultime rivage et personne, personne ne sait ce qui va arriver à qui que ce soit, n'étaient les mornes misères de l'âge qu'on prend, alors je pense à Dean Moriarty, je pense même au vieux Dean Moriarty, le père que nous n'avons jamais trouvé, je pense à Dean Moriarty. (Kerouac, 1960 : 436-437)

évoquaient son joyeux retour au pays de ses « loyal brothers », en train de marcher avec eux sur la rue Sainte-Catherine. Mais ce retour parmi les siens n'était plus possible. Il ne maîtrisait plus leur langue, il ne faisait plus partie de la famille. Et son peuple à lui, là-bas, à Lowell, était en pleine déconfiture. C'est pourquoi, dans ses rêves, il y avait beaucoup d'ambivalence, et de pressentiments également :

[T]hey can ram America up their ass and all rails and irons machines with it – I'm going back to Brittany and warn my fishermen : 'Dont sail for the mouth of the St. Lawrence, that's where you got fooled before – ils vous on joué un tour.'⁽¹⁰⁾ (Kerouac, 1961: 23)

S'il aimait ce continent de tout son cœur, Ti-Jean s'est progressivement rendu compte, lors de ces grandes virées qui l'ont amené jusqu'à Big Sur (Californie) et au Mexique, que les gens le prenaient toujours pour un « outsider », voire un étranger en Amérique. Même un immigrant. Il est resté jusqu'à la fin, et en dépit de l'enthousiasme avec lequel ses livres ont été reçus par le public, un incompris. C'est pourquoi il a choisi de faire demi-tour et de retourner là où tout a commencé pour lui.

LA FIN

Dans les années soixante Jack se promenait à Lowell à la recherche de sa langue et de son enfance, voire de sa patrie perdue. Mais les usines de textile étaient abandonnées et les quartiers canadiens-français n'existaient plus. La langue (française) s'était retirée de l'espace public. Les jeunes avaient perdu tout intérêt pour leurs origines. Il y avait juste quelques bars obscurs – les clubs Passe-temps, Lafayette, Citoyen américain – où les mots de son enfance avaient le droit de cité. Et, bien sûr, les bras de *Mémère*. Il avait essayé à plusieurs reprises de retourner aux sources, au Québec et en Bretagne, mais il avait échoué lamentablement chaque fois. Jack s'est rendu compte qu'il était devenu autre chose ailleurs. Et que cet ailleurs n'existait plus. Sa patrie s'était rapetissée devant ses propres yeux comme une peau de chagrin. Elle n'existait tout simplement plus.

C'est ainsi que Jack est devenu de plus en plus « le seul de son espèce. »

Dans la nuit noire il ne pouvait que hurler « Vous me prenez pour un *bum*, mais je suis un grand artiste », dire avec tant de tristesse que « Je n'ai jamais eu une langue à moi-même » (*La nuit est ma femme*, inédit) et afficher sa terrible solitude.

Plutôt que de chercher un peuple et une patrie qui n'existaient plus, il est reparti pour la Floride, où il est décédé le 21 octobre 1969, entouré de sa troisième femme, Stella Sampas, membre « d'une grosse famille de trois cents Grecs (de Lowell) », et de « Mémère ». Il avait au moins réussi à créer un succédané pour une famille franco-américaine disparue à tout jamais.

Jack a laissé derrière lui quelque 91 dollars, pour sa mère, et une œuvre monumentale qu'il a léguée au monde entier. La cause de sa mort? *Une overdose de French-Canadianness*. Membre de la toute dernière génération de Franco-Américains bien installés à Lowell, il n'a pas pu réaliser le rêve de son père et devenir « a good American », tout comme il n'a jamais retrouvé sa propre patrie. À l'âge adulte il n'a connu que l'exil, l'exil de lui-même...

The sadness in my life is that I'm a native of nowhere. I come from no place, no people. Where is Noplace? It must be just over the border.⁽¹¹⁾ Clark Blaise, 1991 : 228 - (Écrivain américain d'origine canadienne-française)

(10) *Ils peuvent se planter l'Amérique dans l'cul, et toutes ses traques et ses machines de fer avec – je retourne en Bretagne pour prévenir mes pêcheurs : «Refusez d'appareiller pour l'embouchure du Saint-Laurent. C'est là que vous vous êtes fait avoir la dernière fois – ils vous ont joué un tour.»*

(11) *La grande douleur de ma vie, c'est que je suis un natif de nulle part. Je n'appartiens à aucun lieu, aucun peuple. Où se trouve Aucun-Lieu ? Ça doit être juste de l'autre côté de la frontière.*

BIBLIOGRAPHIE

Beaulieu, Victor-Lévy 1972 *Jack Kerouac, essai-poulet*, Montréal : Éditions du Jour.

Blaise, Clarke 1991 « Latin Americans of the North », pp. 227-236 in Dean Louder (dir.), *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Blaise, Clark 2001 « Création d'une conscience : notes pour une saga franco-américaine », pp. 21-29 in Dean Louder, Jean Morisset & Éric Waddell (dirs.) *Vision et visages de la Franco-Amérique*, Québec: Septentrion.

Brault, Gerard J. 1986 *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover : University Press of New England, et Kingston & Montréal : McGill-Queen's University Press.

Brunelle, Roger 1987 « Avant-Propos, 1. La Rencontre vue de la Nouvelle-Angleterre », p. iv in « Jack Kérouac au/on Sel de la Semaine (Radio-Canada, Montréal, 1967) », *Les Avant-dire de la Rencontre internationale Jack Kérouac*, No. 3, Québec : Le Secrétariat permanent des peuples francophones.

Brunelle, Roger 1990 « Les premières années de l'enfance de Jack Kérouac (1922-1932) », pp. 125-144 in Pierre Anctil, Louis Dupont, Rémi Ferland et Éric Waddell (dirs.), *Un Homme grand : Jack Kerouac at the Crossroads of Many Cultures/Jack Kérouac à la confluence des cultures*, Ottawa : Carleton University Press.

Corso, Gregory 1960 *The Happy Birthday of Death*, NY: New Directions.

Ferlinghetti, Lawrence 1958 *A Coney Island of the Mind*, NY: New Directions.

Ginsberg, Allen 1956 *Howl and Other Poems*, San Francisco: City Lights.

Johnson, Joyce 2012 *The Voice is All. The Lonely Victory of Jack Kerouac*, NY: Viking Press.

Kerouac, Jack 1960 *Sur la route*, Paris: Gallimard (titre original *On the Road*, NY: Viking Press, 1957, réédition NY/London/Toronto: Penguin Books, 1991).

Kerouac, Jack 1961 *Book of Dreams*, San Francisco: City Lights Books.

Kerouac, Jack 1970 *Lonesome Traveler*, NY: Grove Press (1^{ère} édition McGraw-Hill, 1960).

Kerouac, Jack 1972 *Visions de Gérard*, Paris: Gallimard (titre original *Visions of Gerard*, NY: Farrar, Straus & Co., 1963).

Lapierre, Michel 1984 « Une lettre inédite de Jack Kerouac », *Le FAROG Forum*, mai/juin, p. 15.

Nicosia, Gerald 1994 *Memory Babe. Une biographie critique de Jack Kerouac*, Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1994 (titre original *Memory Babe: A Critical Biography of Jack Kerouac*, New York : Grove Press, 1983).

Plante, David 1984 *The Foreigner*, London: Chatto & Windus (Citation provient de l'édition Paladin, format de poche).

Roby, Yves 1990 *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, Québec: Septentrion.

Roby, Yves 2000 *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Québec: Septentrion.

Seguin, Fernand 1972 « Ces propos salés au "Sel" », *Le Devoir*, 28 octobre, supplément littéraire, p.XXXIII.

Waddell, Éric 1987 « Avant-Propos, 2. La réponse du Québec (vingt ans plus tard) », pp. v-vi in « Jack Kérouac au/on Sel de la Semaine (Radio-Canada, Montréal, 1967) », *Les Avant-dire de la Rencontre internationale Jack Kérouac*, No. 3, Québec : Le Secrétariat permanent des peuples francophones.

Weil, François 1989 *Les Franco-Américains*, Paris : Belin.



Robert-Guy Scully, journaliste, producteur et animateur de télévision, Michel Barrette, humoriste animateur et acteur, et en arrière-plan, David Amram au Musée national des beaux-arts à l'occasion de l'événement Québec / Kerouac 2012. (Photo : Marie Kirouac)

LES PREMIÈRES ANNÉES DE L'ENFANCE
DE JACK KEROUAC

"I cannot write my native language and have no native home anymore, and am amazed by the horrible homelessness all French-Canadians abroad in America have. [...] Isn't it true that French-Canadians everywhere tend to hide their real sources. They can do it because they *look* Anglo-Saxon, when the Jews, the Italians, the others cannot... the other 'minority' races. Believe me, I'll never hide it again; as once I did, say in high school, when I first began 'Englishizing myself' to coin a term (*Me faire un Anglais*)."

et

"All my knowledge rests in my 'French-Canadianness' and nowhere else. The English language is a tool lately found... so late (I never spoke English before I was 6 or 7), at 21, I was still somewhat awkward and illiterate sounding in my speech and writings. What a mix-up. The reason I handle English words so easily is because it is not my own language. I refashion it to fit *French images*. Do you see that?"

Jack Kerouac à Yvonne Le Maître,
journaliste franco-américaine, 8 septembre 1950.

Les premières années de l'enfance de Jack Kérouac (1922-1932)

Roger J. Brunelle

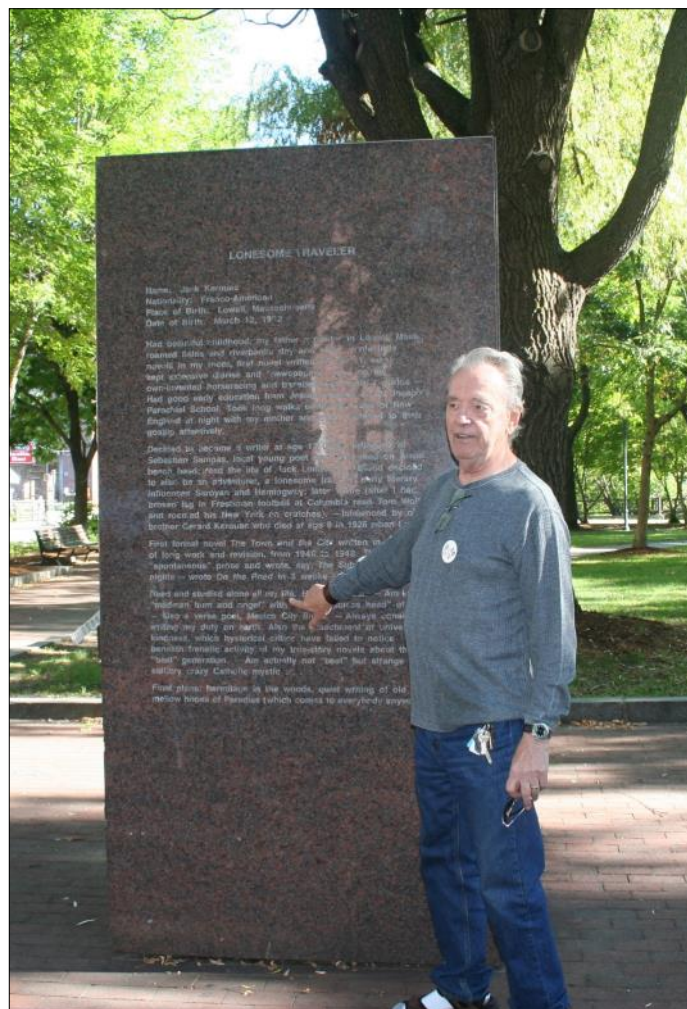
*Un homme grand : Jack Kerouac at the Crossroads of Many Cultures/
Jack Kérouac à la confluence des cultures*, pp 125-144; Carleton University Press, Ottawa, 1990

ROGER BRUNELLE (1934-2021) S'il y a bien quelqu'un qui nous a raconté avec passion la vie et l'œuvre de Jack Kerouac, c'est Roger Brunelle. Enfant de Lowell et ayant fréquenté la même   cole élémentaire que Jack, il était bien placé pour raconter ce que   a voulait dire, grandir dans un milieu franco-américain.

Roger a poursuivi ses études au Québec, en faisant son cours classique au Séminaire de Sherbrooke, avant de retourner aux   tats-Unis pour entreprendre des études universitaires. Le français était sa première langue, et il l'a enseigné (avec le latin) pendant 48 ans dans différentes écoles secondaires de la Nouvelle-Angleterre. Son engagement envers la langue et la culture a fait de Roger un passeur, entre la Nouvelle-Angleterre et le Québec et entre les générations dans son propre pays.

IT WAS IN CENTRALVILLE I was born, in Pawtucketville saw Doctor Sax. Across the wide basin to the hill on Lupine Road, March, 1922, at five o'clock in the afternoon of a red-all-over suppertime, as drowsily beers were tapped in Moody and Lakeview saloons, and the river rushed with her cargoes of ice over reddened slick rocks, and on the shore the reeds swayed among mattresses and cast-off boots of Time, and lazily pieces of snow dropped plunk from bagging branches of black thorny oily pine in their thaw, and beneath the wet snows of the hillside receiving the sun's lost rays the melts of winter mixed with roars of Merrimac - I was born. Bloody rooftop. Strange deed. All eyes I came hearing the river's red; I remember that afternoon, I perceived it through beads hanging in a door and through lace curtains and glass of a universal sad lost redness of mortal damnation... the snow was melting. The snake was coiled in the hill not my heart. Young Doctor Simpson who later became tragic tall and grayhaired and unloved, snapping his - "I think everything she is going to be alright, Angy", he said to my mother who'd given birth to her first two, Gerard and Catherine, in a hospital.

*"Thank you Doctor Simpson, he's fat like a tub of butter - mon ti n'ange..." Golden birds hovered over her and me as she hugged me to her breast; angels and cherubs made a dance, and floated from the ceiling with upsidedown assholes and thick folds of fat, and there was a mist of butterflies, birds, moths and brownnesses hanging dull and stupid over pouting births.*¹



Roger Brunelle au Parc Jack Kerouac    Lowell le 9 septembre 2014
(Photo : Francine D. Kirouac)

La naissance de Jack Kerouac eut lieu au 9 de la rue Lupine, au deuxième étage (premier pour les Européens), dans la paroisse Saint-Louis-de-France de Centralville,    Lowell, Massachusetts, le dimanche 12 mars 1922. Le 19 mars, un dimanche après-midi, le bébé de sept jours fut porté à la sacristie de l'  glise, où il fut baptisé.

Jack s'est toujours identifié très étroitement à sa ville natale, même lorsqu'il a fait son voyage éclair d'une dizaine de jours en France. Au début de *Satori    Paris*, il se plante au cœur même de la France, sur l'  le Saint-

¹ Jack Kerouac, **Doctor Sax**, New York, Grove Press, 1959, pp. 16-17.

Louis et, dans sa langue poétique, il nous livre deux éléments essentiels de la *Légende de Duluo* : son identité franco-lowelloise et le symbolisme des béatitudes :

I was also all hot to see St.Louis de France church on the island of St.Louis in the Seine River; because that's the name of the church of my Baptism in Lowell, Massachusetts. Well I finally got there and sat with hat in hand watching guys in red coats blow long trumpets at the altar; to organ upstairs, beautiful Medieval cansos or cantatas to make Handel's mouth water; and all of a sudden a woman with kids and husband comes by and lays twenty centimes (4c) in my tortured misunderstood hat (which I was holding upsidedown in awe), to teach them caritas, or loving charity, which I accepted so's not to embarrass her teaching instincts... the first thing I did in Paris... was give a franc (20c) to a French woman beggar with pimples, saying "un franc pour la Française"...and later I gave a franc to a man beggar in St.Germain to whom I then yelled: "Vieux voyou !"... and he laughed and said: "What? - Hood - lum?" I said "yes, you can't fool an old French Canadian" and I wonder today if that hurt him because what I really wanted to say was "Guenigiou" (ragpicker) but "voyou" come out.

*Guenigiou it is. (Ragpicker) should be spelled "Guenillou", but that's not the way it comes out in 300 years old French which was preserved intact in Quebec and still understood in the streets of Paris not to mention the hay barns of the North).*²

La référence à sa paroisse natale est évidente. Ce texte semble aussi rappeler l'atmosphère que Jack a connue dans les premières années de son enfance à l'école et à l'église de Saint-Louis-de-France, dont l'excellente musique était très appréciée par tous les Franco-Américains de Centralville et de Dracut. Trois images se succèdent rapidement : celle de la femme, de ses enfants et du mari donnant une



Maison où est né Jack Kerouac à Lowell, le 12 mars 1922
(Photo : Francine D. Kirouac)

offrande à Jack, celle où il offre lui-même un franc à une mendiante et celle où il s'engueule amicalement avec un guenillou. Elles sont symboliques des béatitudes : « Heureux, vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à vous ». Et : « Heureux, vous qui avez faim, car vous serez rassasiés ! »³

Dans l'introduction à *Lonesome Traveler*, Jack a écrit une sorte de *curriculum vitae* humoristique, rempli de détails sur son identité franco-lowelloise :

*NAME: Jack Kerouac; NATIONALITY: Franco-American; PLACE OF BIRTH: Lowell, Massachusetts; had beautiful childhood... roamed fields and riverbanks day and night... I went to parochial school in little black stockings and pants (St.Louis de France & St.Joseph in Lowell, Mass.). Had good early education from...brothers at St.Joseph's Parochial School making me jump sixth grade in public school later on...Influenced by older brother Gerard Kerouac who died at age 9 in 1926 when I was 4... My father was completely honest man full of gaiety... Always considered writing my duty on earth. Also the preachment of universal kindness, which hysterical critics have failed to notice beneath frenetic activity of my true-story novels about "beat" generation. Am actually not "beat", but strange solitary crazy Catholic mystic...*⁴

Il y a une phrase qui circule un peu partout à Lowell et qu'on attribue à Stella Kerouac, la veuve de Jack : « Si vous voulez savoir quelque chose sur Jack, aurait-elle dit, lisez ses livres. » Pour ma part, je trouve que c'est un bon conseil. Et Allen Ginsberg déclarait, lors de sa visite triomphale à Lowell en mars 1986 : « Si les gens de Lowell lisaient toutes les œuvres de Jack, ils deviendraient des saints. » Laissez-moi vous assurer que je n'ai pas encore atteint ce niveau d'existence.

² Jack Kerouac, *Satori in Paris*, New York, Grove Press, 1985, pp. 12-13.

³ Saint-Luc, VI, versets 20-21.

⁴ Jack Kerouac, *Lonesome Traveler*, New York, Grove Press, 1960, Introduction, pp. VI-VII.

Beaucoup de Lowellois ont encore quelques souvenirs des premières années de la jeunesse de Jean Louis Kirouac (tel que consigné sur son extrait de baptême), de sorte qu'on peut trouver dans la mémoire collective franco-américaine les couleurs d'un tableau assez juste de ce qu'a été ce jeune enfant. Si vous lisez attentivement *The Book of Dreams*, vous trouverez presque à chaque page des rêves sur Lowell. Sa belle-sœur, Mary Sampas, lors d'une tournée des sanctuaires kerouackiens, raconta que vers la fin de sa vie sur cette planète, Jack était si fatigué qu'il voulait rentrer et se faire construire une maison au sommet de Christian Hill à Centralville, d'où il pourrait contempler son Lowell bien-aimé.

L'arrière-plan social de la famille Kerouac

Entre 1911 et 1949, les Kerouac se sont inscrits successivement à dix-sept adresses différentes à Lowell, vivant autant de déménagements en trente-six ans et habitant ainsi quatre quartiers différents : les Highlands, le centre-ville, Pawtucketville et Centralville. Aucun de ces quartiers ne comportait



Roger Brunelle devant la maison où est décédé le frère aîné de Jack Kerouac, Gérard, le 2 juin 1926, située au 34 Beaulieu Street à Lowell.
(Photo : Jacques Nadeau)

de taudis et aucun d'eux n'était un ghetto du Petit Canada. Je vous défie d'ailleurs de faire remarquer à un Franco-Américain de Centralville ou de Pawtucketville qu'il habite dans le « P'tit Canada » ; il vous dira que c'était de l'autre côté de la rivière, et si ce Franco est un peu chaud, vous risquez même de recevoir un coup de poing dans le front.

C'est dans la paroisse Saint-Louis-de-France que les Kerouac ont habité le plus longtemps : dix-huit ans. Avant son mariage, Leo-Alcide Kerouac y a vécu trois ans ; ensuite la jeune famille Kerouac déménage dans le quartier de Centralville où elle habite pendant quinze ans, de 1918 à 1932 ; puis, c'est à Pawtucketville qu'ils s'installent entre 1932 et 1942. Non, Jack Kerouac n'est pas sorti de « l'expérience du Petit Canada » de Lowell et il n'y a jamais habité. Et d'ailleurs, dans l'entrevue accordée au *Sel de la semaine*, à Montréal en 1967, Jack déclara lui-même clairement n'y avoir jamais vécu, et ce, non seulement par des mots, mais aussi par l'expression de son visage et l'intonation de sa voix. Sans faire de la stylistique, disons tout simplement qu'il est issu de l'expérience franco-américaine, riche de Canadiens avec des *guts*, et dont l'histoire sera écrite un jour par quelqu'un qui a le sens de l'épopée.

Tout d'abord, le père de Jack travailla pendant quatre ans à l'*Étoile*, le quotidien français de Lowell, et il publia son propre petit journal politique, le *Spotlight Print*, puis le *Lowell Spotlight*, pendant plus de douze ans. Les Canadiens qui peinaient dans les moulins étaient esclaves des machines, tandis que Leo Kerouac s'employait à un genre de travail où il devait s'adresser à des personnes : il était agent d'assurances à la « Métropolitaine ». Souvent, tels un médecin ou un prêtre, il visitait les foyers pour toucher la prime mensuelle de 56 cents, accordée pour chaque police d'assurance de trois cents piastres, et il restait là, dans la maison des clients, à jaser une bonne secousse, en parlant de choses et d'autres. La plupart de ses clients étaient des Canadiens, comme lui-même, originaires de la vallée du Saint-Laurent, de ce pays même du Québec. En conséquence, il faisait ses affaires « en français ».

Discutons maintenant de culture et de la façon dont ça se passait dans la vie sociale des Kerouac : ils parlaient, mangeaient (Jack mentionne souvent la nourriture), jouaient, chantaient, travaillaient, bref, ils vivaient en « français » en dedans et en dehors de la maison. Ils parlaient français au boucher, qui faisait les livraisons à domicile et de qui on achetait à crédit (surtout pendant les années de la Grande Dépression). Et il y avait une dizaine de bouchers dans la paroisse.⁵ Ils parlaient français à la boulangerie, au petit magasin du coin, au restaurant du quartier, avec le laitier aussi, qui livrait les bouteilles de crème et de lait pour Gérard, Ti-Nin et Ti-Pousse. Si les Kerouac avaient besoin de meubles ou d'un plombier, d'un électricien, il y en avait qui faisaient régulièrement leur réclame dans l'*Étoile*.

Quand Leo Kerouac conduisit Gérard et, plus tard, Ti-Jean chez le barbier pour la première fois, ce fut chez Casaubon ; là aussi cela se passait en français. Si la mère de Ti-Jean se faisait coiffer, elle prenait rendez-vous soit chez Georgette, soit chez Alida Ducharme. Le papa de Jack lui acheta ses premières chaussures chez Côté, et elles seraient plus tard « retapées » chez Langlais. Son premier petit complet avec chapeau portait sans doute l'étiquette de Desrosiers et, taché de caramel ou de crème glacée, il fut emporté chez le nettoyeur Paul Ouellette. Le fils de monsieur Ouellette, Roger, fut l'ami d'enfance de Gérard et de Ti-Jean

⁵ Jubilé d'Argent de Saint-Louis-de-France, 1904-1929, Lowell, The Phaneuf Press, pp. 14, 17, 19, 33, 38.

et, plus tard, au Lowell High School, il allait renouer son amitié d'enfance avec Jack. Enfin, il y avait dans la paroisse six mécaniciens franco-américains qui pouvaient lubrifier la Ford modèle T dans laquelle papa se promenait le long de la «Marramac», voiture puissante, féroce et majestueuse, que Jack a immortalisée dans ses œuvres en lui donnant un souffle de vie et de fortes émotions sauvages...

À cette époque-là, et encore aujourd'hui, mais un peu moins, dans le Centralville des Ouellette, des Brunelle et des Kerouac, il y avait, et il y a toujours, une musique spéciale dont la mélodie, les sons, les notes et les voyelles sont français... Oui, dans Centralville, entre 1922 et 1932, c'était un monde où : *On parla frança dan' cabane, dan' maison... Pi c'état toutte des vieux franças - la rue Beaulieu, pi la rue Boisvert, pi... le club... c'état toutte des vieux franças qui joua aux cartes, qui joua au pool... Pi, le Noël... le Nouvel année y faisa des tourtières, pi y cria a pleine tête...*⁶

Dans ce milieu francophone, se développèrent des groupes sociaux qui se réunissaient dans les maisons. N'oubliez pas que c'était aux États-Unis la période de l'infâme prohibition, où pendant plusieurs années les Américains ne purent pas consommer d'alcool. Mais vous savez sans doute qu'on en buvait quand même parce qu'on faisait venir du whisky du Québec, en passant par Lacolle, ou on le faisait soi-même et on l'appelait *Moon Shine*. Priscille Dupuis raconte qu'à plusieurs reprises on l'envoyait le samedi chez un monsieur qui habitait dans une grande maison sur la rue Aiken à Dracut, portant une bouteille spéciale qu'elle devait remplir d'un liquide inconnu utilisé lors des veillées du samedi soir. Une de ces cliques qui se réunissaient tous les samedis soir se nommait «la maudite gang», dite aussi la «*Dirty Dozen*» ou les «*Jolly Fourteen*». Alors que la prohibition avait influencé la création des «boîtes de nuit à la maison», la crise

économique de 1929, qui s'était déjà enracinée à Lowell dès le debout des années trente, rapprochait les Canadiens qui s'entraidaient. Entre 1929 et 1932, les Kerouac habitaient au 66 West Street. C'est là qu'avaient lieu les *big family parties*, les veillées de famille, la *riot loveliness* décrite avec tant d'humour dans *Docteur Sax*.⁷

La vie paroissiale fut aussi à l'origine de ce rapprochement social des Kerouac et de six autres familles. En 1927, le vénérable curé Jean-Baptiste Labossière, transfiguré dans *Visions of Gerard* en «*Father Lalumière*», aida les paroissiens à s'organiser pour célébrer le jubilé de la paroisse Saint-Louis-De-France, fête qui se déroula les 26, 27 et 28 mai 1929. Il y eut quinze comités. Ce n'est pas tout le monde qui en fit partie, mais de la «maudite gang des quatorze», dix servirent le curé Labossière dans son projet. Chacun d'eux travailla comme membre d'au moins deux comités. On voit les noms de Leo et Gabrielle Kerouac pour deux comités. Selon l'opinion de plusieurs prêtres à qui j'ai posé la question, il aurait été inconcevable qu'un non-pratiquant fût membre de l'organisation du jubilé d'argent de la paroisse; il est donc normal de conclure que Leo Kerouac allait à l'église, et non pas le contraire, comme on a essayé de nous le faire croire. Priscille Dupuis insiste sur le fait que tout le monde allait à la messe de 11 heures et demie le dimanche matin, et ce, malgré les *booms parties* des samedis soir.

Que faisaient donc les sept couples quand ils se réunissaient dans un foyer ? On jouait aux cartes, on mangeait, on chantait, on s'amusait, on criait à pleine tête ! De plus, et ceci est extrêmement important, on racontait des histoires. Ce genre de divertissement était très en vogue chez les Franco-Américains de Lowell, de sorte qu'il nous reste toujours des conteurs, même aujourd'hui. Chaque famille en avait un bon qui pouvait faire rire tous les autres ou leur faire peur avec des histoires fantastiques. La réputation de deux conteurs-chanteurs de l'époque, Alfred Hervieux et Arcole Brunelle, avait dépassé les limites de leur propre famille et même de la paroisse. Ainsi, si vous lisez le chef-d'œuvre de Jack en tenant compte de son expérience familiale, vous comprendrez mieux son côté canadien, car le roman *On the Road* est une série de petites histoires sur l'Amérique, que tous les copains-voyageurs sont tenus de raconter à tour de rôle. Charles Baudelaire aurait sans doute considéré *On the Road* comme un recueil de poèmes en prose.

«La maudite gang» était enviée de bien des gens parce que les soirées de famille organisées par ce groupe de paroissiens étaient devenues légendaires. Priscille Dupuis décrit la «maudite gang» de la façon suivante :

*Jolly Fourteen as they called themselves had jolly parties, the works, well-planned, food and drinks unreal. They were all decent, good people, great parents and together they had fun galore, jokes and at times risqué. And I loved them all! They were all very close friends. A few other couples were brought in by someone in the group, but they were not accepted by the rest of the couples. 'Papoiné' and his wife, along with two other couples were rejected.*⁸

⁶ Entrevue avec Jack Kerouac, *Le Sel de la Semaine*, Montréal, réseau français de la télévision de Radio-Canada, mars 1967.

⁷ Jack Kerouac, *Doctor Sax*, Grove Press, New York, 1959, p.63.

⁸ Entrevue avec Priscille Dupuis, Lowell, 30 décembre 1986.

On sait que Leo Kerouac était agent d'assurances. Parmi les autres membres il y avait un courtier en immeubles, un homme d'affaires, un ouvrier dans un *shoe shop*, un expéditeur, un machiniste et propriétaire d'un petit magasin de bonbons. C'est à croire que toutes les épouses avaient *la même job importante*, celle d'élever les enfants et d'assumer les responsabilités de l'entretien de la cabane, du foyer... C'étaient-elles qui, pendant la semaine, préparaient le menu du samedi, tandis que les époux se chargeaient du liquide proscrit.

Les années à l'école Saint-Louis, où la religion patriotique a nourri Jean Kirouac

Chez les Franco-Américains de la paroisse Saint-Louis-de-France, l'éducation religieuse commence au foyer et se poursuit à l'école paroissiale par le biais des matières non religieuses. Bien que ces deux secteurs, éducation religieuse et formation scolaire, soient différents, il est difficile d'en parler séparément. C'est donc à la maison et ensuite à l'école élémentaire de la paroisse que Jean Louis Kirouac a reçu pendant les dix premières années de sa vie sa formation religieuse et son éducation scolaire.

Comme la plupart des enfants de la paroisse, Ti-Jean a appris ses premières prières - le « Notre Père » et le « Je vous salue, Marie » - sur les genoux de sa mère, quand il avait à peine quatre ans. C'est à cette époque qu'il perdit son frère aîné Gérard, alors âgé de neuf ans. Cette perte a tellement influencé Jack Kerouac qu'il en fut marqué toute sa vie. Des dix-huit livres et de quelque quatre ou cinq autres œuvres qui nous sont parvenues à ce jour,

Visions de Gérard fut celui que Jack aima le plus. J'insiste là-dessus parce qu'on voudrait parfois nous faire croire que les années de Centralville furent les plus sombres, assertion à laquelle on ne peut adhérer si on se souvient que Jack a déclaré qu'il a eu une enfance heureuse et que *Visions de Gérard* était son livre favori.

Ti-Pousse, comme son papa avait surnommé Jack, n'avait que trois ans lorsque Gérard tomba malade. Né le 23 août 1916, à l'Hôpital Blanchard à Dracut, en banlieue de Lowell, Gérard avait à peu près cinq ans et demi de plus que son petit frère. Le mardi 8 septembre 1925, il entre à l'école Saint-Louis-de-France, en deuxième année. La religieuse-institutrice, sœur Sainte-Léocadie a la charge de l'éducation de quarante-trois garçons et de vingt-neuf petites filles, un total de soixante-douze enfants. À cette époque, la famille



Roger Brunelle au Club Passe-temps de Lowell, club social franco-américain, fréquenté par Jack Kerouac
(Photo : François Kirouac, 17 octobre 2015)



Gérard François Kerouac (1916-1926),
frère aîné de Jack Kerouac
(Photo : collection AFK)

Kerouac habite un petit cottage au 34 de la rue Beaulieu. Dans le registre de classe, on voit que Gérard ne fut absent, entre l'ouverture des classes en septembre et les vacances de Noël, que quatre jours sur soixante-sept.

La dernière journée d'école de Gérard fut le 23 décembre 1925. À la rentrée du lundi 4 janvier 1926, il était déjà malade. Absent jusqu'à la fin de janvier, son nom sera rayé du registre de sœur Sainte-Léocadie le premier février, et Gérard ne retournera plus à l'école Saint-Louis-de-France.

Après une longue maladie de cinq mois, Gérard mourut chez lui dans la soirée du mercredi 2 juin 1926. Au lieu d'être exposé au salon funéraire Bilodeau, le corps du petit Gérard fut placé dans la grande pièce du salon, au rez-de-chaussée de la maison. La veillée commença le jeudi après-midi, se prolongea dans la nuit du jeudi au vendredi, pendant la journée du vendredi et dans la soirée du même jour, et, enfin, durant une deuxième nuit jusqu'au samedi matin, 5 juin. L'Étoile relate le récit suivant :

Les funérailles de Gérard F. Kerouac, enfant de Léo A. et de Gabrielle (Lévesque) Kerouac, ont eu lieu, samedi matin, au milieu d'un nombreux concours de parents et d'amis. À 8 heures 45, le cortège funèbre quitta la demeure des parents du défunt No 34 rue Beaulieu pour se rendre à l'église Saint-Louis-de-France où à 9 heures, le service funèbre fut célébré par M. le curé J.-B. Labossière. Le chœur de chant, sous la direction de M. Édouard Grégoire, a chanté la messe des morts en plain chant. M. Jules Morrissette comme soliste à l'Offertoire, M. Édouard Grégoire a rendu le Pie Jesu de Leybach. Mlle Ida Mongrain touchait l'orgue. Les fleurs naturelles étaient riches et nombreuses et il y avait de nombreux bouquets spirituels. Les porteurs étaient tous des compagnons de classe du défunt : Albert Brodeur, Ernest Landry, Fernand Chandonnet, René Gagné, Gérard Masse et René Bertrand. L'inhumation a eu lieu au cimetière Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua, N.H. Les funérailles étaient sous la direction de MM. Napoléon Bilodeau et Fils.

Vous avez sans doute reconnu le Père Lalumière en la personne du curé Labossière, qui chanta la grand-messe en grégorien. Après une cérémonie de plus d'une heure, la famille, la parenté et les proches ont ensuite fait le long trajet à « Nashuë » pour l'enterrement au cimetière, où tous restèrent pour voir la descente et la première pelletée de terre. Tout se passa sous un ciel gris, nuageux et pluvieux. Sur la route nationale 3 qui traverse la ville de Nashua, il y a un endroit, près de la sortie 5 sud, où l'on peut s'arrêter. Là, on voit, en bordure de la route, un cimetière sans arbres, sans buissons, sans même un banc pour méditer. Avec des jumelles, on peut facilement distinguer une grosse pierre tombale en granite gris sur laquelle est inscrit le nom KEROUAC : c'est là que reposent les restes de Leo-Alcide, de Gabrielle-Ange et de François-Gérard.

Bien que des personnes de Lowell qui avaient très bien connu Jack pendant sa jeunesse aient affirmé qu'il ne parlait jamais de son frère Gérard, l'œuvre raconte une histoire pleine de souvenirs poignants de cet enfant qui mourut en odeur de sainteté. Par ailleurs, quand Ti-Jean était en deuxième année, un autre garçon de onze ans mourut après une courte maladie. Il s'appelait McNally, un nom de famille très rare dans une école où tout le monde était « Canayen ». Ce qui ne fut pas remarqué par tous les écoliers, c'est que cet enfant aussi était connu sous le nom de Gérard...⁹

Ti-Jean Kirouac passa ses cinq premières années d'école avec les révérendes sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge, une communauté de religieuses enseignantes dont la maison-mère est à Nicolet, près de Trois-Rivières, dans ce pays du Québec.

Bien que Jean Kirouac soit inscrit dès le premier jour de classe dans le cours préparatoire, il ne commence l'école que le lundi 3 octobre. Il est donc absent pour les dix-huit premiers jours de sa vie d'écolier à l'école du Sacré-Cœur, mieux connue sous le nom de *Billings School*, et l'on enregistre l'annexe 1921 comme sa date de naissance au lieu de 1922. Par conséquent, à l'insu des religieuses, Ti-Jean fut toujours le plus jeune de ses camarades de classe.

La première institutrice de Jack fut sœur Jeanne-du-Rédempteur. Selon une consœur qui la connaissait très bien, elle avait un don spécial pour travailler avec les petits. De tempérament égal, elle avait l'habitude de se servir souvent, comme point de départ pour ses leçons, des nombreuses petites

⁹ Chroniques des sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge, Lowell, Volume II, 4 et 7 janvier 1930.

histoires que lui racontaient ses « bébés ». Enfin, c'était un ange de douceur avec les petits.

Les élèves sont-ils d'accord avec ce témoignage ? J'en ai trouvé un qui se souvient très bien de son année préparatoire avec Ti-Jean et avec sœur Jeanne. Selon lui, sœur Jeanne était belle comme un ange. Elle était vive et animée. Elle attachait beaucoup d'importance à son mariage avec Jésus et à l'anneau qu'elle portait, ayant fait sa profession et prononcé ses vœux perpétuels en 1927. Je crois qu'il est également important de noter les mots que sœur Jeanne partage avec nous au sujet de ses élèves et de l'école du Sacré-Cœur :

*Nommée en septembre 1925 à l'école du Sacré-Cœur, j'ai joui de cette belle école, rue Billings, où j'ai enseigné onze ans de suite... J'ai beaucoup aimé mes années d'enseignement à Lowell, les enfants étaient affectueux, très sages, studieux et désireux de progresser de jour en jour...*¹⁰

Un camarade de classe qui se souvient de Jack alors que tous deux étaient en préparatoire m'a raconté

comment ils étaient devenus amis. Ils étaient voisins et jouaient ensemble, habitant tout près de l'école du Sacré-Cœur, une bâtisse publique sur la rue Billings, que le curé louait de la ville de Lowell. Cette école prenait les enfants du quartier pour la préparatoire et pour les première, deuxième et troisième années, car il n'y avait pas de place pour tous les petits dans la grande école, rue Boisvert. Les jours de pluie, Jack et son ami jouaient dans le grenier de la maison sise au numéro 240 de la rue Hildreth. Il y avait là du papier rouge, jaune et orange sur lequel ils écrivaient et traçaient des dessins ; souvent, ils en donnaient aux religieuses pour des projets spéciaux. Lorsque Jack et Bill commencèrent en 1927, à l'école Billings, ils s'étaient mis d'accord sur un plan d'entraide. Puisque Bill ne parlait presque pas français - son père était Irlandais et on parlait anglais à la maison - et que Bill ne comprenait rien à l'école, Ti-Jean lui enseignerait le français. De son côté, Bill apprendrait à Ti-Jean à parler anglais, langue que Ti-Jean n'avait pas encore maîtrisée. Selon Bill, c'était drôle parce que Ti-Jean parlait anglais comme un Français et lui, Bill, parlait français comme un Américain. En racontant ceci, Bill dit toujours « Ti-Jean », jamais John ou Jack. De même, bien que plusieurs des camarades d'enfance de Jack n'aient presque rien lu de ses œuvres, tous parlent du « livre de Ti-Jean ».

C'est donc avec un « p'tit paquet de français de Lowell » que Ti-Jean Kerouac se présente à l'école du Sacré-Cœur. Il sait déjà les prières de base par cœur : le « Notre Père » et le « Je vous salue, Marie ». Sa première institutrice, sœur Jeanne-du-Rédempteur, est celle qui lui fait apprendre par cœur la prière la plus personnelle, la plus profonde et la plus impressionnante de toute la religion catholique française (dans la version française, il n'y a aucune mention des souffrances de l'enfer, et l'on trouve, en moins de cinq lignes, quatre termes hyperboliques). Tous les Franco-Américains de plus de trente-cinq ans habitant à Centralville et ayant passé par l'école Saint-Louis-de-France ont appris en français cette prière inoubliable et ne la savent qu'en français. Il est ainsi incontestable que Ti-Jean n'a jamais su ses prières

¹⁰ Lettres de sœur Jeanne-du-Rédempteur à l'auteur, 8 mars 1987 et 4 août 1987.



(Photo de Jacques Nadeau, collection Éric Waddell)

Groupe de Franco-Américains dans un club social de Lowell. Photo prise en 1986 à l'occasion de la visite des membres du Club Jack Kérouac de Québec. Roger Brunelle à gauche et Gérard Brunelle à droite.

catholiques en une autre langue que le français ; pas en jargon, pas en joual, mais en français, la langue des religieuses. Écoutez :

Acte de contrition

Mon Dieu ! J'ai un *extrême regret* de vous avoir offensé parce que vous êtes *infiniment bon, infiniment aimable* et que le péché vous déplaît. Pardonnez-moi par les mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur. Je me propose, moyennant votre *sainte grâce*, de ne plus vous offenser et de faire pénitence.

Cette prière et les autres furent entourées de toutes sortes d'interprétations angéliques et pieuses à la portée des petits enfants, en vue du *happening* de la classe préparatoire de 1927-1928 : la première communion, qui eut lieu le jeudi de l'Ascension, le 27 mai 1928. Comme tous les Franco-Américains de l'époque, Ti-Jean a appris, les yeux fermés, les paupières serrées, les mots inoubliables de l'*Acte de contrition*, qui devait suivre l'absolution pour tous les petits péchés réels et inventés que Ti-Jean racontait au « Père Lalumière »¹¹ dans le secret « des antiques confessionnaux d'acajou avec des draperies lie de vin et des portes percées de judas et surchargées d'ornements ».¹²

Une des interprétations angéliques particulièrement touchante enregistrée par les religieuses de l'école du Sacré-Cœur est celle-ci :

*22 décembre 1927 : les académiciennes visitent les classes de la Billings avec l'ange de Noël qui distribue bonbons, fruits et jouets dans chaque classe. L'ange de Noël émerveille ces petits qui croient à une réelle apparition, et d'une voix céleste, il leur chante : « Soyez tout à la joie que Jésus vous envoie », et les parents de dire : « Quelle belle fête pour les enfants ! »*¹³

Cette journée-là, parmi tous les petits dans la classe de sœur Jeanne, il y avait un garçon de cinq ans que ses copains appelaient « Ti-Jean ».

Le 3 avril 1929, alors que Ti-Jean était au premier cycle, il est transféré à la grande école Saint-Louis-de-France, rue Boisvert, où il y a au-delà de 1100 élèves. La famille Kerouac déménage au 66 de la rue West, à deux pas du « campus » paroissial. Imaginons que nous sommes en 1931-1932, soit la cinquième et dernière année que Ti-Jean passera à l'école Saint-Louis-de-France, et ce parce que bientôt la famille déménagera dans un autre quartier franco-américain. Jetons un coup d'œil à l'intérieur de l'école, de la cour ou même de l'église, pour voir ce que les petits sont en train de faire. Ti-Jean est en quatrième année et il a neuf ans. Il y a soixante-trois enfants dans la classe : trente-quatre petites filles et vingt-neuf garçons. L'institutrice est sœur Élie-du-Crucifix. Elle se souvient de Jean Kirouac qu'elle croyait alors Polonais.

Tous les matins à 8 heures, au son de la cloche en cuivre que sonne « ma » sœur-directrice, les enfants se rangent entre l'école et l'église. Les élèves filent en silence, chacun et chacune vers sa classe. On commence avec le salut au drapeau américain, puis débute le travail, en langue anglaise : les mathématiques, l'anglais, la science, la géographie, l'histoire générale et, plus tard, celle des États-Unis. À 9 heures et demie, c'est la récréation qui dure vingt minutes et pendant laquelle le père Lalumière, ou l'un de ses vicaires, sort pour vérifier si les petits parlent français. Les enfants courent vers le prêtre pour lui dire : « Bonjour, mon Père ! » Après les jeux, on rentre à l'école pour le travail d'épellation et d'exercices en anglais.

À midi les enfants ressortent, non pas pour se diriger vers la cafétéria, mais chacun vers son foyer, où toutes les mères travaillent bien fort à la tâche,

recevant les petits pour le repas et pour les préparer à la seconde partie de la journée, qui sera toute différente de la première.

Après son repas du midi dans son « chez-soi » du 66 de la rue West, Ti-Jean court avec des centaines d'autres enfants de l'autre côté de la rue West Sixth, vers la cour de l'école. Les religieuses conduisent leurs élèves à l'intérieur de la grosse bâtisse où, maintenant, tout se passe en français. Tout le monde, dans toutes les classes, se lève et récite le salut à un drapeau qui, dans ma mémoire, ressemble étrangement au drapeau du Québec, avec un Sacré-Cœur peint dans le milieu d'une croix blanche :

*Honneur à toi, noble drapeau !
Carillon Sacré-Cœur !
Redis-nous la foi et la vaillance de
nos ancêtres !
Et, sur ce sol d'adoption, sois
toujours le ralliement
de la race canadienne-française !*

Dans ces mots se trouve contenue l'essence de la mission des religieuses que mes arrière-grands-pères et grand-mères voulaient transmettre à leurs enfants : religion, patriotisme, histoire, langue.

Avant de s'asseoir, tout le monde se tourne vers une grande photographie d'un Italien habillé en blanc et dit : « Vive le Pape Pie XI ! » Après ces deux saluts, très importants, chacun prend son chapelet et nous en récitons trois dizaines. Les deux premières debout et la dernière à genoux sur les petits bancs et, pendant le carême, les bras en croix. Nous prions tous en français. Ensuite, c'est l'histoire sainte, les Ancien et Nouveau Testaments, puis le catéchisme de la religion catholique romaine, la seule vraie...

¹¹ Jack Kerouac, *Visions of Gerard*, New York, McGraw-Hill, 1958, p. 34.

¹² Jack Kerouac, *Visions de Gerard*, Paris, Gallimard, 1972, p. 43.

¹³ *Chroniques des S.A.S.V.*, Lowell, Volume I, 22 décembre 1927.

Et beaucoup de saints qu'on nous fait connaître sont français : sainte Bernadette Soubirous, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, sainte Marguerite-Marie Alacoque, qui répandit la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et celle des neuf premiers vendredis du mois. Et que dire des saints martyrs canadiens que les Iroquois avaient massacrés avec tant de cruauté ? Ce sont ces histoires racontées dans tous les détails, accompagnés d'émotions et de larmes des bonnes sœurs, qui apprennent à Ti-Jean Kirouac et à nous tous que la souffrance conduit à la gloire immortelle ! C'est donc pendant ces leçons que les bonnes sœurs racontent les histoires fabuleuses des anges et des saints, qui sont toujours plus réels que Cendrillon, Blanche-Neige et le *Wizard of Oz* !

Quand Ti-Jean Kirouac regarde l'univers, il doit chercher et trouver Dieu lui-même. On lui enseigne que lorsqu'il parle, il ouvre la porte de son corps qui est un temple, de sorte que ses sons, ses mots, ses paroles et ses phrases doivent être aussi purs que ceux des anges. Enfin, dans ses actions et ses touchers, il doit être comme son ange gardien qui le surveille chaque minute, jour et nuit. À lui, donc, de l'invoquer, et son ange le protégera de tout danger. La vocation de Ti-Jean Kirouac et de tout le monde à l'école Saint-Louis-de-France est la même : nous sommes tous appelés à la sainteté, nous sommes des tabernacles de l'Esprit-Saint se promenant dans le monde entier...¹⁴

Passons maintenant à l'histoire : la sœur de l'après-midi nous dit que Jacques Cartier a découvert le Canada alors que le matin, nous venons d'apprendre que Christophe Colomb a découvert l'Amérique. Cela est clair pour nous tous, sans aucune équivoque ! On passe ensuite à la grammaire française et à ses verbes détestables ! Suivent l'épellation et l'écriture qu'on apprend par la méthode Palmer. Enfin, le vrai plaisir de cette moitié française de la journée arrive avec le dessin, et surtout avec la musique,

lorsque sœur Georges-du-Sacré-Cœur vient dans chaque classe avec son harmonium pour nous enseigner des chansons et des cantiques. Les sœurs de l'Assomption ont toujours été renommées pour la musique, montant des spectacles qui comportaient des solos et du chant en groupe.

Je voudrais aussi parler d'un jeune homme remarquable. Je sais qu'il n'y en a plus beaucoup, puisque les vandales s'y attaquent avec une telle férocité que même les rares femmes héroïnes comme Jeanne d'Arc risquent de disparaître. Enfin, ce jeune homme s'appelle Adam et je l'aime parce qu'il fait partie de la fantaisie de ma jeunesse et que c'est un dieu de ma mythologie culturelle. Par conséquent, Ti-Jean l'a connu, lui aussi. En 1658, Adam, âgé de vingt-trois ans, vint en Amérique cherchant l'aventure. Les Iroquois ayant alors presque détruit la colonie de la Nouvelle-France, avec seize de ses compagnons, Adam chassa des centaines d'entre eux, les empêchant de descendre en canot la rivière jusqu'à Ville-Marie, un petit fort de rien. Ce héros géant de la mythologie franco-américaine de ma jeunesse s'appelle Adam Dollard des Ormeaux. Le connaissez-vous ? Lui et ses amis sont morts au Long-Sault en mai 1660.

C'est pourquoi, pendant plusieurs années, durant de nombreuses générations, dans le vaste pays-continent de l'Amérique française le 24 mai sera fêté : afin de rappeler les exploits de Dollard des Ormeaux. Et par un mardi après-midi ensoleillé, le 24 mai 1932, sur la rue Boisvert, à l'école Saint-Louis-de-France de Centreville à Lowell, les religieuses conduisirent tous les enfants dans la grande cour. Les chroniques racontent ce qui s'est passé cette après-midi-là :

24 mai. « Dollard ». Pour s'unir de cœur et d'âme à leurs frères du Canada, nos élèves font une simple démonstration intime. Tous circulent dans la cour, quatre par quatre, portant le drapeau canadien. Après la marche, tous chantèrent un vibrant « Ô Canada ».¹⁵

Ti-Jean Kirouac faisait partie de cette parade dans la cour d'école et il chantait cet hymne-là.

Enfin, comme conclusion, j'ai choisi les mots que Jack lui-même écrivit à Yvonne Le Maître, une femme de Lowell qui lui avait reproché sévèrement d'avoir caché ses sources dans son premier roman, *The Town and the City* :

Isn't it true that French-Canadians everywhere tend to hide their real sources. They can do it because they look Anglo-Saxon, when the Jews, the Italians, the others cannot... the other "minority" races. Believe me. I'll never hide it again.¹⁶



¹⁴ Reconstruction de la mémoire collective de l'auteur, de Gerard Brunelle, Reginald Ouellette, Robert Soucy, et de plusieurs religieuses qui ont soit fréquenté, soit enseigné à l'école paroissiale Saint-Louis-de-France entre les années 1920 et 1950.

¹⁵ *Chronique des S.A.S.V.*, Lowell, Vol. II, 24 mai 1932.

¹⁶ Lettre de Jack Kerouac à Yvonne Le Maître, 8 septembre 1950.

Le 21 mars 1987, à Lowell, Lawrence Ferlinghetti fut l'invité de la Corporation pour la célébration de Jack Kerouac. La soirée commença par des extraits d'une collection inédite d'une centaine de poèmes que Jack donna à Ferlinghetti, ce qui dura au moins une vingtaine de minutes. Le dernier passage fut tiré d'un long poème que Jack avait tapé à la machine dans les deux langues.

À la fin de la soirée, j'ai sauté sur scène et j'ai demandé si je pouvais voir ce poème-là. Le côté droit de la page était en américain et le côté gauche était une version du même poème en français lowellois, dans une forme visuelle qui ressemblait à de gros diamants. Je me tournai vers un autre Franco-Américain placé près de moi et je lui dis : «C'a l'air des calligrammes

d'Apollinaire écrits dans not' langue.» Je sais que Jack était sérieux quand il avoua à Yvonne Le Maître : «Croyez-moi. Je ne le cacherai plus jamais.»¹⁷

¹⁶ Lettre de Jack Kerouac à Yvonne Le Maître, 8 septembre 1950.

¹⁷ Idem (traduction de l'auteur)



Visite à Lowell de membres de l'Association des familles Kirouac le 9 septembre 2014, au Parc Jack Kerouac. De gauche à droite : François Kirouac, Frédérique Gonnet et son époux Éric Waddell, Roger Brunelle, Louis Kirouac, Jacques Kirouac et Pierre Kirouac.
(Photo : Francine D. Kirouac)

Allocution du père Armand Morissette

au Club des citoyens américains de Lowell, Massachusetts,
le samedi, 18 octobre 1986

Le Trésor des Kirouac, numéro 121, automne 2016, pp 17-20

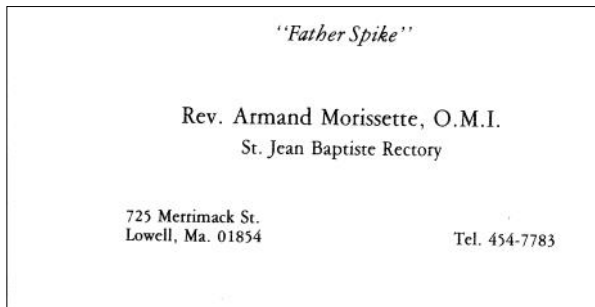
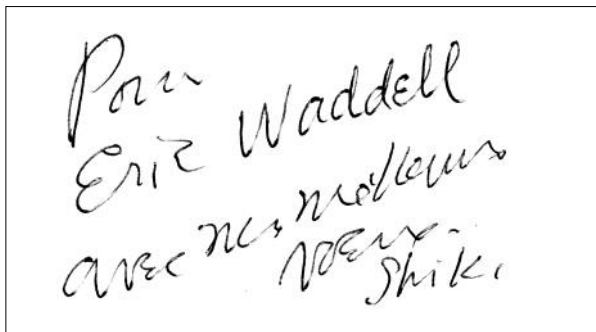


Photo : Jacques Nadeau, archives du Club Jack Kérouac, collection AFK

PÈRE ARMAND MORISSETTE (1910-1991), a été ordonné prêtre de la congrégation missionnaire des Oblats de Marie-Immaculée en 1935. L'ordre était très actif dans le milieu canadien-français en Nouvelle-Angleterre et il a été nommé à la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Lowell. Indépendant d'esprit et près des gens du peuple, le père Morissette a fait la connaissance de l'adolescent Jack et est devenu son ami et confident dans la vie. Peu surprenant alors que c'était « Spike » - son surnom - qui a dit la messe à ses funérailles alors que tous les autres prêtres refusaient de le faire. Le père Morissette a reçu la Légion d'honneur, la plus haute décoration honorifique française, pour « mérites éminents » pendant la Deuxième Guerre mondiale.



Père Armand « Spike » Morissette [1910-1991], O.M.I. sur la sépulture de Jack Kerouac au Cimetière Edson de Lowell lors de la visite des membres du Club Jack Kérouac de Québec en 1986.

que ça bougeait. Mais il l'admettait que ce (n')était pas une vision, mais son imagination. C'était une imagination très vive et ça lui donnait beaucoup d'inspiration.

On a parlé souvent de Kerouac comme un vagabond, puis un ivrogne. Bien, il aimait beaucoup boire et il aimait beaucoup voyager, mais il n'était pas un vrai vagabond, comme on l'entend; il voulait travailler pour gagner sa vie, mais son travail, c'était d'écrire des livres.

Je l'ai rencontré la première fois, il était au lycée, *Lowell High School* et il était découragé, vraiment désespéré. Alors, je lui ai demandé qu'est-ce qu'il voulait, je connaissais ses parents, puis son oncle, sa tante, mais lui, je le connaissais pas. *Tout le monde rise de moi!*, il parlait comme ça. «Pourquoi?» *Parce que j'écris des poèmes.*

Présentation du Dr Roger Brunelle :

Nous savons que Jack Kerouac a beaucoup écrit sur le Ciel. Et vous, étant prêtre, depuis au-delà de cinquante ans, vous nous avez dit dans le film de Kerouac que Kerouac, c'était une sorte de saint moderne. Est-ce que vous pourriez nous adresser la parole sur ce sujet?

Père Morissette : Merci bien Roger! - Il n'y a rien qui chiffonnait Ti-Jean Kerouac comme entendre qu'il était *le roi des beatniks*. C'était, pour lui, une incompréhension. *Beat* voulait pas dire : jazz, *beat-beat-beat*, ou *beat generation*, la génération battue, après la Guerre, mais c'était la... *béatitude*! *Les Béatitudes*! C'était ça son idée. Il voulait la libération, et toute sa philosophie, c'était la libération de l'individu. Il était très religieux et très mystique. Il aimait beaucoup les choses mystérieuses, les choses miraculeuses. Il passait des heures dans les églises à regarder le crucifix, les statues, et de temps en temps il disait

Pis parce que je veux être un écrivain. Pis je veux écrire des livres! Bien je lui dis : Ce (n)'est pas drôle, qu'est-ce qu'ils ont de rire? C'est une bonne affaire. Il dit : Vous riez pas? - Non, je vais t'encourager, c'est beau écrire, mais tu (ne) feras pas de l'argent du jour au lendemain, tu (ne) feras pas fortune avec ça, faut que tu gagnes ta vie, et aussi que tu aies une bonne éducation. Je lui ai expliqué qu'il lui fallait aller à l'Université probablement, à New York surtout. «Le monde rise de moé! Pis ils disent que je suis un fifi! Parce que je veux écrire. Je vais leur montrer que je suis pas un fifi. Je joue au football. Pis je vais gagner au football! De fait, il a gagné et il a obtenu une bourse scolaire à Columbia University pour ça.

Il a toujours été très religieux. Edie Parker, de Grosse Pointe au Michigan, qui l'a marié, ç'a été une affaire de quelques mois seulement; elle était riche, elle aimait beaucoup les poètes, les écrivains et eux l'aimaient beaucoup parce qu'elle payait toujours les factures ! *(rires du Père Morissette et de l'auditoire)* Alors il a fini par la marier, mais ce (n') était pas sérieux. Il a été quelques mois avec elle à Grosse Pointe, et il n'aimait pas ça, il se sentait en prison dans une belle maison palatiale. Il passait des heures dans la chambre de bain à lire Shakespeare, puis la Bible! *(rires du Père Morissette et de l'auditoire)* Il était absolument convaincu des choses spirituelles, et il aimait beaucoup Jésus-Christ. Il était sincère. Il voulait imiter Jésus-Christ, dans le sens d'aimer tout le monde, de faire du bien à tout le monde, dans le sens des *Béatitudes*. C'est ça qu'il voulait exprimer.

Son premier livre, *The Town and the City*, est un très beau livre, très bien écrit, mais trop gentil. Je lui avais dit à ce moment-là : « Oh! Félicitations » *Je vous l'avais*

dit que j'écrirais un livre! « Tu feras pas fortune avec ce livre-là! Il faut que tu mettes un peu plus d'épices dans tes livres, si tu veux écrire. De fait, il a mis de l'épice! *(rires de l'auditoire)* Il me disait : *Faut que je commette le péché pour faire du bien!* *(rires du Père Morissette et de l'auditoire)*

Il aimait travailler et il aimait beaucoup Gérard, son petit frère mort jeune, pour lui c'était son inspiration. - *C'est Gérard qui m'inspire, c'est Gérard qui me fait écrire*, tout le temps. Ensuite, il a fait du chemin de la Croix, le chemin de croix de l'orphelinat ici, de l'école franco-américaine, un monument international, c'est connu dans le monde entier maintenant. Beaucoup de gens viennent voir le chemin de croix à l'orphelinat, à cause de Kerouac. Il était fasciné par le chemin de croix. Il disait toujours : *J'aime les choses spirituelles.*

Je suis sorti quelques fois avec lui, on a dîné ensemble même, à (nom d'un restaurant, quelque chose comme : L'Epictural sur la William) il aimait beaucoup ce restaurant-là. Je (ne) l'ai jamais vu comme un Beatnik. — Par exemple, les cheveux longs, la barbe... Notre Seigneur aussi était comme ça! *(Rires du Père Morissette)* Il était toujours bien mis, toujours bien propre, toujours bien astiqué. Il aimait à boire; de temps en temps, il buvait jusqu'à deux heures du matin. Vous savez, les poètes, les écrivains, sont comme ça, ils s'inspirent, ils discutent. Ils finissent une bouteille, puis une autre bouteille. Mais lui, il était spirituel. Je lui avais demandé une fois : « Tu bois un peu trop, t'as pas peur de te rendre malade, t'as pas peur de l'Enfer? » *Non, non (d'un ton confiant) je suis intéressé au Ciel, l'Enfer, ça m'intéresse pas, c'est le Ciel, je vais aller voir Gérard qui est au Ciel, pis les anges.*



Automne 2015, Roger Brunelle sur la tombe de Jack Kerouac à Lowell.
(Photo : François Kirouac)



Nouvelle pierre tombale pour Jack Kerouac au Cimetière Edson à Lowell.
(Photo : François Kirouac, automne 2015)

Beaucoup de gens, des prêtres malheureusement, ont fait une mauvaise propagande de Kerouac, ils ont dit que c'était un vaurien, puis un voyou. Des prêtres ont dit : «Tu sais, ton Jack Kerouac, c'était pas un ange!» J'ai dit : « Non... Mais c'était un saint. » *(quelques rires, applaudissements prolongés de tout l'auditoire)*

Période de questions

Père Morissette :... Il a une influence mondiale maintenant. Les gens (ne) lisent pas Kerouac, mais ils ont son influence. Kerouac a été pour moi une véritable inspiration, continue, il m'a appris à respecter et puis à obtenir, à chercher la libération de l'individu. Il était d'une honnêteté exquise, comme disait Allen Ginsberg. S'il y avait quelqu'un qu'il détestait, c'était des hypocrites, et c'était la philosophie de Jésus-Christ ça.

M. Jacques Kirouac : Père Morissette, la propension que Jack Kerouac avait pour l'écriture, d'après vous ça venait comment et d'où ça? Pourquoi qu'il aimait... pourquoi qu'il voulait tant écrire?

Père Morissette : Bien, son père était éditeur, avait un journal, il connaissait la valeur de l'imprimerie, de la littérature. Il voulait écrire, dire au monde ce qu'il pensait et il était convaincu qu'il avait quelque chose à dire, c'était l'idée de cette libération de l'individu. Tout l'univers appartient à tout le monde. Mais on (ne) peut pas avoir tout l'univers individuellement. Il essayait

d'expliquer ça, que tout le monde doit être prêt à partager intelligemment. Il détestait le fait que des gens l'appelaient un communiste. Il (n') était pas un communiste du tout; en fait, c'était un capitaliste, quand il est mort, il était à l'aise. Il voulait exprimer ça. Alors on a trouvé le mot entre nous deux : «interdépendance» - respecter l'indépendance d'autrui et gagner notre indépendance personnelle. Mais il fallait respecter l'indépendance d'autrui. C'était ça son idée.

Mme Monique Blanchette : On dit qu'on n'est jamais prophète dans son propre pays. Est-ce que c'est la raison pourquoi ça a pris tant de temps pour Jack Kerouac d'être reconnu dans la ville de Lowell?

Père Morissette : C'est toujours la même chose, on n'est pas prophète dans son pays et les gens trouvent toujours à redire quand quelqu'un est populaire et important. Aux funérailles de Kerouac, ici à Saint-Jean-Baptiste, c'est moi qui ai officié, puis c'était bondé de monde, mais surtout des étrangers; il y avait des écrivains, des poètes, des photographes, des gens de la télévision, mais à peine une trentaine de personnes de Lowell et c'était surtout des Grecs, des parents de sa femme, Stella Sampas. En sortant, quand j'ai monté dans le corbillard pour aller au cimetière, il y avait beaucoup de monde qui se sont ramassés à ce moment-là, ils ont vu tout ce train-là, ils voulaient voir qu'est-ce que c'était. Alors il y a un bonhomme qui a dit : *Qui c'est ça?* J'ai dit : *Kerouac!* Il

**coureur de jupons*

dit : *Qui c'est ça Kerouac? (Rires du Père Morissette)* C'était un gars de Lowell... Il (n') était pas connu à Lowell. Mais surtout parce que les prêtres ont fait toujours une mauvaise presse : *Lisez pas ça, c'est rien qu'un vaurien, un couraillieux**. Maintenant on en revient! Oh! Maintenant tout le monde a connu Kerouac! *Oh oui, je l'ai connu! Bien oui! Je lui ai acheté un coup au cabaret! (Rires du Père Morissette et de l'auditoire)*

Dr Roger Brunelle : Ça, ça s'appelle *sauter sur la charrette*, en d'autres mots, en anglais *jumping on the band-wagon*, il y en a beaucoup qui le font.

M. Louis Dupont : Vous avez probablement lu le livre de Victor-Lévy Beaulieu sur Jack Kerouac?

Père Morissette : Oui!

M. Louis Dupont : Qu'est-ce que vous pensez de son idée de Kerouac comme Franco-américain et Canadien français qu'il amène dans son livre? De la manière qu'il en parle?

Père Morissette : Je pense que c'est un bon point de vue. Ça prouve que Kerouac ne s'est jamais démenti. Il a toujours dit qu'il était un Américain d'origine canadienne-française et qu'il était catholique. Il a toujours dit ça. Je pense que ce livre-là est une preuve que c'était vraiment ce que Kerouac pensait.

Une Franco-Américaine : Père, pouvez-vous dire quelque chose sur son style, il se sert beaucoup d'expressions canadiennes, franco-américaines, en anglais, il y a beaucoup de français. C'était bien naturel pour lui de faire ça?

Père Morissette : Oui, il parlait français; bien, il parlait français, il (ne) parlait pas très bien, il parlait avec sa mère, et puis avec moi, il parlait ce qu'on appelle le patois. Mais il savait lire le français très bien. Il aimait beaucoup le français. Il est allé en France et il cherchait ses origines en Bretagne. Mais il a écrit en anglais, parce que c'était pour la consommation

américaine qu'il écrivait. Mais dans ses livres, il dit toujours : *Je suis un Franco-Américain, je suis un Canadien français, je viens de Lowell*. En fait, il a mis Lowell très en vedette.

Beaucoup de monde viennent exprès, à Lowell ici, parce que c'est la ville de Kerouac. On en parle de plus en plus comme pèlerinage, le pèlerinage à la ville de Kerouac. C'est un grand homme, c'est un génie. Kerouac va être connu dans le monde entier tout le temps. Il passe à l'Histoire.

M. Louis Dupont : Est-ce qu'il a déjà parlé de sa perception ou ce qu'il pensait du Québec ou du Canada?

Père Morissette : Oui, il aimait beaucoup le Canada. Il était fasciné par le Québec et le Canada. Il était aussi porté à l'idée de la libération, que le Québec devrait être libéré, qu'il devrait être indépendant. Il avait beaucoup aimé De Gaulle parce que De Gaulle était pour l'indépendance de l'Algérie. Alors ça l'intéressait ça parce qu'il voulait que Québec survive; Québec est une entité importante dans le monde et devrait survivre. Ça me fait penser à un français qui faisait une conférence ici à la salle paroissiale, il y a plusieurs années, et puis il avait fini sa conférence en disant : *Voir la France et puis mourir!* Alors le Père Nolin était là, un de nos prêtres ici, puis il s'est levé et il dit : *Voir Québec et puis vivre à jamais!* (Rires du Père Morissette, rires et applaudissements de l'auditoire)

Dr Éric Waddell : Ce fameux livre, Père, qu'il est censé avoir écrit en français, est-ce que ça existe vraiment? Il y en a qui disent que ça fait partie des archives?

Père Morissette : Sa femme a ses archives-là. Il voulait écrire en français, et il a certainement beaucoup de notes en français. Sa femme, Stella Sampas, est très gentille, très bonne, mais elle est recluse. Elle reste à Saint-



La tombe de Jack Kerouac à Lowell est toujours très fréquentée. Chaque visite nous permet de constater que l'on vient continuellement souligner sa mémoire en y laissant des poèmes, mais aussi des bouteilles de toutes sortes. (Photo : François Kirouac, automne 2015)

Petersburg en Floride, et elle refuse de voir les gens parce qu'elle est continuellement achalée; elle dit toujours : *If you want to know about my husband, read his books!* C'est tout ce qu'elle dit. Mais elle a beaucoup de documents, entre autres des documents en français.

Dr Éric Waddell : Est-ce que c'est vrai qu'on l'appelait *Memory Babe*?

Père Morissette : Oui, parce qu'il retenait beaucoup, il connaissait tous les noms, beaucoup de détails. En fait des gens disent que *ce (n')était pas un écrivain, c'était un... secrétaire, un... recorder*. Il y a tellement de détails,

il se souvenait de tout. Alors c'était son sobriquet ici, *Memory Babe*...

Dr Éric Waddell : Mais en anglais?

Père Morissette : En anglais.

Dr Éric Waddell : Pas en français. On n'avait pas des expressions en français pour lui?

Père Morissette : En français, c'était Ti-Jean!



Parc commémoratif de Lowell érigé en l'honneur de Jack.
(Photo : François Kirouac)

Hommage à Gabrielle Lévesque, mère de Jack Kerouac

David Amram

Le Trésor des Kirouac, numéro 113, hiver 2013, p. 20

DAVID AMRAM est un homme de talents multiples dans le domaine musical; chef d'orchestre, compositeur et virtuose du cor français, du piano et de nombreux autres instruments. À titre de *jazzman* il a fréquenté le milieu des *Beats*, participant notamment à des soirées de poésie et jazz. Il a aussi écrit la partition du film *Pull my Daisy*, Jack Kerouac ayant été le narrateur. Newyorkais, David Amram a joué à Québec dans le cadre de l'événement hommage à Jack, *Québec/Kerouac 2012*.

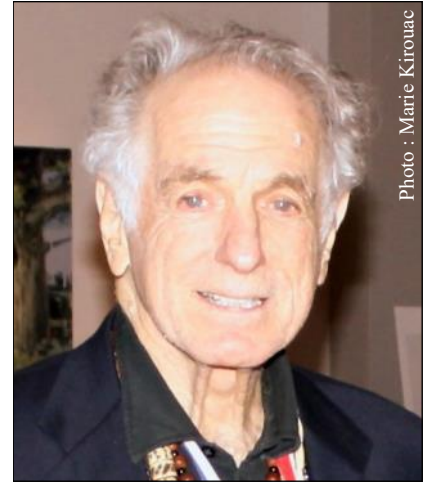


Photo : Marie Kirouac

David Amram
lors de *Québec / Kerouac 2012*

Gabrielle démontrait toujours la même *gentillesse** chaque fois que j'allais rencontrer Jack chez elle. Gabrielle et Jack ont habité dans bien des lieux différents mais partout où ils ont vécu, on se sentait toujours « Chez Gabrielle ». Si les visiteurs se comportaient civilement, elle les accueillait aimablement. Elle était fière et s'attendait à ce que tout visiteur soit respectueux et fasse preuve de bonnes manières.

Dans ma jeunesse on m'enseigna que ces valeurs étaient essentielles alors quand je la rencontrais je m'efforçais d'agir en *gentilhomme**, d'être très poli, car elle a toujours été très gentille avec moi. Elle possédait un excellent sens de l'humour et acceptait toutes sortes de gens. Par contre si quelqu'un lui manquait de respect, était impertinent ou impoli, elle ne tolérait jamais ces mauvaises manières chez elle. Les gens qu'elle refusait de recevoir étaient ceux qui, de toute façon, étaient irrespectueux envers tout le monde et côtoyaient des individus semblables à eux. Mais Gabrielle ne tolérait ni l'impolitesse ni les polissons.

Jack et nous, ses amis, essayions toujours de voir le beau côté de chaque personne mais parfois certains en prenait avantage. Bien sûr, certains de nos amis étaient « fous » et faisaient des « folies » mais quand nous visitions la demeure de l'un ou l'autre, nous étions toujours polis envers nos aîné(e)s et nous respections leur foyer même s'il ne comportait qu'une seule pièce. Bien des gens qui ont reproché à Gabrielle de leur avoir fermé sa porte avaient commis l'erreur de lui manquer de respect. Elle savait qu'elle méritait d'être traitée correctement et elle croyait dans le vieux proverbe « agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent avec toi ».

Elle aimait Jack et s'inquiétait de lui, car il était son fils, mais aussi parce qu'elle était convaincue qu'un jour il serait reconnu et célèbre. Gabrielle se méfiait toujours des gens qui cherchaient à exploiter la générosité de Jack. Quand il connut la célébrité, elle essaya de le protéger de la petite armée d'opportunistes qui n'avaient jamais lu ses livres, mais qui voulaient être l'ami d'une « célébrité ».

Gabrielle devint le refuge de Jack face à un monde auquel il n'a jamais voulu appartenir. L'amour de Gabrielle pour son fils était inconditionnel et elle comprenait qu'avant tout, il était un écrivain possédant un profond sens spirituel, ce que bien peu de gens comprenaient en plus de s'attendre à ce que Jack se comporte en « vedette » plutôt qu'en personne ordinaire.

Les stéréotypes négatifs écrits au sujet de Gabrielle le furent surtout par des personnes qui n'avaient jamais eu le plaisir d'être reçues par elle, ou qui ne parvenaient pas à obtenir ce qu'ils voulaient de Jack parce qu'elle s'y opposait

considérant la demande injuste et/ou destructive.

Gabrielle était toujours chaleureuse, enjouée et compréhensive. Comme elle avait eu la vie dure et toujours travaillé très fort, elle devint un juge perspicace de la réalité et n'avait aucune patience pour endurer les imbéciles.

**En français dans le texte original qui a été traduit de l'anglais par Jacques Kirouac et Marie Lussier Timperley.*



Gabrielle Lévesque, mère de Jack Kerouac. (Photo : collection Paul Blake Junior, courtoisie Gerald Nicosia)

Certificat de naissance et extrait de baptême de Jean Louis (Jack) Kirouac

À noter que sur l'**extrait de baptême** de Jack, ci-dessous, écrit en français par le curé francophone de la paroisse St-Louis-de-France, on lit : Jean Louis **Kirouac** fils de Leo Alcide **Kirouac**, les deux patronymes étant écrit avec un « i ».

Alors que sur le **certificat de naissance**, ci-contre, un formulaire officiel de la City of Lowell, Commonwealth of Massachusetts, l'employé anglophone a écrit Jean Louis **Kerouac** et Leo Alcide **Kerouac**, les patronymes étant plutôt rédigés avec un « e ».

Extrait de baptême et certificat de naissance : courtoisie de Roger Brunelle

Commonwealth of Massachusetts
CITY OF LOWELL
City Clerk's Office February 17, 1987

CERTIFICATE OF RECORD OF BIRTH

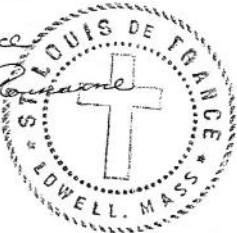
Date of Birth March 12, 1922
Name of Child Jean Louis Kerouac
Sex Male color: white
Place of Birth Lowell, Mass.
Residence of Parents Lowell, Mass.
Name of Father Leo A. Kerouac
Maiden Name of Mother Gabrielle Levesque
Occupation of Father Insurance Agent
Occupation of Mother -----
Birthplace of Father Canada
Birthplace of Mother Canada
Date of Record March 18, 1922

I certify the foregoing to be a true extract from the Records of Birth in the City of Lowell.

WITNESS The Seal of the City of Lowell
William F. Kirby City Clerk

Paroisse St. Louis de France
Lowell, Massachusetts

Je, soussigné, certifie que Jean Louis Kirouac
Enfant de Leo Kirouac et de Gabrielle Levesque
né le 12^{ième} jour du mois de mars 1922 à 9
Lupine Rd., Lowell, Mass.,
a été baptisé le 19^{ième} jour du mois de mars 1922
dans l'église de St. Louis de France
Selon le Rite de l'Eglise Catholique
par le Rév. Père W. W. Boisvert
Parrain: Jean Baptiste Kirouac
Marraine: Rosanna Kirouac
tel qu'il appert dans le Registre des Baptêmes de la dite église
le 5 décembre 1986 Rev. Robert P. Lamy curé





L'édifice ayant abrité l'église Saint-Louis-de-France à Lowell, où Jean Louis Kirouac fut baptisé le 19 mars 1922, est maintenant intégré au centre scolaire Saint-Louis-de-France. (Photo : François Kirouac, 9 septembre 2014)

LE CÔTÉ FRANCO-AMÉRICAIN
DE JACK KEROUAC

« Pendant les dernières années de sa vie, Jack Kerouac discutait souvent avec les sceptiques de la nécessité de croire en l'esprit. Un jour, n'ayant pu convaincre l'artiste Stanley Twardowicz, il déclara : « Je retourne au Canada », et quitta le studio de Stan. Chez lui, quelques pâtés de maisons plus loin dans Northport, à Long Island, il se remit à travailler à un roman sur ses ancêtres canadiens, entrepris de longue date et toujours inachevé ; même s'il ne devait jamais le terminer – ni même retourner au Canada avant quelques années –, il avait prouvé la thèse qu'il avait passé toute sa vie à soutenir : le passé est la racine du futur, un être humain ne peut vivre sans leur continuité. Le roman devait avoir pour titre *Memory Babe*. »

Gerald Nicosia, Memory Babe, 1983, p 21.

Au-delà de la route le côté franco-américain de Jack Kerouac

Robert B. Perreault © 2022¹

ROBERT B. PERREAULT (1951-) est né et a toujours vécu à Manchester (New Hampshire). Chercheur, écrivain, conférencier, professeur de conversation française, guide historique et photographe, toujours dans la perspective de promouvoir la culture franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre et l'histoire de sa ville natale. Ayant écrit sur Grace Metalious (née Marie Grace DeRepentigny), auteure du bestseller *Peyton Place*, et développé une visite historique et littéraire du quartier de jeunesse de l'auteure à Manchester, c'est lui que Roger Brunelle avait consulté pour planifier sa visite historique des quartiers de l'enfance de Jack Kerouac à Lowell.



Robert B. Perreault,
(Source de la photo : New Hampshire Humanities)

Avant-propos

« En changeant de langue, on ne perd pas sa mémoire. L'identité reste, c'est ce corps qu'on connaît depuis toujours. On ne fait que s'enrichir au-delà de l'exil ou de l'émigration qui, évidemment, peuvent être douloureusement ressentis. »²

C'est Hector Bianciotti qui parle, célèbre écrivain argentin qui après quinze ans de résidence en France avait décidé de délaisser la langue espagnole pour écrire en français. Basculer d'une langue à une autre afin de dire des choses tant ressenties, afin de retrouver les sonorités de son enfance et les secrets de ses ancêtres ensevelis quelque part dans le Piémont italien...

On dirait « notre grand Jack », autre écrivain que le destin avait amené à vivre cette zone grise entre diverses patries et diverses langues ou dialectes. Cet homme que les Québécois ont pris pour un Américain, les Américains pour un des leurs... et qui a tant souffert d'incompréhension à son égard : écrivain de langue anglaise, bien sûr, mais surtout *Canuck* de mémoire. Et c'est ce même Bianciotti qui, à la lecture de la biographie d'Ann Charters, a saisi l'essentiel de son message en se servant d'une phrase célèbre de Walt Whitman : « Camarade, ceci n'est pas un livre. Celui qui le touche, touche un homme ». ³

Robert B. Perreault est parti à la recherche de cet homme, en fouillant ses livres, mais aussi en fouillant sa propre mémoire de Franco-Américain... puisque Robert aussi ne savait pas pendant fort longtemps que Jack était un des siens. À vrai dire c'est un compatriote anglo-américain rencontré à Paris en 1971-72 qui le lui a révélé lors d'une visite que Robert lui rendit l'année suivante au Michigan. C'est là qu'il lui a montré *Satori à Paris* en faisant la remarque « Here's a French guy from New England just like you! » Ce fut le coup de foudre, et depuis cet événement Robert n'a pas arrêté de lire avec l'œil aguerri d'un Franco-Américain, d'un écrivain et d'un chercheur méticuleux, tout ce qui a été écrit par et sur Jack Kerouac.

Éric Waddell

¹ Édition révisée d'un texte paru initialement en 1987 et portant le même titre, *Les Avant-dire de la Rencontre internationale Jack Kerouac*, Secrétariat permanent des peuples francophones, Québec, 1987.

² Hector Bianciotti, *Le français et les non-francophones*, p. 13-18 *Colloque des cent 1986* (collectif) *L'arbre à palabre des francophones*, Montréal : Guérin 1986.

³ Hector Bianciotti *Le Breton d'Amérique*, compte rendu de *Kerouac, le vagabond* par Ann Charters, *Le Nouvel Observateur*, 24 février 1975.

Pour mieux comprendre l'œuvre de Kerouac, on devrait se familiariser avec l'histoire des Français en Amérique du Nord, peuple qui, à travers sa foi, sa langue, ses traditions et son concept de la famille et du travail, lutte depuis quelques siècles pour survivre malgré la Conquête, la sujétion, la discrimination, l'aliénation et le manque d'instruction. Issu de cette culture, d'où il envisage en même temps le «rêve américain», Kerouac affiche souvent une attitude ambivalente envers son héritage, l'embrassant affectueusement d'un côté et le rejetant amèrement de l'autre. Par conséquent, ses écrits reflètent sa quête de la signification de la vie dans un monde qui évoque à la fois en lui-même des sentiments d'amour, de bonheur, de bien-être spirituel et de liberté, mais aussi de désaffection, d'incertitude et d'infériorité.

«Je me souviens», devise officielle du Québec : par tradition, les Français en Amérique du Nord sont toujours demeurés en contact avec le passé, leur passé, et Jack Kerouac ne fait aucunement exception à cette tendance. Appelé «memory babe» par ses camarades de classe et le «great rememberer» par son ami et collègue, le poète Allen Ginsberg, Kerouac a une conscience avide de son héritage franco-américain et de plus, il impressionne ceux autour de lui par son rappel total et détaillé d'incidents du passé lointain qu'ils ont vécus ensemble. Alors, il n'est pas surprenant que, dans la «note de l'auteur» au début de son livre d'essais sur le voyage, intitulé *Lonesome Traveler* (1960), Kerouac indique qu'il est de nationalité franco-américaine, tout en offrant des renseignements généalogiques :

“My mother's name Gabrielle, learned all about natural story-telling from her long stories about Montreal and New Hampshire. My people go back to Breton France, first North American ancestor Baron Alexandre Louis Lebris de Kérouac of Cornwall, Brittany, 1750 or so, was granted land along the Rivière du Loup after victory of Wolfe over Montcalm; his descendants married Indians (Mohawk and Caughnawaga) and became potato farmers; first United States descendant my grandfather Jean-Baptiste Kerouac, carpenter, Nashua, N.H. My father's mother a Bernier, related to the explorer Bernier, all Bretons on father's side. My mother has a Norman name, L'Evesque.” (*LT*, v)

Les parents de Jack Kerouac naissent tous les deux au Québec, son père, Léon-Alcide Kerouac, à Saint-Hubert en 1889 et sa mère, Gabrielle-Ange Lévesque, à Saint-Pacôme en 1894. Alors en bas âge, tous les deux participent, avec leurs familles respectives, à la vague d'émigration vers la Nouvelle-Angleterre, pour s'établir à Nashua au New Hampshire, que les Franco-Américains de la région prononcent «Nashué». D'ailleurs, ici et là dans son œuvre, Kerouac écrit «Nashué» avec un «é», en conformité avec la prononciation française.



Jack Kerouac et sa tante, Léontine Rouleau
(Photo : collection Colette Kerouac)

Durant son adolescence, Léo Kerouac, qui changera son nom en «Léo», obtient un emploi à *L'Impartial*, tri-hebdomadaire de langue française à Nashua, où il apprend le métier d'imprimeur. Reconnaisant chez son jeune apprenti plusieurs talents, le propriétaire, Louis Biron, l'envoie à son autre journal, *L'Étoile*, quotidien de Lowell au Massachusetts, où Léo œuvre à la fois comme linotypiste, reporter, écrivain et traducteur. Maintenant établi définitivement à Lowell, cette ville franco-américaine typique et le berceau de l'industrie textile aux États-Unis, Léo Kerouac retourne néanmoins à Nashua pour y chercher une compagne. C'est là, en 1915, qu'il épouse Gabrielle Lévesque, orpheline qui, jusqu'alors, gagne son pain dans les manufactures de chaussures. A cette époque, Léo quitte *L'Étoile* pour aller travailler à la Metropolitan Life Insurance Company, emploi lucratif qui lui permet par après de fonder une imprimerie, la Spotlight Print, d'où il publie son propre journal théâtral, *The Spotlight*.

Léo et Gabrielle Kerouac auront trois enfants : Gérard, appelé aussi «Ti-Loup», garçon faible et maladif qui meurt de rhumatisme articulaire aigu en 1926 à l'âge de neuf ans ; Caroline, appelée «Ti-Nin» ; et le cadet Jean Louis, à qui on donne les sobriquets de «Ti-Pouce», «Ti-Jean», plus tard «Jacky» et enfin «Jack».

Baptisé en l'église Saint-Louis-de-France, située dans le quartier Centralville de Lowell, Kerouac, qui considère l'écriture comme un devoir sur la terre (*LT*, vi) et qui

s'efforce de s'en servir pour recréer chaque moment de sa vie, commence dès le début, en racontant sa propre naissance :

"It was in Centralville I was born, [...] Across the wide basin to the hill—on Lupine Road, March 1922, at five o'clock in the afternoon of a red-all-over supertime, as drowsily beers were tapped in Moody and Lakeview saloons and the river rushed with her cargoes of ice over reddened slick rocks, and on the shore the reeds swayed among mattresses and cast-off boots of Time, and lazily pieces of snow dropped plunk from bagging branches of black thorny oily pine in their thaw, and beneath the wet snows of the hillside receiving the sun's lost rays the melts of winter mixed with roars of Merrimac I was born." (*Sax*, 16-17).

Kerouac complète ce récit ailleurs dans son œuvre par une référence à ses origines ethniques : "... poor Canucks my people of my God gave me life." (*Sax*, 6).

Comme dans la plupart des familles franco-américaines de l'époque, la langue française domine chez les Kerouac, à tel point où, dans une lettre à Yvonne Le Maître, auteure d'une critique de son premier roman, *The Town and the City*, (1950), publiée dans *Le Travailleur de Worcester* au Massachusetts, Jack avouera que :

"I never spoke English before I was six or seven. At 21 I was still somewhat awkward and illiterate in my speech and writings. The reason I handle English words so easily is because it is not my own language. I refashion it to fit French images." (Lap. 1984: 15).

On ne doit pas s'étonner que Kerouac soit demeuré un francophone unilingue pendant si longtemps, car, comme il le déclare à propos de son quartier natal :

"Centerville in Lowell in 1925 [...] a close knit truly French community such as you might not find any more (with the peculiar Medieval Gaulic closed-in flavor) in modern long-eared France." (*VG*, 80).

Sans doute, l'Académie française, dans une « France moderne à longues oreilles », n'approuverait guère le français tel qu'il était et qu'il continue d'être parlé par bon nombre de Franco-Américains à Lowell et ailleurs en Nouvelle-Angleterre, ce patois coloré et rempli d'archaïsmes, de canadianismes, de mots amérindiens, d'anglicismes, etc. Toutefois, dans le monde de Kerouac, c'est la réalité linguistique par excellence et pour dépeindre aussi authentiquement que possible l'ambiance, l'action et le dialogue du foyer familial et du quartier en général, il conforme l'écrit à l'oral et reproduit tel quel ce parler populaire qu'il baptise le « Canuckois » (*VG*, 97), facilement identifiable à "our semi-Iroquoian French-Canadian accent." (*VG*, 21). Ce langage, Kerouac s'en sert dans presque tous ses livres, soit un mot ici et là, soit une phrase ou parfois même un

paragraphe entier, presque toujours suivis d'une traduction ou au moins d'une adaptation anglaise. Cependant, en certains cas, il ne s'occupe pas de traduire "meanings that can never be recorded in the English language." (*MC*, 97).

Comme enfant d'immigrants, Kerouac ressent à l'intérieur de lui deux personnes, ou du moins une personne avec une double identité. Par exemple, dans une longue description bilingue de son bon ami Neal Cassady, héros de *On the Road* (1957), et de *Visions of Cody* (1972), Kerouac offre en préface à la partie française le commentaire suivant : "... let's hear what my French-Canadian side has to say about him." (*VC*, 362). « Écoutons ce que mon côté canadien-français a à dire à son propos ». Cette phrase démontre à quel point Kerouac croit voir la vie de deux perspectives différentes à partir des deux langues et cultures qu'il possède. De plus, lorsqu'il demande au lecteur d'écouter ce que son côté canadien-français a à dire, il ne laisse aucun doute que, pour lui, le français demeure une langue surtout orale.

L'ambivalence envers la langue maternelle et l'héritage culturel constitue un autre trait typique des membres de la seconde génération d'immigrés. Chez Kerouac, cette attitude se manifeste à maintes reprises. Commençons, tout d'abord, par le côté positif. Lors d'un de ses nombreux voyages transcontinentaux, cette fois avec sa mère (et voilà déjà quelque chose d'inattendu le *Roi des Beats* en voyage accompagné de sa mère !), Kerouac déclare, en arrivant à Lafayette, Louisiane : "to our amazement, we hear the local people talking French exactly as we do in Quebecois." (*DA*, 341). Quoique les parlers cajun et québécois ne se ressemblent pas autant que le prétend Kerouac, sa pensée reflète tout de même la joie et la camaraderie qu'il ressent parmi ses « cousins » cajuns. Il éprouve un sentiment identique en France, où, lors d'un voyage de recherches généalogiques, il entretient :

"...amazing long sincere conversations in French with hundreds of people everywhere. [...] I didn't even bother with Parisian French and let loose blasts and pataraffes of chalivarie French that had them in stitches because they still understood..." (*SP*, 46).

De même, après avoir rêvé qu'il est à Montréal, Jack écrit : "this was such a happy dream, I woke up at 5 AM from the comradeship and glow of it (...) it was Ti-Jean the happy Saint back among his loyal brothers at last." (*BD*, 118).

Tout cela se juxtapose à d'autres incidents plutôt négatifs. Dans son cours de français à la Horace Mann Prep School de New York, Kerouac passe à travers des expériences semblables à celles d'étudiants franco-américains ailleurs :

“I turn to the French book and read all those funny French words we never speak in Canadian French, I have to consult and look them up in the glossary in back, I think with anticipation how Professor Carton of French class will laugh at my accent this morning as he asks me to get up and read a spate of prose.” (VD, 31).

Ailleurs, il commente, de façon significative, la façon dont, dans un rêve, sa mère prononce l’anglais :

“... my heart is broken, God, by this sad lonely mother you made me come from and by the poor way she used the railroad word ‘point’ with a French Canadian accent [...] Why does it tear my heart out that she pronounced it ‘pwaint’—that French Canadian way of using English to express its humility-meanings—no non-French-Canadian knows this.” (BD, 30-31).

Dans un autre rêve Kerouac se montre le plus hostile qui soit, cette fois envers la présence même des Français en Amérique du Nord : “I’m going back to Brittany and warn my fishermen: ‘Dont sail for the mouth of the St. Lawrence, that’s where you got fooled before—ils vous on joué un tour.’” (BD, 23).

La religion, c’est-à-dire le catholicisme vu d’une perspective franco-américaine, exerce une profonde influence sur Kerouac, ce qui est bien évident dans son traitement des thèmes de l’amour, du travail et de la souffrance, ainsi que la prière, le mysticisme, la mort et la sanctification. De fait, les trois premiers thèmes sous forme verbale—aimer, travailler, souffrir—font partie des armoiries de la famille du marquis de Keroüartz à laquelle se croyaient reliés les Kirouac d’Amérique du Nord, y compris Jack Kerouac lui-même, et que les découvertes effectuées par l’Association ont finalement éliminé cette fausse croyance.¹

Comme tous les « bons » catholiques de cette époque, fidèles à leur devoir, les parents de Ti-Jean l’envoient à une école paroissiale, tout d’abord à l’école Saint-Louis-de-France et plus tard à l’école Saint-Joseph, sous la direction de religieuses et de frères respectivement. Ce n’est qu’au niveau de la Junior High School et de l’école secondaire qu’il ira à des institutions publiques. Chez Kerouac, cependant, les croyances et les préoccupations religieuses relèvent moins de ses années d’école paroissiale que de celles de sa petite enfance, avant et après la mort de son frère, Gérard. Par ses paroles et ses gestes durant les quatre premières années de la vie de Ti-Jean, et par la suite à travers les histoires que lui raconte sa mère à propos de son frère aîné décédé, Gérard deviendra, pour Ti-Jean, un mentor spirituel, voire un saint. *Visions of Gerard*, le roman que préférait Kerouac

au-dessus de tous ses autres, et dans lequel il rend hommage à son frère, débute ainsi :

“Gerard Duluoze was born in 1917 a sickly little kid with a rheumatic heart and many other complications that made him ill for the most part of his life which ended in July 1926, when he was 9, and the nuns of St. Louis de France Parochial School were at his bedside to take down his dying words because they’d heard his astonishing revelations of heaven delivered in catechism class on no more encouragement than that it was his turn to speak—Saintly Gerard.” (VG, 7).

De Gérard, qu’il suit partout dans la maison et dans la cour, et au chevet de qui il demeure pendant des heures, écoutant ses déclarations révélatrices et profondes, Ti-Jean apprend beaucoup sur l’amour, la charité humaine et la révérence pour la vie. Dans *Visions of Gerard*, Kerouac revoit son frère en train de donner à manger aux petits oiseaux qui se perchent sur le rebord de sa fenêtre. Il décrit aussi une scène où Gérard, d’habitude un enfant doux et paisible, fait des remontrances à leur chatte, l’appelant « méchante ! » parce qu’elle vient de dévorer une souris qu’il soigne, l’ayant d’abord trouvée blessée, mais encore vivante, dans une souricière. Rempli de terreur, Ti-Jean se souviendra toujours de cet incident qui l’inspirera d’écrire que :

“I had never seen Gerard angry. I was amazed and scared in the corner, as one might have felt seeing Christ in the temple bashing the moneychanger tables every which away.” (VG, 19).

Ailleurs, Kerouac raconte un autre souvenir de Gérard, cette fois un acte de charité envers un autre enfant moins fortuné :

“I do believe I remember the gray morning [...] when Gerard showed up at the cottage on Burnaby St. (when I was 3) with the little boy whose name I cant forget [...] Plourdes [...] Sniveling at the nose [...] dirty, in a little holey sweater, Gerard himself in his long parochial stockings and the highbutton shoes [...] Gerard wants Mama Ange to give the little boy Plourdes some bread and butter and bananas, ‘Ya faim, he’s hungry’—From a poor and ignorant family [...] Gerard was acute enough to realize the child was hungry.” (VG, 12).

Étant témoin de la souffrance quotidienne de son frère malade, pour ensuite se faire raconter par sa mère des histoires de saints et de martyrs, y compris celle de Marie-Rose Ferron, célèbre stigmatisée de Woonsocket au Rhode Island, décédée en 1936, Ti-Jean développe dans son esprit d’enfant la notion que la clef du salut et même de la sanctification se trouve dans la souffrance. Devant Ti-Jean, Léo Kerouac appuie cette idée en s’adressant à Gérard : “Mon pauvre ti Loup, me poor lil Wolf, you were born to suffer.” (VG, 10). Plus tard, un

¹ Note de la rédaction Voir sur le sujet *L’ancêtre des familles en Amérique, son épouse et leurs fils* par François Kirouac paru en 2013.

oncle de Kerouac fera une déclaration qui, par son ton déprimant, dépasse celle du père :

“O mon pauvre Ti Jean si tu sava tout le trouble et toutes les larmes epuis les pauvres envoyages de la tête au sein, pour la douleur, la grosse douleur, impossible de cette vie ou on’s trouve daumé à la mort—pourquoi pourquoi pourquoi—seulement pour souffrir, comme ton père Emil, comme ta tante Marie—for nothing, my boy, for nothing,—mon pauvre enfant Ti Jean, sais tu mon âme que tu est destineez d’être un homme de grosses douleurs et talent—ca aidra jamais vivre ni mourir, tu va souffrir comme les autres, plus [...] O les pauvres Duluozez meur toutes!—enchainées par le Bon Dieu pour la peine—peut être l’enfer!” (Sax, 118, 119-120).

Bien sûr, Kerouac va souffrir, et ce à partir du moment où meurt Gérard, car, étant le frère cadet de celui que la famille et les religieuses ont presque canonisé sur son lit de mort, Ti-Jean s’oblige à marcher dans les traces de Gérard, tout en ressentant sa propre indignité devant cette tâche.

Avec le temps, Kerouac, toujours obsédé par la religion, devient, selon lui-même, un “strange solitary crazy Catholic mystic” (*LT*, vi). Bientôt, il commence à avoir des visions. Vers l’âge de huit ans, il voit ce qu’il appelle “an antique Catholic twenties film”—un vieux film catholique des années 1920 dans lequel une statue de Sainte-Thérèse-de-l’Enfant-Jésus tourne la tête et cela l’inspire à écrire que : “We had a statue of Ste. Therese in my house— [...] I saw it turn its head at me—in the dark.” (*Sax*, 4).

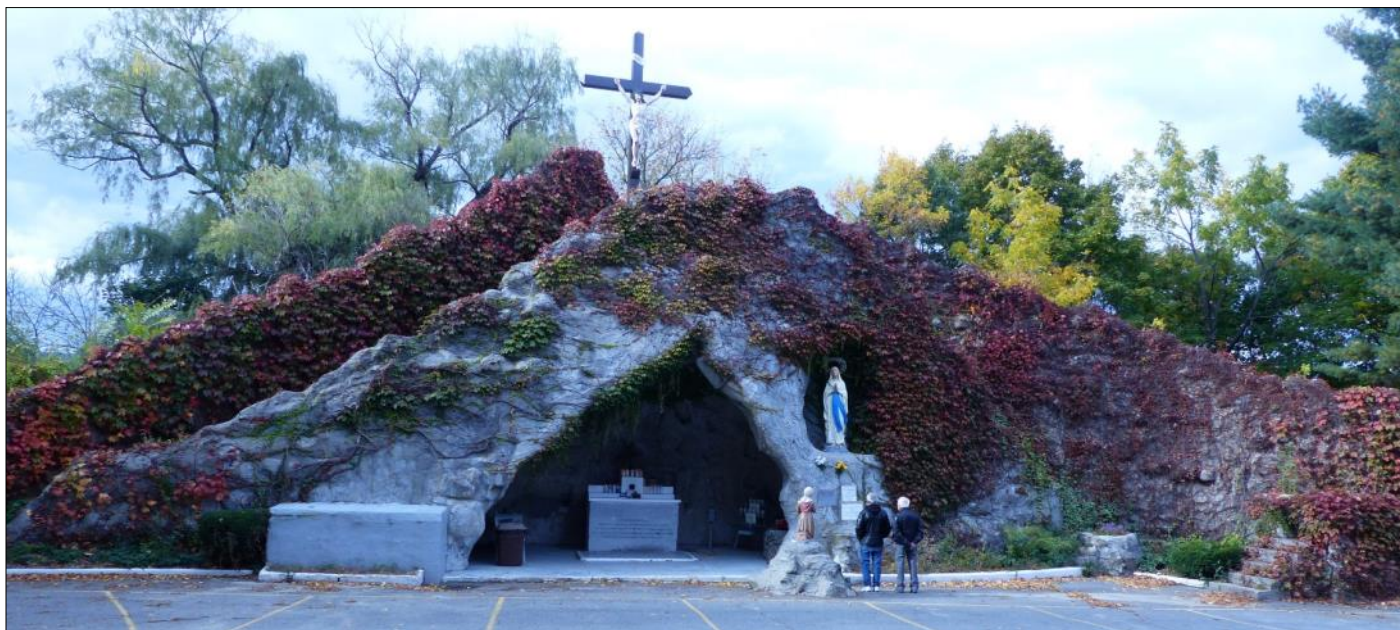
Il parle également de :

“... horrors of the Jesus Christ of passion plays in his shrouds and vestments of saddest doom Mankind in the Cross Weep for Thieves and Poverty—he was at the foot of my bed pushing it one dark Saturday night [...]—either He or the Virgin Mary stooped with phosphorescent profile [...]” (*Sax*, 4).

Il mentionne aussi une autre source d’inspiration à son mysticisme, un endroit bien connu à Lowell, c’est-à-dire le chemin de croix et la grotte qui se trouvent dans la cour de l’ancienne Franco-American School, autrefois un orphelinat franco-américain sous la direction des Sœurs Grises. De nos jours, cet édifice fut converti en appartements, The Residences at the Franco. À savoir que la grotte et le chemin de croix viennent d’être les objets récents d’un projet de restauration. (liveatfranco.com).

“The Grotto—[...] It belonged to the orphanage on the corner of Pawtucket Street and School Street at the head of the White Bridge—a big Grotto is their backyard, mad, vast, religious, the Twelve Stations of the Cross, little individual altars set in, you go in front, kneel, everything but incense in the air [...]—culminating, was the gigantic pyramid of steps upon which the Cross itself poked phallically up with its Poor Burden the Son of Man all skewered across it in his Agony and Fright—undoubtedly this statue moved in the night—” (*Sax*, 122-123)

En réalité, il y a quatorze stations de la croix. Kerouac porte une attention toute spéciale à la première station, « Jésus est condamné à mort », tout en remarquant que,



La grotte qui se trouvent dans la cour de la Franco-American School à Lowell, autrefois un orphelinat franco-américain.
(Photos : François Kirouac, 17 octobre 2015)

derrière, dans le lointain, se trouve un salon funéraire. Il s'agit du salon funéraire Archambault, rue Pawtucket, où le destin voudra qu'un jour la dépouille mortelle de Jack Kerouac soit exposée.

Kerouac s'inquiète de la mort, qui pour lui évoque à la fois des sentiments de crainte et de respect. Tout d'abord, la mort de Gérard le hantera pendant sa vie entière. Ensuite, il ressent de la terreur à chaque fois qu'il doit traverser le pont de la rue Moody, à Lowell, endroit reconnu pour le suicide et là où un membre de sa famille a déjà au moins tenté le coup. C'est bien sur ce pont que Kerouac, durant sa jeunesse, voit tomber mort devant lui un homme portant un melon d'eau, souvenir qui ne le quittera jamais :

"The full moon this night was the moon of death. We, my mother and I [...] stepped on the planks of the Moody Street Bridge [...] A man carrying a watermelon passed us, [...] Suddenly the man fell, we heard the great thump of his watermelon on the wood planks and saw him fallen— [...] (*Il's meurt*, [...]) my mother's saying) [...] watching him die, I'm completely terrified [...] *'s't'homme la est fini'* (...) *'Regard—l'eau sur les planches, quand qu'un homme s'meurt ils pis dans son butain, toute part'* [...] The full moon horrified me with her cloudy leer. *'Regard, la face de skalette dans lune !'* cries my mother—[...]" (*Sax*, 127-129)

Kerouac semble bien vouloir éviter la mort, sa propre mort, mais en même temps, il reconnaît que, pour lui, un tel sort, accompagné de souffrances, est le seul moyen de faire son salut. Alors, assez tôt, il commence à se suicider de façon lente et tourmentée, menant une vie dure et mouvementée, alimentée à l'alcool, à la drogue, etc.

Malgré ces idées lugubres et déprimantes, Kerouac trouve dans la religion un soulagement et une tranquillité de l'âme. Par exemple, il croit fermement que le salut de l'être humain dépend, outre la souffrance, de la prière et de la méditation. Au moins une fois, il fait allusion au fait qu'il prie en français, lorsqu'il dit 'Mon Jésus' au pied d'un crucifix dans une église au Mexique. Toute personne élevée à prier dans une langue en particulier peut apprécier le malaise qu'éprouvent certaines gens dès qu'on les oblige à réciter des prières dans une autre langue. Or, chez Kerouac, qui se déplace souvent de son milieu habituel, la prière en français doit apporter beaucoup de consolation spirituelle. De plus, c'est par la voie de la méditation que Kerouac se rend compte de la validité de son art. Au cours d'un bref séjour à Lowell en 1954, il fait une visite à l'église Sainte-Jeanne-d'Arc où, en méditant, il établit un rapport entre les mots 'beat' et 'béatifique', voyant ainsi la Beat Generation, autrement dit son activité littéraire, comme mission divine. Et bien auparavant, Kerouac, dans cette mission, cherche et reçoit un encouragement de son ami, le Révérend Père Armand Morissette, surnommé Father Spike. C'est au presbytère Saint-Jean-Baptiste, rue Merrimack dans le

Petit Canada de Lowell, que Kerouac, étudiant à la Lowell High School, demande conseil à Father Spike lorsque ceux autour de lui, parents et amis, se moquent de lui à cause de ses aspirations à une carrière d'écrivain. Father Spike lui dit de ne leur prêter aucune attention et de poursuivre ses rêves et ses buts.

En même temps, Kerouac songe à devenir vedette de sports à la Lowell High School afin d'améliorer ses chances d'obtenir une bourse d'études à une grande université, là où il pourrait se préparer pour son métier éventuel, l'écriture. En lui-même, ce désir marque un départ significatif de l'attitude moyenne chez les enfants d'immigrés de l'époque, dont bon nombre ne terminent pas leur cours secondaire. Quelles que soient ses aspirations pour l'avenir, Kerouac doit quand même vivre dans le présent. Or, on est en plein milieu de la Dépression économique des années 1930, malgré quoi la *Spotlight Print* de Léo Kerouac continue de prospérer, lui permettant de louer pour lui-même et sa famille des maisons unifamiliales à Centralville et plus tard à Pawtucketville, un autre quartier de Lowell à forte population franco-américaine. Toutefois, avec le temps, Léo contracte des dettes de jeu et, en 1938, les circonstances l'obligent à vendre son imprimerie pour aller travailler aux presses des frères Sullivan de Lowell. Conséquemment, les Kerouac doivent déménager et s'établir là où le loyer est abordable, c'est-à-dire dans des maisons multi-familiales. D'une de celles-ci, Jack écrit :

"Jacky Dulouoz's home was a tenement several doorways up [...] where the Pawtucketville center store area seemed always to buzz the most, right at the lunch-cart, across the street from the bowling alley, pool-hall, at the bus stop, near the big meat market, with an empty lot on both sides [...] He lived with his mother, father and sister; had a room of his own, with the fourth-floor windows staring on a sea of rooftops [...]" (*MC*, 20).

Ailleurs, dans un ton un peu plus sombre, il décrit ce même immeuble, situé alors sur la rue Moody, le nom ayant changé deux fois depuis, pour Textile Avenue et maintenant University Avenue :

"Some of my tragic dreams of Moody Street Pawtucketville on a Spectral Saturday Night—[...] little children [...] screaming in French—In the windows the mothers are watching with wry comments *'Cosse tué pas l'cou, ey?'* [...] In a few years, we moved over the Textile Lunch scene of greasy midnight hamburgs with onion & ketchup; the one horrible tenement of collapsing porches in my dreams [...]" (*Sax*, 13).

Certes, il est à peu près temps que Jack quitte Lowell. Alors, à la Lowell High School, où il rencontre souvent une petite amie sous l'immense horloge qui se trouve à l'entrée principale, il se distingue comme athlète et surtout comme vedette de football américain. De fait, à l'occasion du Jour de l'Action de Grâce, en novembre

1938, lors de la plus importante partie de football de la saison, entre les équipes de Lowell et de la ville voisine, Lawrence, Kerouac marquera les seuls points, remportant ainsi une victoire pour son équipe.

Comme Franco-Américain issu d'un groupe ethnique dont plusieurs des membres, après des siècles de discrimination, se croient destinés à occuper une position inférieure dans la société en général, font très peu de bruit et gardent pour eux-mêmes leurs petites réussites dans la vie, Kerouac est mal préparé à faire face au succès, à l'éloge et à la gloire. Devenu héros public presque du jour au lendemain, il ressent beaucoup de gêne, tel qu'il le décrit dans son premier roman :

"[...] people began to notice him on the street, the boys in front of the candy store stared at him in awed and curious silence, some of them yelled out from across the street: 'Great game, Pete!' 'You gave 'em hell, boy!' And Peter smiled and hurried on beneath great black branches of November. Yet somehow now, he felt that he had almost betrayed everyone he knew by having performed great feats that required their silence and praise, their awe and embarrassment." (*TC*, 82).

Je n'insisterai pas sur la carrière littéraire de Jack Kerouac, car il s'y trouve matière pour maintes autres présentations. Disons tout simplement qu'il s'établit à New York avec sa famille, qu'il voyage énormément à travers l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Afrique du

Nord et pratique divers métiers, tout en écrivant une dizaine de romans qui demeureront inédits pendant trop longtemps, qu'il en écrira moins après être devenu célèbre, qu'il se marie trois fois et que, jusqu'à ce qu'il rende le dernier souffle, il poursuit sa quête du salut éternel. Il importe aussi de mentionner que malgré son côté anglo-saxon et beat, son écriture en anglais, son intérêt pour le bouddhisme et son image de coureur des bois contemporain, Kerouac demeure profondément attaché à ses origines franco-américaines, à la langue française, au catholicisme et au foyer familial. De fait, lorsqu'il n'est pas « sur la route », il retourne toujours chez sa mère, veuve depuis 1946, où il peut se retremper dans son héritage franco-américain. En regardant son visage et en l'écoutant parler dans des films d'archives, on discerne facilement en lui des expressions, des gestes, des intonations et un accent qui font écho à ceux qui continuent de peupler les Petits Canadas de la Nouvelle-Angleterre. Cela démontre bien à quel point Kerouac reste Franco-Américain et apporte partout avec lui le bagage culturel de sa jeunesse à Lowell.

Toutefois, pour la nouvelle édition de cet essai, il importe de signaler qu'en plus des nombreux manuscrits inédits de Kerouac qui virent le jour depuis les quelques dernières décennies, on compte une collection de ses écrits originaux en langue française, intitulée *La vie est d'hommage*, présentée par Jean-Christophe Cloutier et publiée à Montréal aux Éditions du Boréal en 2016.

BIBLIOGRAPHIE

Kérouac, Jack. The Town and the City.

New York : Hartcourt Brace Jovanovich, 499 p. (nouvelle édition, 1978, brochée). (TC)

---- Doctor Sax : Faust Part Three.

New York : Groove Press, 245 p. (édition Evergreen Book E-160, 1959, brochée). (Sax)

---- Maggie Cassidy.

New York : McGraw-Hill Book Company, 194 p. (nouvelle édition, 1978, brochée). (MC)

---- Lonesome Traveler.

New York : McGraw-Hill Book Company, Inc. 183 p. (1ère édition, 1960, reliée). (LT)

---- Book of Dreams.

San Francisco : City Lights Books, 184 p. (nouvelle édition, 1976, brochée). (BD)

---- Visions of Gerard.

New York : P Farrar, Straus, and Company, 152 p. (1ère édition, 1963, reliée). (VG)

Kérouac, Jack. Desolation Angels.

New York : G.P. Putnam's Sons, 366 p. (nouvelle édition, 1978, brochée). (DA)

---- Satori in Paris.

New York : Groove Press, Inc. 118 p. (nouvelle édition, 1978, brochée). (SP)

---- Vanity of Duloz : An Adventurous Education.

New York : G.P. Putnam's Sons, 280 p. (nouvelle édition, 1978, brochée) (VD)

---- Visions of Cody.

New York : McGraw-Hill Book Company, 398 p. (nouvelle édition, 1974, brochée) (VC)

---- "Une lettre inédite de Jack Kérouac (à Yvonne Le Maître)" présentation par Michel Lapierre in *Le Farog Forum* (Orono Maine), Vol. 11, no 8, mai-juin 1984, p. 15. (Lap)

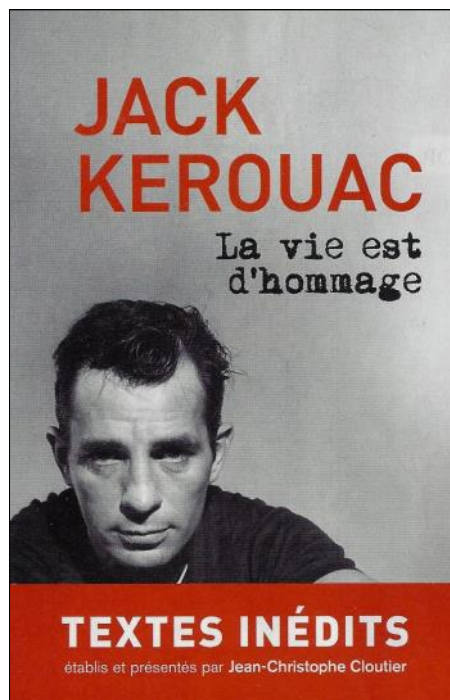
« Jack Kerouac, le plus grand romancier canadien-français
de l'impuissance. »

Victor-Lévy Beaulieu

La fin d'une saga: les écrits en français de Jack Kerouac

Éric Waddell

Le Trésor des Kirouac, numéro 127, été 2018, pp 53-55



Incontestablement, Jack Kerouac était « le roi des Beats », ce mouvement littéraire et artistique qui, dans les années 1950, a fait trembler une Amérique très puritaine et conformiste. Ceci dit, il était en même temps un Franco-Américain de Lowell (Mass.), autrement dit un Canadien français du « Québec d'en Bas », donc d'une certaine façon « un des nôtres ». Le français était sa langue maternelle et l'expression de son identité profonde. Peu surprenant alors que plusieurs de ses livres américains contiennent des phrases et même des passages entiers écrits dans le français oral de sa communauté d'origine. Voir notamment *Doctor Sax*, *Maggie Cassidy*, *Visions de Gerard*, *Sartori in Paris* et *Visions of Cody*. Toutefois, de là à affirmer que Jack a rédigé des nouvelles, voire un livre entier dans cette langue, était un pas que personne n'était prêt à franchir, et ce, pendant très longtemps.

D'ailleurs, Kerouac lui-même n'a jamais rendu publique l'existence d'écrits en français (Cloutier, 2016 : 15).

Certes, ici au Québec, on avait beaucoup l'espoir de trouver des textes de lui rédigés « dans notre langue à nous », mais on avait également peur d'être déçu. Pensons à la belle chanson de Sylvain Lelièvre, parue en 1978 et intitulée tout simplement « Kerouac » :

*Je ne veux pas savoir...
Je l'imagine et c'est assez
Pour quelle raison t'as jamais pu
Terminer ton livre en français.*

Un autre chansonnier, Richard Séguin, pousse la réflexion un peu plus loin dans *L'ange vagabond*, datant de 1988 :

*Dans ta mémoire il y a des tiroirs
De sales histoires
De sans espoirs
Le Merrimac
Et du cognac
De grandes prières...*

Ses premiers biographes américains et même européens ne nous ont pas beaucoup aidés dans notre quête de savoir. Certes, tous évoquaient les origines et l'enfance canadiennes-françaises de Jack, mais le portrait s'arrêtait là. Il avait une « origine ethnique », comme la plupart des citoyens de son pays, mais il s'agit justement d'une *origine* et donc de quelque chose qui relevait strictement du *passé*. Il devait obligatoirement, en tant que citoyen américain, effacer tout ce qui avait été écrit sur l'ardoise familiale. Pour cette première génération de biographes, tout ce qui comptait était son *présent* étatsunien.

C'est Gerald Nicosia, auteur du mémorable *Memory Babe*, paru en 1983 aux États-Unis (et en 1994 en édition québécoise), qui fut le premier biographe anglo-américain à reconnaître le poids du passé canadien-français dans la vie adulte de Jack. Et il va jusqu'à affirmer qu'en 1952, et à Mexico City de surcroît, Jack a écrit « en l'espace de cinq jours [...] une nouvelle en français. C'était l'histoire de Neal [Cassady] et de lui-même qui se rencontrent enfants à Chinatown avec leurs pères ; la joyeuse bande se retrouve dans une chambre avec l'oncle Bill Balloon (un mélange de W.C. Fields et de Burroughs), un débauché canadien-français et des blondes affriolantes. » (1994, p 444). C'est le début d'un certain intérêt pour la francité de Jack dans le milieu des études *Beat*. Mais la véritable volonté de creuser ce sillon obscur vient du Québec... et une dizaine d'années plus tôt.¹

Jack Kérouac : Essai-Poulet, fruit de la plume de Victor-Lévy Beaulieu, voit le jour en 1972. Le livre a l'effet d'une bombe, même si VLB y parle autant de lui-même que de Jack. C'est que l'auteur s'identifie avec Jack et affirme que celui-ci est « le plus grand romancier canadien-français de l'impuissance » et « qu'il est important que nous annexions son œuvre ».

Le Devoir, conscient de l'importance de son livre et de l'univers géographique qui y est évoqué – les deux versants de la civilisation québécoise : celui d'En-Haut et celui

¹ Voir l'article de Sara Villa à ce sujet : *Le Club Jack Kérouac and the Renaissance in Beat Scholarship on Kerouac's French Canadian Background*, *Journal of Beat Studies*, vol. 6, p. 89-108, 2018.

d'En-Bas – prépare un grand dossier sur le sujet, sous forme de *Supplément littéraire* à l'édition du 28 octobre de la même année. Dès lors, la quête de la dimension canadienne-française de l'identité de Jack s'accélère avec, notamment, la *Rencontre internationale Jack Kerouac*, à Québec, l'exposition *Canuck et clochard céleste : l'univers de Jack Kerouac* au Musée national des beaux-arts du Québec, et la sortie du film de Herménégilde Chiasson *Le grand Jack*, les trois en 1987. Mais toujours pas d'écrits en français de l'auteur fétiche... à l'exception du poème *Jack Kerouac Awakening from a Dream of Robert Fournier* que Jack lui-même a écrit simultanément en versions française et anglaise, et apporté à la *Rencontre* par Lawrence Ferlinghetti. Ce poème avait été publié dans le *City Lights Journal* en 1978 et Ferlinghetti voulait que la version française du poème soit lue par un Québécois à cette occasion !

Si les autres écrits en français de Kerouac ont pris beaucoup de temps à faire surface, c'est parce que John Sampas, beau-frère de Jack, agissant comme exécuteur littéraire de la succession, interdisait tout accès à ses archives, le temps de déterminer ce qu'il allait en faire. C'est en cherchant dedans qu'il a découvert un premier manuscrit en français, intitulé *La nuit est ma femme*. N'étant pas en mesure de le lire, M. Sampas demande à notre ami lowellois, Roger Brunelle, d'en faire une première lecture. C'est suite à son travail qu'en 1996, des extraits du manuscrit, tout comme ceux d'un deuxième, intitulé *Ma folle naissance crépusculaire*, sont publiés dans *La Nouvelle Revue Française* (no. 21, juin 1996). « The cat was out of the bag so to speak » (le chat était enfin sorti du sac), pour citer Jean-Christophe Cloutier dans son entretien avec Ted Byrne, paru dans *The Capilano Review* en 2017². En même temps, la plupart des chercheurs anglo-américains manifestaient peu d'intérêt pour une revue rédigée dans une « langue étrangère » ! Au Québec, par contre, la nouvelle a créé des vagues dans le sens qu'elle confirmait ce qu'on savait déjà, du moins intuitivement, que Jack écrivait en français aussi bien qu'en anglais.

La suite et fin de l'histoire, nous la connaissons mieux. La succession a transmis les archives Kerouac à la New York Public Library qui, à son tour, les ont mises entre les mains des archivistes de la Berg Collection. Jack était en excellente compagnie ici, ses archives côtoyant celles de Ralph Waldo Emerson, Henry David Thoreau, Walt Whitman, Mark Twain, Ezra Pound, T.S. Eliot, Saul Bellow, Allen Ginsberg et nombreux autres écrivains américains. Après avoir classifié les documents selon les règles de l'art, le *Fonds Kerouac* est ouvert au public, mais uniquement pour fins de consultation. Il était interdit de photocopier ou de reproduire de toute autre manière les documents qui s'y trouvaient. C'était en 2006. Les archives attirent l'attention de beaucoup de monde, dont les Québécois Gabriel Anctil et Jean-Sébastien Ménard qui en parlent abondamment soit dans les médias soit dans leurs écrits. C'est seulement en

2014 que John Sampas donne la permission (par l'entremise de l'agence Sterling Lord) à Jean-Christophe Cloutier, professeur de littérature anglaise à l'University of Pennsylvania et Québécois également, établi aux États-Unis depuis une dizaine d'années, de préparer les écrits français pour publication au Canada. Le recueil *La vie est d'hommage* de Jack Kerouac voit le jour au printemps 2016, chez Boréal. S'y trouvent onze écrits de fiction, dont les très substantiels *La nuit est ma femme* – une soixantaine de pages – et *Sur le chemin* – au-delà de cent pages. Le recueil se termine avec une courte réflexion sur son rapport aux deux langues qui traversent sa vie, une lettre à sa mère, Gabrielle, une autre à sa tante préférée, Louise Michaud, un commentaire sur Louis-Fernand Céline et quelques autres grands écrivains français qu'il affectionne, et, pour terminer, trois prières qui ont marqué son enfance et qu'il n'a jamais effacées de sa mémoire : « Bonne Sainte Vierge Marie souvenez vous que vous êtes ma mère... ».

Quelle révélation ! Le livre vient confirmer ce que bien des gens ont pressenti depuis des décennies ici au Québec ; que le français était une langue vivante pour Jack, qu'il était une sorte de frère exilé demeurant aux

²Ted Byrne «Continenting : An Interview with Jean-Christophe Cloutier, editor of Jack Kerouac's *La vie est d'hommage*», *The Capilano Review*, vol. 3.32, p. 7-22, 2017



Jack Kerouac dans la marine marchande vers 1943
(Photographie inconnu; courtoisie de Frankie Edith Parker et Gerald Nicosia)

États-Unis, profondément déchiré entre les paroles de son enfance franco-américaine à Lowell et celles du vaste monde *états-unien*. Certes, le français de Jack est devenu, avec le temps, une langue essentiellement orale et c'est pourquoi le lecteur est amené tout naturellement à lire à voix haute les textes de Jack Kerouac qui sont réunis dans *La vie est d'hommage* afin de bien apprécier toute la force et la sensibilité de cette voix unique dans les annales de l'écriture américaine du XX^e siècle.

Il me semble que la meilleure façon de terminer cette histoire des écrits en français est de citer Pol Chantaine. Ce dernier a eu la chance de rencontrer Jack en marge du mémorable entretien avec Fernand Seguin de 1967 (Radio-Canada, *Le Sel de la semaine*) et d'avoir ensuite assisté à l'émission. Chantaine s'est rendu compte que « deux êtres » vivaient d'une façon distincte en Kerouac :

« ... quand il parlait anglais, c'était un intellectuel accompli, raffiné sous ses dehors de *hobo*, de la veine de Jack London et de Kenneth Patchen, et quand il parlait français, il donnait plutôt l'impression d'être un cultivateur du Bas-du-Fleuve, ou un tisserand de Lowell : la culture et le génie n'irradiaient pas de sa parole dans cette langue, faute qu'il ne l'ait pas beaucoup parlée depuis son adolescence. Or, *c'eût été dans celle-là et pour le peuple qu'il sentait sien dans son cœur qu'il aurait voulu briller.* »³ [Mes italiques.]

C'est sans doute pourquoi, à la fin de son échange laborieux avec Seguin, Jack s'est tourné vers les gens réunis dans la salle ce soir-là et a laissé éclater (peut-être avec des sanglots dans la voix?) : « je vous aime, je vous aime, je vous aime. » Il s'agissait là de « paroles qu'il adressait, ai-je compris plus tard, non pas seulement à ses quelques amis d'un jour dans le public, mais à l'ensemble de l'auditoire, c'est-à-dire à tous les Canadiens français. » (Pol Chantaine, op. cit.).

³Pol Chantaine, *Un orphelin de sa langue maternelle*, voir en page 109.



John Sampas (assis, devant à droite), décédé en 2017, causant avec Allen Ginsberg (assis derrière lui) (1926-1997) et Helen Kelly, directrice des Programmes de l'Université de New York, lors de la Rencontre/Conférence Jack Kerouac à l'Université de New York, à New York, le 5 juin 1995. (Photo : John Paul Pirolli)

« Vous posez des questions ici [au Québec]
qu'on ne pose jamais aux États-Unis. »

Lawrence Ferlinghetti,
Rencontre internationale Jack Kérouac, Québec, 1987.

JACK KEROUAC À LA RECHERCHE
DE SES ORIGINES
CANADIENNES-FRANÇAISES

“Everybody’s Got a Home but Me.”

Titre d’une chanson de Ray Smith,
le narrateur dans « *The Dharma Bums* ».

L'intérêt de Jack Kerouac pour ses origines canadiennes-françaises et pour la région de Rivière-du-Loup

François Kirouac

Le Trésor des Kirouac, numéro 132, printemps 2020, pp 17-20

Les démarches de Jack Kerouac pour en apprendre davantage sur sa famille sont clairement décrites dans ce deuxième texte de François Kirouac.

Mais pourquoi l'auteur était-il tant attiré par la région de Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup alors que son père y a vécu à peine un an et que le père de ce dernier y est demeuré seulement cinq ans?

Nous connaissons tous l'intérêt que l'écrivain Jack Kerouac portait à ses origines bretonnes et canadiennes-françaises. Son livre, *Satori à Paris*, témoigne bien de cet intérêt pour le côté breton. Il y raconte son périple en Bretagne en 1965 afin de retrouver des traces de son ancêtre breton; voyage désastreux au moins sur cet aspect. Ce n'est toutefois pas la seule tentative de Jack Kerouac pour retrouver des traces de ses ancêtres. La région de Rivière-du-Loup l'intéressait aussi grandement, car son père était né à Saint-Hubert le 5 août 1889.

À l'été 2018, Jacques Kirouac me fit part d'une incertitude, à savoir si Jack s'était bien rendu ou pas à Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup, notamment pour y voir la terre où son père était né. Ce doute reposait sur une rumeur voulant qu'il ait entrepris le voyage de Lowell à Rivière-du-Loup avec son ami Joseph Chaput, mais que les deux hommes ayant énormément bu tout au long de la route, le voyage se serait terminé dans une taverne de Lévis, donc il ne se serait pas rendu à Saint-Hubert. Au niveau de la recherche de ses ancêtres, ce voyage aurait connu le même résultat catastrophique que celui en Bretagne en 1965.



Jack Kerouac dans sa chambre à Northport, Long Island en 1964. On voit la croix et le chapelet accrochés au mur à la tête de son lit. (Photo : Jerry Bauer, courtoisie de Gerald Nicosia)

Dans *Memory Babe*, imposante biographie de Jack, l'auteur Gerald Nicosia écrit que Jack s'est rendu à Rivière-du-Loup¹ et que ce nouveau voyage de retour aux sources ne s'est pas terminé dans une taverne de Lévis. Il y raconte cet épisode de la vie de Jack : *le voyage à Montréal*² raviva son intérêt pour son ascendance canadienne-française, et cet été-là il demanda à Joe Chaput de le conduire à Rivière-du-Loup afin d'examiner les documents civils et ceux de la paroisse.

Nicosia raconte qu'à son arrivée à Rivière-du-Loup Jack alla droit au bar du motel pour un whisky-soda. Il est donc bien allé dans cette ville, mais Nicosia ne mentionne nullement que Jack se soit rendu jusqu'à Saint-Hubert situé quelque 40 kilomètres plus à l'est.

Tout comme lors de son voyage en Bretagne deux ans plus tôt, l'alcool a été plus irrésistible que les recherches que Jack projetaient et elles se sont avérées tout aussi improductives. En effet, Nicosia mentionne que sans la présence de Joe Chaput pour le protéger, Jack se serait fait *vertement rosser dans un bar quand il se mit à discourir sur la façon dont les Juifs avaient corrompu la langue française*. Et sans se soucier d'aller examiner les archives, il demanda à Joe de le conduire à Montréal. À mi-chemin, il était dans un état si lamentable qu'on refusa de les loger dans des motels. Après une nuit bruyante à Lévis, ils rebroussèrent chemin.

¹ *Memory Babe*, version française, pp 707-708.

² Ce voyage à Montréal dont parle Gerald Nicosia est celui que Jack effectua pour l'entrevue avec Fernand Seguin à l'émission *Le Sel de la Semaine* diffusée par Radio-Canada le 7 mars 1967.

Cette rumeur d'arrêt à Lévis, mentionnée par Jacques Kirouac en début du présent article, est sans doute basée sur cette partie du voyage sur le chemin du retour vers Lowell et non à l'allée vers Rivière-du-Loup. Cependant, cela ne nous éclairait pas encore à savoir s'il s'était rendu ou non jusqu'à Saint-Hubert. L'incertitude demeurait toujours.

Une autre source, rendue publique récemment, nous confirme que Jack Kerouac s'est bien rendu à Rivière-du-Loup. Lors d'une rencontre avec Jacques Kirouac au printemps 2019, il me montra une lettre de Jack datée du 4 octobre 1967³ adressée à son bon ami breton Youenn Gwernig, dans laquelle il mentionne qu'il a bien effectué un voyage au mois d'août 1967 à Rivière-du-Loup, dans le comté de Témiscouata avec son ami de Lowell, *correcteur à l'imprimerie du coin*, Joseph Chaput. À leur arrivée, les deux voyageurs se sont installés au *Motel Le Manoir du Domaine*⁴ [...] tenu par un Monsieur Dumont et sa charmante épouse.

Un passage de cette lettre laisse penser qu'il s'est ensuite rendu à Saint-Hubert, c'est une déduction permise, car Jack écrit être allé *au fin fond du vieux pays*. Que cela corresponde à Saint-Hubert n'est pas impossible puisque ce village est situé à une quarantaine de kilomètres à l'est de Rivière-du-Loup. Peut-on en être certain ?

Eh bien OUI ! Car certains témoins de cette visite à Saint-Hubert existent toujours. En effet, j'ai retrouvé la trace de deux d'entre eux qui m'ont confirmé la présence de Jack à Saint-Hubert. Ils ont même corroboré que ce dernier a passé environ une heure à causer avec leurs parents, René Soucy et Adélia Bard, dans la maison construite sur la terre située du côté nord du deuxième rang, alors que la terre de son grand-père, Jean-Baptiste Kirouac, était située du côté sud et appartenait à un certain Jean-Yves Tremblay en 1967 lors de la visite de Jack. On ne sait pas toutefois s'il est allé visiter cette maison ayant appartenu à son grand-père ou s'il s'est simplement contenté de discuter avec la famille Soucy⁵.

Au moment de cette visite en 1967, c'est le fils de Napoléon Soucy (1876-1940), René Soucy, qui est alors propriétaire de la terre ayant appartenu à Eusèbe Kirouac, frère de Jean-Baptiste. Ont assisté à cette rencontre, l'épouse de Napoléon, Amélia Paré (1878-1976), René Soucy (1911-1968) et son épouse, Adélia Bard (1919-2010), ainsi que leurs enfants Richard et Gaétane.

Richard et Gaétane Soucy, à qui j'ai parlé au téléphone, étaient âgés respectivement de quinze et treize ans en 1967. Sans se rappeler les détails de cette visite, ils me disent se souvenir que Jack passa environ une heure à discuter avec leurs parents dans la cuisine de leur maison. Jack était accompagné de deux autres hommes, dont un religieux. Une des deux personnes était sans doute son chauffeur, Joseph Chaput. Qui était le religieux ? Pouvait-il s'agir de son petit-cousin, l'abbé Gérard Lévesque ? À cette époque, ils avaient déjà entretenu une correspondance sur les ancêtres Kirouac. Ce n'est donc pas impossible.



Hôtel & Motel du Domaine à Rivière-du-Loup où Jack Kerouac a séjourné au mois d'août 1967.

(Photo courtoisie de Michel P. Desjardins)

Richard Soucy se rappelle que son père lui avait ensuite mentionné que Jack parlait *un vieux français*. Quant à sa sœur, Gaétane, elle se rappelle que c'est surtout sa mère qui a discuté avec Jack de ce qu'elle connaissait des membres de la famille Kirouac.

Jean-Baptiste Kerouac avait quitté Saint-Hubert avec toute sa famille pour les États-Unis en 1890. Ce n'est qu'en décembre 1899, neuf ans plus tard, qu'il vend

³ Parue dans *Sad Paradise, la dernière route de Jack Kerouac*, René Tanguy, Locus Solus, 2016, en version anglaise aux pages 120-121 et en version française aux pages 194-195.

⁴ L'établissement s'appelait : Hôtel & Motel du Domaine et, en 1967, appartenait à Abraham Dumont (1908-1992). Vers 1970, celui-ci le vendit à Flavius Dumont, surnommé « Flack » Dumont (1936-1979). L'hôtel fut ensuite opéré par son frère Romain Dumont et son épouse Andrée Dionne, puis vendu en 1981 à Bertrand Ouellet. L'entreprise n'existe plus. Les chambres ont été démolies et la bâtisse principale, située au numéro 372 rue Témiscouata, abrite maintenant *Spécialités Électriques Rivière-du-Loup inc.*

⁵ J'ai retrouvé quelques transactions (voir le tableau page suivante) concernant cette terre voisine du côté nord du deuxième rang de Saint-Hubert. Le 24 juin 1905, Eusèbe Kerouac, frère de Jean-Baptiste, vend une propriété à Elzéar Soucy. Cinq ans plus tard, le 8 juin 1910, il y a un Eusèbe Kirouac qui achète cette même propriété de dame Elzéar Soucy. Cette transaction a été faite soit par Eusèbe, père, ou son fils qui portait le même prénom ; je ne peux pas en être certain. Le 8 décembre 1914 (enregistrement en date du 10 décembre), Eusèbe la vend à Napoléon Soucy (aucun proche lien de parenté avec Elzéar) dont le fils René accueillera Jack Kerouac en 1967.

INDEX DES IMMEUBLES DU CANTON DEMERS

No 25

No d'Enre- gistrement.	DATE DE L'ENREGISTREMENT. Année. Mois. Date.	ENREGISTREMENT. ORIGINAIRE Reg. Vol. Page.	AVIS OU DECLARATION. Reg. Vol. No	NATURE DU DOCUMENT. (TITRE)	NOM DU VENDEUR, DONATEUR, CRÉANCIER, ETC.	NOM DE L'ACQUÉREUR, DU DONATAIRE, DU DÉBITEUR.
35661	1903. juillet 6	A 44.241		Reconnaissance	Eusèbe Kirouac	Eusèbe Kirouac, fils
37243	1904. Nov. 16	" 46.114		Obligation	Geo. St. Pierre	Eusèbe Kirouac
38038	1905. Juin 24	" 47.440		Vente	Eusèbe Kirouac	Calvian Soucy
39342	1906	" 48		Reconnaissance	Ferdinand	Eusèbe Kirouac
42028	1908	" 96	" 50	Donation	Eusèbe	Georges
44498	1910	" 8	" 53.221	Vente	Geo. St. Pierre	Eusèbe
50376	1914. Décembre 10	" 59			Eusèbe Kirouac	Napoleon Soucy

Transactions immobilières concernant la terre d'Eusèbe Kirouac que Jack Kerouac a visité en 1967.
Cette terre est voisine de celle de Jean-Baptiste Kirouac, grand-père de Jack.

sa propriété de Saint-Hubert. L'enregistrement de la vente a été effectué le 14 décembre 1899 au *Registre des immeubles de la Province de Québec*. Il vendit cette propriété à un dénommé Émile Desrosiers.

En 1890, Léo, le père de Jack, était âgé d'un an seulement. Jack n'a pas connu ses grands-parents décédés bien avant sa naissance : Jean-Baptiste en 1906 et Clémentine en 1908. Ce qu'il savait d'eux, il l'avait donc appris de son père ou de ses oncles et tantes. Quant à Léo, il n'avait que dix-sept ans au décès de son père Jean-Baptiste. Donc à part la légende familiale sur l'ancêtre, supposément né d'origine noble et sur laquelle Jack fabule grandement dans sa lettre du 4 octobre 1967 à Youenn Gwernig⁶, ses connaissances sur son grand-père autant que sur ceux qui l'ont précédé étaient manifestement très minimes et en général erronées⁷.

Le grand-père de Jack Kerouac était installé à Saint-Hubert depuis peu lorsqu'il décida d'émigrer aux États-Unis en 1890. En effet, les données du recensement canadien de 1851 nous apprennent que la famille Kirouac⁸ est installée à Saint-Jean-Port-Joli, sur la Côte-du-Sud. Dix ans plus tard, lors du recensement de 1861, la famille est à Saint-Antonin à environ 45 kilomètres de Saint-

Hubert et à douze kilomètres seulement de Rivière-du-Loup.

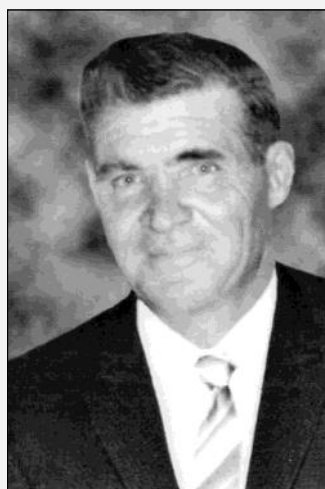
Jean-Baptiste et Clémentine se sont mariés en 1869. En se fiant aux endroits où sont nés les enfants, ils ont ensuite successivement résidé à Rivière-du-Loup de 1870 à 1872, à Saint-Antonin en 1874, à Varennes,

⁶ Dans cette nouvelle version de la légende familiale, Jack fait du père de notre ancêtre un marquis de la cour d'un roi Louis et un prince de Bretagne dont l'épouse était Signorina Braschi, la sœur de Giannangelo Braschi qui deviendra nul autre que le pape Pie VI !

⁷ Concernant l'ancêtre des familles Kirouac, ses connaissances étaient

totalement erronées et même farfelues. On n'a qu'à lire ce qu'il écrit à Youenn Gwernig en octobre 1967 pour constater que tout est fabulation dans sa lettre. De plus, il est évident que ses recherches tant dans la région de Rivière-du-Loup qu'en Bretagne deux ans plus tôt se sont limitées à des séjours dans des débits de boisson avec le même résultat : rien de nouveau en fin de compte !

⁸ C'est la graphie Quirouac que l'on retrouve dans le registre de Saint-Roch-des-Aulnaies lorsque Jean-Baptiste fut baptisé. À son mariage, à Saint-Pascal-de-Kamouraska en 1869, le célébrant utilise la graphie Kérrouack. Jean-Baptiste n'a pas su signer l'acte. Plus tard, à Nashua au New Hampshire, on retrouve la graphie Keroack au recensement de 1900.



René Soucy et son épouse Adélia Bard reçurent Jack Kerouac chez eux lors de sa visite à Saint-Hubert en 1967. (Photo courtoisie de Claudette Soucy)

sur la rive sud près de Montréal, de 1875 à 1880, à Saint-Mathieu-de-Beloeil en 1882, à Châteauguay en 1884, et à Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup de 1885 à 1890.

Jack attachait une très grande importance à Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup. Mais pourquoi ? Ses grands-parents y avaient vécu cinq ans, son père y était né et y avait vécu seulement un an. On sait que Jack connaissait l'existence de la terre dite *Les Trois Ruisseaux*, située entre Notre-Dame-du-Portage et Rivière-du-Loup, achetée par l'ancêtre des familles Kirouac en 1734. Mais Jack ne savait rien de plus. Notre ancêtre, puis son épouse et leurs fils furent propriétaires du domaine des *Trois Ruisseaux* durant cinq ans seulement sans y résider ni même l'exploiter⁹.

Le fait que notre ancêtre ait pu posséder cette terre dans la région de Rivière-du-Loup semble une faible explication de l'attachement de Jack pour cette région. On sait toutefois que le frère de son grand-père, Michel et sa famille ont aussi vécu à Saint-Antonin, un autre village situé à quelques kilomètres au sud de



Photo : François Kirouac

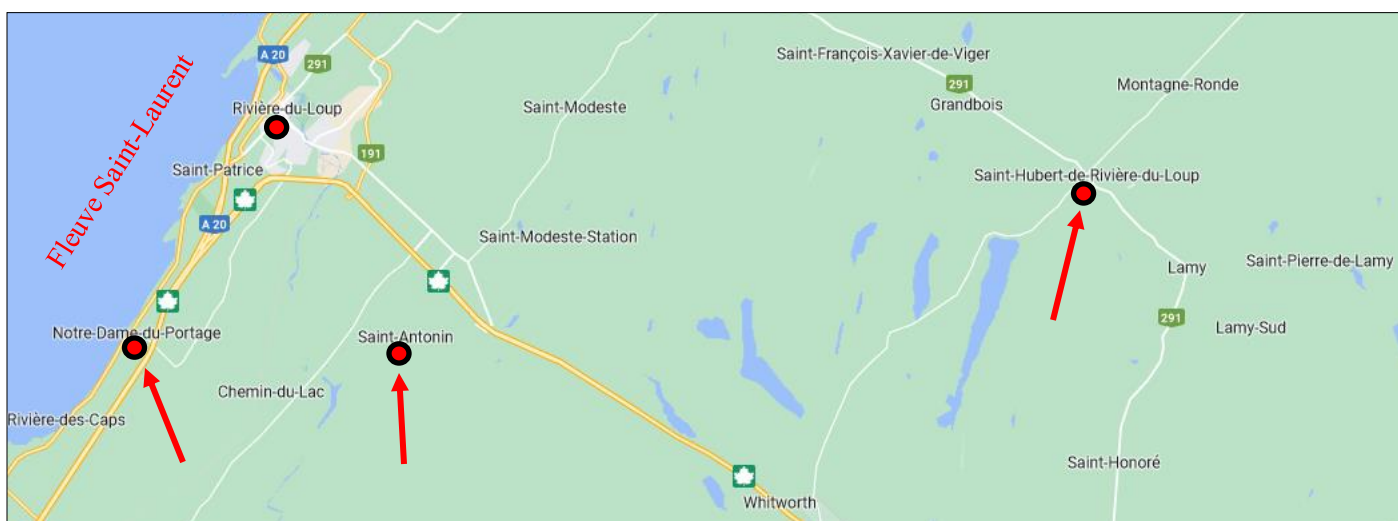
Maison ayant appartenu à Jean-Baptiste Kirouac dans le deuxième rang de Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup dans les années 1880. Selon l'abbé Gérard Lévesque, petit-cousin de Jack Kerouac, cette maison n'avait qu'un seul étage à l'époque de Jean-Baptiste Kirouac.

Rivière-du-Loup. Un autre frère de Jean-Baptiste, Eusèbe, a vécu à Saint-Hubert¹⁰ et y est décédé en 1917.

De plus, ces familles correspondaient très certainement entre elles après le départ de Jean-Baptiste pour les États-Unis. Ceci a sans doute créé un lien entre Nashua et Lowell, la terre d'adoption, et le milieu de vie des autres membres de la famille demeurés dans la région de Rivière-du-Loup. Voilà sans doute quelques éléments de plus qui viennent renforcer l'existence du lien affectueux de Jack, le romantique, avec la région de Rivière-du-Loup et ses racines francophones.

⁹ Jack connaissait seulement l'existence de la terre des *Trois Ruisseaux*, mais il ignorait totalement que l'ancêtre ne l'avait jamais exploitée ni même habitée. Ces informations ne furent révélées que lors de la recherche effectuée à l'initiative de l'Association des familles Kirouac sur l'ancêtre entre 1978 et 2013, plusieurs années après le décès de Jack.

¹⁰ C'est d'ailleurs dans la demeure d'Eusèbe Kirouac que Jack passa environ une heure à causer avec René Soucy et Adélia Bard lors de sa visite en 1967.



Le dernier voyage de Jack Kerouac au Québec enfin raconté

Gabriel Anctil

Le Devoir, supplément « Lire », 31 décembre 2020

Gabriel Anctil est un écrivain, journaliste et photographe québécois qui collabore avec *Le Devoir*, journal dans lequel il a écrit plusieurs articles sur Jack Kerouac. En 2014, il a coanimé une série documentaire radiophonique pour Radio-Canada intitulée *Sur les traces de Kerouac*. Cette série explore les liens entre l'écrivain, la langue française et le Québec.

Ayant pris connaissance des découvertes de François Kirouac sur le voyage de Jack Kerouac à Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup en 1967, il a repris la route de Jack afin d'en connaître davantage sur cette autre tentative de Jack Kerouac qui voulait en savoir plus sur ses origines québécoises.

Août 1967. Jack Kerouac, alors âgé de 45 ans, est au bout du rouleau. Alcoolique et fatigué, il n'est plus que l'ombre du jeune écrivain qui a atteint la gloire littéraire avec la publication de son célèbre *Sur la route* (Gallimard), 10 ans plus tôt.

Mais la pulsion de vie qui bat en lui est forte et le pousse, dans un ultime sursaut, deux ans avant sa mort, à prendre la route et à quitter Lowell, sa ville natale, où il est retourné vivre quelques mois auparavant, pour se rendre au Québec, pays de ses ancêtres, y vivre son tout dernier *road trip*, sa dernière plongée dans les tripes de son Amérique.

De ce légendaire voyage, nous ne connaissions que les grandes lignes. Ignorée ou à peine mentionnée par la plupart des spécialistes, cette folle virée fut décrite le plus longuement par Gerald Nicosia, qui y consacra une demi-page dans *Memory Babe* (Québec Amérique), une imposante biographie de plus de 700 pages publiées en 1983.

Il y explique que son passage à l'émission *Le sel de la semaine*, à la télévision de Radio-Canada, le 7 mars 1967, avait ravivé son intérêt pour ses origines québécoises et qu'il voulait se rendre au Québec pour mieux connaître l'histoire de sa famille.

Eh bien, 53 ans après son passage le long du Saint-Laurent, il est enfin possible de raconter ce qu'a vu et vécu l'écrivain voyageur, qui avait d'ailleurs le vague projet de transformer son expérience en roman.

Hit the road, Jack

La plupart des détails concernant cette escapade routière ont été révélés par Joseph Chaput, qui a accompagné Kerouac dans cette aventure. Nous avons eu accès à une série d'entrevues qu'il a accordées à Gerald Nicosia en 1978, dont les transcriptions font plus de 60 pages, ainsi

qu'à une vidéo réalisée par sa famille en 1979, où il décrit les expériences vécues avec Jack. Ces documents sont en anglais.

Ainsi, selon son récit, les deux grands amis quittent Lowell dans une énorme et élégante Plymouth Fury blanche, que conduira Joe (49 ans à l'époque) tout au long de l'odyssée.

À ses côtés, Jack, qui n'a jamais possédé de permis de conduire de sa vie, boit à même une bouteille de cognac, qu'il partage avec son chauffeur, dont les grands-parents ont également émigré du Québec pour s'installer à Lowell.

Plus loin sur l'autoroute 95, une fois la nuit tombée, les deux joyeux compagnons, qui échangeaient autant en français qu'en anglais, comprennent qu'ils ont manqué une sortie et qu'ils se trouvent désormais près de la ville de Mexico, dans l'État du Maine, loin de leur itinéraire original. C'est à cet endroit que Chaput, portant plus ou moins attention à la route, fait tomber la voiture dans un fossé : « Je me suis fracassé le torse contre le volant et j'ai eu mal aux côtes pendant trois jours. »

Désorientés, ils trouvent un hôtel pour y passer la nuit. « Il était environ 11 h du soir. J'étais crevé, mais pas Jack, qui débordait d'énergie et qui s'est dirigé directement vers le bar de l'hôtel. Il y avait de nombreux



Joe Chaput (à gauche) en 1969, héros de la Seconde Guerre mondiale et ancien champion de boxe, servait de garde du corps à Jack, qui avait un talent certain pour foutre le bordel partout où il passait lorsqu'il buvait. (Photo : Courtoisie Terri Chaput Levine)

locaux avec qui il a commencé à fraterniser. Il est immédiatement devenu le centre d'intérêt de la place. Vers 1 h du matin, je n'en pouvais plus et je suis allé me coucher. Mais lui, il continuait de parler et de parler. C'est alors qu'il m'a dit qu'il avait autant d'énergie parce qu'il n'avait pas arrêté de gober des speeds (amphétamines) depuis le début de la journée ! »

Dans une lettre que Kerouac adresse le 4 octobre 1967 à Youenn Gwernig, poète et musicien breton exilé à New York, de qui il a été très proche dans les trois dernières années de sa vie, il décrit son voyage et montre sa connaissance de l'actualité québécoise comme jamais auparavant : « Dans tous les motels dans lesquels nous nous sommes arrêtés au Québec, les locaux craignaient le nom de Chaput, car le leader du mouvement pour la libération du Québec s'appelle Marcel Chaput et c'est son oncle (un peu éloigné, mais de la même famille). [...] On a fait une sacrée fête ! »

Ces magnifiques lettres, surtout rédigées en anglais, avec des passages en joul, en breton et en français, ont été publiées pour la première fois dans leur intégralité en 2016 dans le livre *Sad Paradise* (Locus Solus), de René Tanguy. Un document passé pratiquement inaperçu au Québec.

Suite du voyage

Le deuxième jour de leur périple, Jack et Joe effectuent un arrêt à Caribou, dans le Maine, pour y boire quelques verres, avant d'atteindre Rivière-du-Loup, où ils dorment, comme l'explique Kerouac à son ami breton, dans un « super motel, Le manoir du domaine, tenu par un monsieur Dumont et sa charmante épouse, où il y avait un fermier fou qui n'arrêtait pas de venir boire avec moi — j'étais pieds nus la plupart du temps — et qui m'a dit que son nom était "Michaud quand qu'y est pas chaud !" (en français dans le texte) Je l'ai trouvé extraordinaire ! ». Ils séjourneront trois nuits à Rivière-du-Loup.

Ils passent la journée suivante à marcher dans la campagne à l'orée de la ville. « Le lendemain matin, j'ai demandé à Jack s'il voulait qu'on se rende aux archives

de la ville ou de la paroisse, comme prévu, raconte Chaput, mais il m'a simplement répondu : "Prenons un verre avant !" »

Ils se retrouvent donc dans un bar de Rivière-du-Loup où Kerouac, éméché, critique le français d'un des clients. « Insulté, celui-ci est sorti en nous disant qu'il allait revenir avec son ami qui pouvait soulever des voitures avec ses bras et qu'ils allaient nous casser la gueule, se rappelle Chaput. On a rapidement déguerpi, en riant. »

Car Joe Chaput (décédé en 1985), héros de la Seconde Guerre mondiale et ancien champion de boxe, servait également de garde du corps à Jack, qui avait un talent certain pour foutre le bordel partout où il passait lorsqu'il buvait.

« Finalement, de poursuivre Chaput, nous ne sommes jamais allés aux archives. Jack m'a dit que nous y retournerions une autre fois. Puis, le jour suivant, nous avons quitté la région en direction de Montréal. »

Déterminés à visiter l'Expo 67, qui bat alors son plein, les deux touristes rejoignent la route 132, où ils embarquent deux jeunes femmes de 18 ou 19 ans, qui s'y rendent justement et qui sont extrêmement impressionnées de rencontrer le légendaire Jack Kerouac.

Les bourlingueurs déposent les deux femmes à Lévis et se dirigent vers le traversier pour se rendre à Québec. Mais comme celui-ci ne passe que 15 ou 20 minutes plus tard, Jack propose de prendre un verre dans une taverne qui donne sur le bord de l'eau.

Ils y font la connaissance de cinq ou six marins d'un bateau anglais, avec qui ils passeront deux jours à faire la fête dans la ville, n'atteignant jamais l'autre rive du Saint-Laurent.

Retour vers Lowell

De Lévis, Jack et Joe s'engagent sur le chemin du retour vers Lowell, s'arrêtant dormir un soir en Beauce, très probablement à Saint-Georges, où ils prennent évidemment un coup.

Le *road trip* de Ti-Jean, comme le surnommaient affectueusement ses parents, aura donc duré huit jours et sept nuits, pendant lesquels il aura plongé dans le Québec où sa mère et son père étaient nés ; un Québec si longtemps idéalisé par celui qui ne parlait que français jusqu'à l'âge de six ans et qui a écrit deux courts romans dans sa langue maternelle.

« Quand je suis rentré à la maison, relate-t-il à son ami breton, j'avais tellement d'histoires françaises drôles à raconter à Mémère [Gabrielle-Ange, sa mère], qu'elle en est presque tombée en bas de son lit. »

Des témoins du passage de Jack

Jack et Joe, dans leurs descriptions de ce voyage mémorable, n'ont pas mentionné leur arrêt le plus symbolique : celui qu'ils ont effectué à Saint-Hubert, à 40 kilomètres au sud de Rivière-du-Loup, où le père de Kerouac, Léo-Alcide, est né en 1889 — au 132, chemin Taché Ouest. Un village que le patriarche a quitté avec sa famille pour Nashua, au New Hampshire, alors qu'il n'était âgé que de quelques mois.

En effet, grâce à François Kirouac, président de l'*Association des familles Kirouac*, qui fut le premier à mentionner cette rencontre, nous avons pu reconstituer cette visite éclair.

« Mon grand-père, Joseph Soucy, m'a souvent parlé de sa rencontre avec Jack Kerouac, explique Pierre Soucy, qui est né en ce mois d'août 1967. Il disait que Kerouac s'était arrêté au magasin général, et qu'ils l'ont envoyé vers le Garage Soucy, où il a parlé avec mon grand-père, qui en était le propriétaire. Celui-ci l'a ensuite dirigé vers la maison de son frère, René Soucy. » Florent Soucy, âgé de 22 ans à l'époque, habitait en face du garage et dinait quand il a vu par la fenêtre une voiture blanche possédant une plaque d'immatriculation du Massachusetts s'y arrêter pendant une trentaine de minutes. « Dès que la voiture est partie, je suis allé au garage voir mon oncle, Joseph Soucy, qui m'a raconté qu'il venait de discuter avec un Kerouac de Lowell qui cherchait les traces de sa famille dans le village. »

Jack et Joe font donc la rencontre de René Soucy (1911-1968), de sa mère Amélia Paré (1878-1976), de sa femme Adélia Bard (1919-2010)

ainsi que de leur fille Gaétane Soucy dans leur résidence du 139, chemin Taché Ouest, située de biais à celle où le père de Jack a vu le jour.

Gaétane Soucy, qui était la neuvième enfant de cette famille qui en comptait 22, est la seule personne encore vivante à avoir assisté à cet événement. Elle avait 16 ans. « Ils sont arrivés à la maison en début d'après-midi. J'étais au deuxième étage. Je suis descendue pour les voir, puis je suis tombée face à face avec Jack Kerouac. Il me faisait un peu peur. On n'était pas habitués de voir des étrangers dans ce temps-là. Il était habillé un peu comme un guenillou, portait de grands pantalons et une chemise à carreaux. Puis son français était cassé. Il parlait bien, mais c'était évident qu'il avait un accent des États. »

Selon Gaétane, qui est restée avec les invités tout au long de leur visite

— qui s'est étalée sur plus d'une heure —, Kerouac a surtout discuté avec sa grand-mère maternelle, Amélia Paré, qui a vécu de 1893 à 1902 à Lowell, où elle a travaillé dans une manufacture de coton. « Je me souviens qu'ils ont mentionné le mot "Lowell" à plusieurs reprises, et qu'ils ont échangé sur la famille Kirouac, à qui mon grand-père avait acheté notre terre et notre maison. Je pense que ma grand-mère a peut-être connu les parents de Jack à Lowell. C'est une visite qui nous a beaucoup marqués. »

Nous nous sommes également entretenus avec Richard Soucy et sa sœur Claudette Soucy, âgés respectivement de 15 et de 23 ans en août 1967. Ces derniers n'étaient pas présents lors du passage de Jack Kerouac, mais ils nous ont confirmé avoir souvent entendu leur grand-mère et leurs parents parler de cette rencontre. Selon nos recherches, ce serait la seule maison que Jack ait visitée dans le village.



Photo : collection François Kirouac

Gabriel Anctil, auteur, en compagnie de François Kirouac, Jacques Kirouac et Franco Nuovo, animateur, au Berceau de Kamouraska où a été inhumé en 1736 l'ancêtre de Jack Kerouac. La photo a été prise le 14 mai 2014 à l'occasion du tournage par Radio-Canada d'un documentaire radiophonique intitulé *Sur les traces de Kerouac*. Le documentaire, présenté en quatre épisodes, peut être écouté sur le site web de l'Association des familles Kirouac à cette adresse : <https://www.familleskirouac.com/jack-kerouac>

Lettre de Jack Kerouac à Rosaire Dion-Lévesque

28 DÉCEMBRE 1950

94-31 134th St.
Richmond Hill, N.Y.
Dec. 28, '50

R. Dion-Lévesque
Lund Road
Nashua, N.H.

Dear Mr. Levesque,

I'm very glad and honored that you wish to write an article about me for *La Patrie*, especially as it will be written by a man whose name is the same as my mother's maiden name and who comes from the town of my ancestors. It's somewhat sad and unfortunate that I can't say all this to you in French---but I really cannot spell or write correctly in French. Public schools in Lowell and soon I forgot how to write French, although I still speak the patois with my mother, Gabrielle LeVesque (born in St. Pacombe.) She sends you her warmest wishes and also to your little Jean who must be a sweet child.

To fit this glossy photo into an envelope I cut it somewhat with the scissors; hope it will be satisfactory. Harcourt, Brace sent me a brace of them; they too are pleased. For the sake of what might be necessary for the record, the photographer was ARNI, as I took care to note in ink. (The picture is not a realistic one and I've never liked it, but we use it because it's on the jacket of the book, like an emblem.) The publishing date was March 2, 1950.

I don't know what kind of short biography you need, but here goes. My father was Leo Kerouac of Nashua (born in St. Hubert and of the *Riviere du Loup* Kerouacs way back.) He was a printer and publisher in Lowell---the old SPOT LITE theatrical paper, and later other periodicals and regular printing. I was born March 12, 1922; went to St. Louis parochial school and later St. Joseph parochial for boys. Not ex-lies...St. Louis, Ste. Jeanne d'Arc. Then I went to public schools and Lowell Hs, where I began playing football; won a scholarship to Columbia U., first a year in prep school, Horace Mann School for Boys in N.Y. Then I served in the Merchant Marine during the war; was on the famous S.S. *Dorchester* the trip before it sank with the famous chaplains in the North Atlantic 1943. (Why do I say this?) I don't know exactly what you could use. I began writing *The Town & the City* in 1946 and finished it 1949. It's not my own family, but a family created out of the composite of friends and people (including my own parents) I knew and loved most. There is no attempt to cover the French-Canadian story in America; this I am now doing in my 2nd book. In my childhood I took two trips to Montreal, with the folks, as all the New England French do, each time on the Fourth of July; in an old '29 Ford, the whole family (one sister, Caroline.) My life has been generally a lot of wandering...not only at sea, but hitch-hiking several times around U.S.A. (47 states.) I worked at all kinds of jobs, and have been writing since I was eleven, when I wrote my first little book in a nickel notebook on the spur of reading *Huckleberry Finn*. At 19 I was writing "Saroyan" short stories in Hartford, Conn. and working in a garage; at 22 I was in Manhattan reading Rimbaud & haunting the Columbia campus; at 24 I was in 'Frisco writing Carlyle-like essays. Nothing I didn't do. My chief influences are Louis Ferdinand Celine, the great contemporary French novelist now in exile in Denmark; Dostoevsky; James Joyce and of course Melville and Thomas Wolfe. I was married only a month ago, Nov. 17, to Joan Haverty of Albany, N.Y. If you can make anything out of this...or if you can't, please let me know and I'll try to send you exactly what you need.

I hope I haven't been too verbose and useless. I hope to meet you someday. Do you happen to know a Mme. Louise Michaud in Nashua?---she is my aunt, my father's sister, a dressmaker of many years, and my favorite and most loved aunt. To my surprise I learned several years ago, in a talk with her, that she had read everything---not only Rimbaud but Stendhal, not only Villon but LaRocheffoucauld, etc. She's my last contact with the life I knew in Franco-Americana...la vie Franco-Américain?

It was interesting to me to learn that you translated Leaves of Grass; Whitman was my first real influence; it was on the spur of reading Whitman that I decided to cross the country. There is something in Whitman that brings together all the contending elements and nationalities in U.S.A.; something too that bespeaks the vast freedom of Canada, the St. Lawrence, the West of Canada, the Gaspé. The fact that you made no money doesn't surprise me. I made no money either on my novel and expect never to make anything writing, especially if I write exactly what I need to write, which is the truth about what I know. This has to be.

I hope you can make a few bucks with your prose. If you write stories you should get yourself an agent in N.Y. I have a very good agent called Henry Volkanning, 522 Fifth Ave. There should be a tremendous amount of material you have about French Canadians; why don't you try a series of stories about New England Canadians.

Hoping all goes well, and that you send me the article before it's published, if you ever do it, I remain yours sincerely,

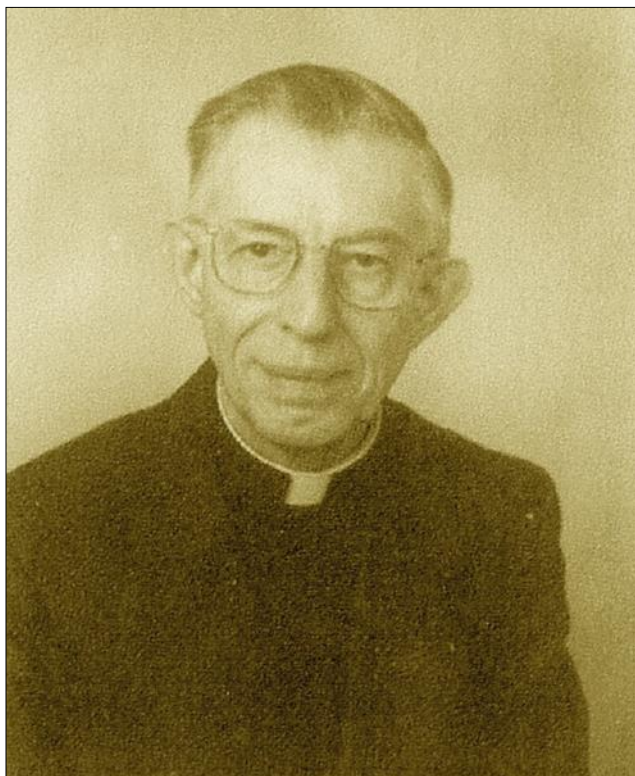
Un compatriote,

*Jean Louis
Kerouac*

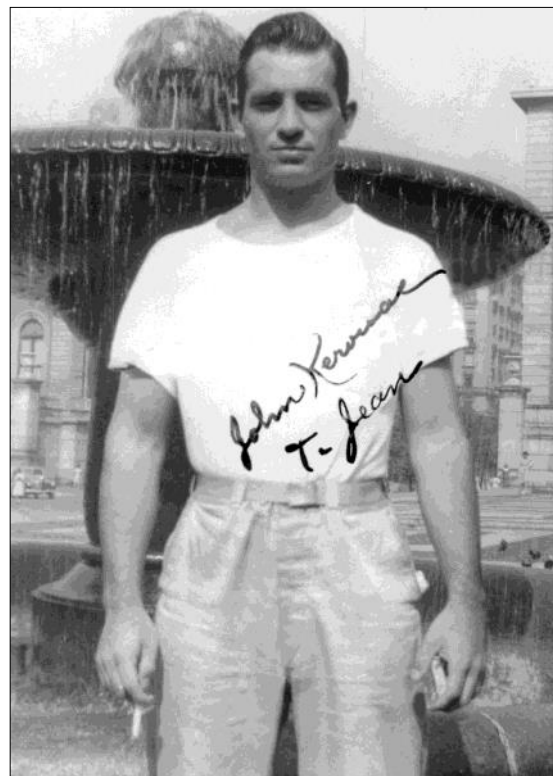


Yves Kirouac, admirateur de Jack Kerouac, lisant des extraits de poèmes de l'auteur, accompagné au piano par David Amram à l'occasion de Québec / Kerouac 2012. (Photo : Marie Kirouac)

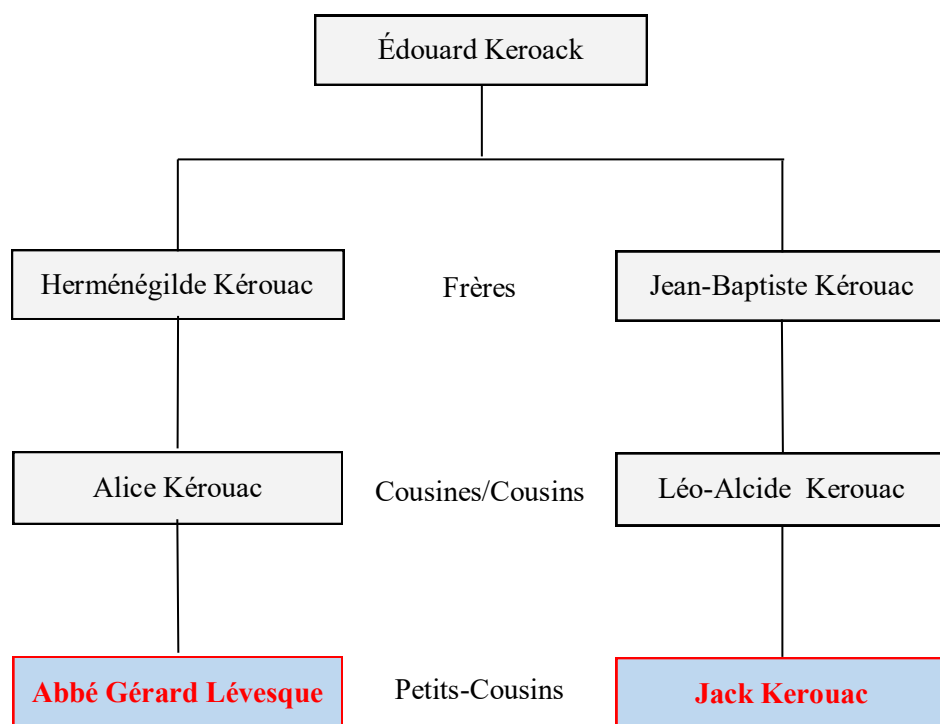
Abbé Gérard Lévesque et Jack Kerouac des petits-cousins



Abbé Gérard Lévesque
(Photo : collection AFK)



Jack Kerouac, à l'Université Columbia en 1944
(photo : courtoisie Colette Kerouac)



Mon cousin Jack Kérouac

Abbé Gérard Lévesque

Bulletin de l'Association des familles Kirouac, numéro 11, décembre 1987, pp 4-6

Petit-cousin de Jack, l'abbé Gérard Lévesque raconte sa première et seule rencontre avec l'auteur à Lowell en août 1968. Au cours de cette visite, les petits-cousins échangèrent sur leur famille respective et leur intérêt commun pour la généalogie et l'ancêtre des Kérouac.

Des cousins Kérouac aux États-Unis, j'en avais déjà plusieurs à Nashua, dans le New-Hampshire; depuis plus d'une quinzaine d'années, de temps à autre, j'allais leur rendre visite. S'en trouvait-il d'autres, à quelque quinze milles de là, parmi lesquels figurait un écrivain d'un style nouveau et d'un genre de vie tout aussi original? Je l'ignorais complètement. C'est l'émission télévisée *Le Sel de la Semaine*, de Radio-Canada, avec l'animateur Fernand Seguin qui, en 1967, me l'a appris et m'a fait connaître Jack Kérouac, sa vie, son œuvre, sa famille.

Peu après, dans l'unique but de compléter mes cueillettes généalogiques, je lui fis parvenir un formulaire que, dûment rempli, il m'a fidèlement retourné par la suite. De son côté, dans une lettre en date du 6 juillet 1968 (voir page suivante), s'interrogeant encore sur ses origines depuis *Satori in Paris*, il me faisait part de son désir de me rencontrer personnellement un jour. Ce qui n'a pas tardé...

En effet, un mois plus tard environ, au terme d'un voyage effectué dans les provinces Maritimes et les États de la Nouvelle-Angleterre, en compagnie d'un confrère, l'abbé Louis Tessier, je me suis arrêté à la ville de Lowell. Là, au milieu de la soirée, après une courte visite chez sa tante Léontine, tout à fait d'accord avec moi, je me suis rendu sur l'avenue Sanders, à la résidence de mon cousin Jean Louis.

Tout comme prévu, l'accueil fut courtois, aimable et sans prétention. Stella, son épouse, vint nous ouvrir. Après les salutations et les présentations d'usage, nous sommes invités, mon compagnon et moi-même, à prendre un siège. Après bientôt vingt ans de cela, il me semble le revoir encore, ce cousin pas mal grand et assez costaud, fortement musclé, assis dans son large fauteuil, en robe de chambre de couleur plutôt sombre, laissant déceler, sous des traits fort robustes, une franche bonhomie.

La pièce elle-même, dans laquelle nous nous trouvions, était passablement grande, et dépourvue d'articles de luxe et de tout superflu. Par la disposition des objets et des meubles, elle m'a paru comme divisée en deux parties de grandeur à peu près égale: en deçà, au premier plan, celle de séjour ou des visiteurs; puis, au-delà du fauteuil de Jean Louis, la section réservée à la malade, sa maman Gabrielle ou « *mémère* », que je revois encore couchée

sur un lit bien modeste et de moyenne hauteur, auprès duquel se tient constamment Stella toujours prête à dispenser ses services.

La conversation, entièrement en français, s'est amorcée sur un bref échange de renseignement sur nos familles respectives et les ancêtres Kérouac. Comme ce sujet l'intéressait depuis longtemps, Jean Louis m'a exprimé son intention de venir au Québec dès l'année suivante, si tout le favorisait, la santé de sa mère surtout; c'était son désir de se rendre au pays de ses ancêtres, aux lieux d'origine de son père et de sa mère.

Évoquant ensuite les figures les plus célèbres des familles Kérouac, il a rappelé le souvenir de sa tante religieuse, Caroline, des Sœurs de la Providence, dont la vie et l'œuvre remarquable lui avaient inspiré quelques articles parus, ces dernières années, dans les journaux de Lowell. Le nom et la célébrité du frère Marie-Victorin, Conrad Kirouac, ne lui étaient pas étrangers; il m'a prié de lui faire parvenir le plus de renseignements possible sur la vie et les réalisations de cet homme célèbre. Je ne sais si, par la suite, il a eu le temps d'utiliser, pour des articles qu'il proposait d'écrire, toutes les notes que je lui ai adressées peu après.

Enfin, il me fit part de sa décision de quitter éventuellement Lowell, à l'automne ou plus tard, et d'aller vivre en Floride, à St. Petersburg, pour la santé de sa mère; elle y trouverait, pensait-il, un climat plus chaud et plus sec qui atténuerait sa maladie. La rencontre allait bientôt prendre fin ... Avant mon départ, de façon très aimable, il me remit un souvenir, un volume relié de son œuvre *Satori in Paris*, et il s'est excusé largement de ne pouvoir l'offrir en français. Il prit soin de le dédicacer comme suit: « *À mon cousin Père Levesque Avec amitié, plaisir, et confiance Jack Kerouac Août '68* ».

Tout au long de cette rencontre, comme dans ses lettres d'ailleurs, il me faut l'avouer, j'ai toujours été profondément impressionné par ses paroles et ses gestes imprégnés de respect et d'attention à mon endroit; cette considération ne venait pas seulement de ce que j'étais son cousin, mais bien plutôt de ce que, par ma vocation, je devais représenter pour lui. Je lui rends ce témoignage.

Mon cousin Jack Kérouac, pour moi, il m'apparaît comme un colosse puissant, au cœur tendre et très humain, qui n'a pu résister aux exigences de son métier, de son milieu, de sa génération. Qu'il survive par-delà ses œuvres!

Gérard Lévesque, ptre.

Lettre de Jack Kerouac à l'abbé Gérard Lévesque

6 JUILLET 1968

July 6, 1968

Rev. G. Levesque
Paroisse St. Bartholemy
7137 Rue des Erables
Montreal, Canada

Cher Pere Levesque:

I assume that you can understand English but I will write this letter in my own poor French.

After awhile. I went to the Library in Lowell Mass. and asked for the book on the Quebecois Kerouac relatives (and all the other Quebecois) and I had to look up LeBris. I found there were some "LeBrice" from CAP ST. Ignace, and ISLET, but I know that the LeBrix de Kerouac'h came from Riviere du Loup and there waxed nothing there about them.

My ancestor was Francois-Alexandre Lebrix de Kerouac'h, born 1703 in Kas, Basse Bretagne, and well here's what it says:

V.---LeBRIX (4), FRANCOIS, b 1703; de Kas, Basse-Bretagne.

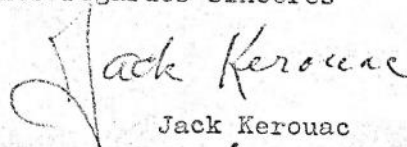
(4) Soldat de la compagnie de Sabrev
. Il etait le 21 mars 1726, a
Boucherville.

These quotes are from the official French Canadian register by Pere Somebody. And very unlikely that they would have forgotten the branch that settled in Riviere du Loup, with the Frazers as servants.

My cousin, Hervé Kerouac, told me to write to you for the true details. I've already been in Brittany (Bretagne) to sound out some news about LezBreiz de Kerouac'h, et le Petit Prince.

Please tell me what you know, from old Cathedral records, and others, and someday I hope, by God, to go visit you myself in person. I am only a Kerouac, and my mother is a Levesque, and I want to know my family records, with your permission, and to bring honor to us all

Avec mes regards sincerés


Jack Kerouac
Écrivain

Lettre de Jack Kerouac à son petit-cousin, l'abbé Gérard Lévesque, fils de la sœur de Léo-Alcide Kerouac, Alice, datée du 6 juillet 1968 dans laquelle il lui demande des informations sur son ancêtre breton, premier *de Kervoach* à s'établir en Nouvelle-France. (Collection Association des familles Kirouac)



BLESSINGS

AT CHRISTMAS
AND MANY JOYS
IN THE
NEW YEAR

*Send me that stuff
about the family.
I would appreciate it.
all hail the Holy Ghost
Jack Kerouac*

Demande de Jack Kerouac à l'abbé Gérard Lévesque à l'occasion de la fête de Noël 1968. (Coll. AFK)

« Jack Kerouac est entré dans la légende en même temps que dans la littérature américaine – et nous, anciens Canadiens français comme lui, nous le poursuivons encore : son errance nous fascine. »

Jean Royer, *Le Devoir*, 12 février 1983.

JACK KEROUAC VU DU QUÉBEC



Table-ronde avec Roger Brunelle (2^e à la gauche), Jaap Van Der Bent (chercheur indépendant néerlandais qui s'intéresse à l'influence des *Beats* sur les écrivains européens) et Fernan Carrière (journaliste, chercheur et animateur) lors de la *Rencontre internationale Jack Kérouac*, octobre 1987.

(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)

Jack Kerouac, le « damn canuck » de la québécité

Louise Ingles

La Presse, 7 sept. 1974, p. E-19



Jack Kerouac, New York City, 1962.
(Photo par David Markson, courtoisie, Gerald Nicosia)

Le Québec s'éprend peu à peu du personnage de Jack Kerouac et commence soudainement à savourer son œuvre. Entre autres, Victor-Lévy Beaulieu consacre, à sa façon, l'image que certaines gens se font de Kerouac.

Il semble se dessiner à mon avis, sur l'agenda littéraire québécois, un culte posthume à Jack Kerouac. Culte que l'on porte à l'un des nôtres qu'on a précédemment rejeté, ignoré ou oublié... Tout comme les Acadiens de la déportation, peut-être même les Franco-Ontariens connaîtront-ils un jour l'heure de gloire sur le palmarès québécois. Enfin, chaque chose en son temps, rien n'est encore prévu.

Revenons à nos moutons. Jack Kerouac, « king of the beats », « the daddy of us all », comme dirait plus d'un itinérant américain, vécut intimement avec le monde littéraire des années 1950 sans jamais s'y intégrer. Allen Ginsberg, William Burroughs et John C. Holmes, enfants

spirituels de Thomas Wolfe, firent tous partie du même clan que Kerouac, celui de l'« underground » et des « heydays » littéraires de Berkeley. Mais chacun d'entre eux s'émancipa et prit racine dans son Amérique.

Tel ne fut pas tout à fait le cas de Jack. Car en Kerouac vivaient deux hommes tout à fait différents. Le premier se cherchait sans se trouver, en traversant en tout sens l'Amérique, en faisant tous les métiers sans en connaître un seul, et en réécrivant dans chacun de ses romans, les événements les plus minimes de sa vie. Minutieusement, il agrandit à la loupe littéraire, sa petite vie misérable. Et les jeunes bourgeois « In » à l'heure « cosmique », crurent reconnaître dans la dérive authentique d'un homme perdu et déchu, se livrant jusqu'aux tripes dans des cahiers « hilly » à cinq cents, après des orgies de boisson et de femmes, un gars « hip » cherchant le même « bag » qu'eux. Kerouac n'était pas un homme gratuit,

« un fils à papa » qui pouvait retourner n'importe quand dans les bras de son père.

Le second Kerouac, c'était Ti-Jean, le ti-gars à Mémère, celui qui étant petit, couchait avec elle alors que le père Léo couchait dans un autre lit. Ti-Jean, s'est celui qui écrivait à Mémère, une fois rendu à San Francisco, pour lui demander 50 dollars afin de revenir à Lowell, au Massachusetts. Revenir à Mémère et ses robes fanées avec une médaille sainte accrochée sur chacune d'entre elles pour parler « canadien-français ». Mémère qui le chicanait, qui lui disait de se laver et de se raser. Mémère qui disait qu'elle était fatiguée de travailler dans la manufacture à souliers pour se faire vivre et pour le faire vivre. Mémère qui lui disait que puisque le père Léo était décédé, c'était à lui, Ti-Jean, de prendre la relève et de s'occuper d'elle. Et Ti-Jean disait oui... à chaque retour à la maison, Ti-Jean, c'était celui qui demeurait petit garçon, alors que sur la route, il était l'adolescent à la recherche de sa maturité adulte, la clé de sa liberté psychique. Mais, Ti-Jean revenait toujours à Mémère.

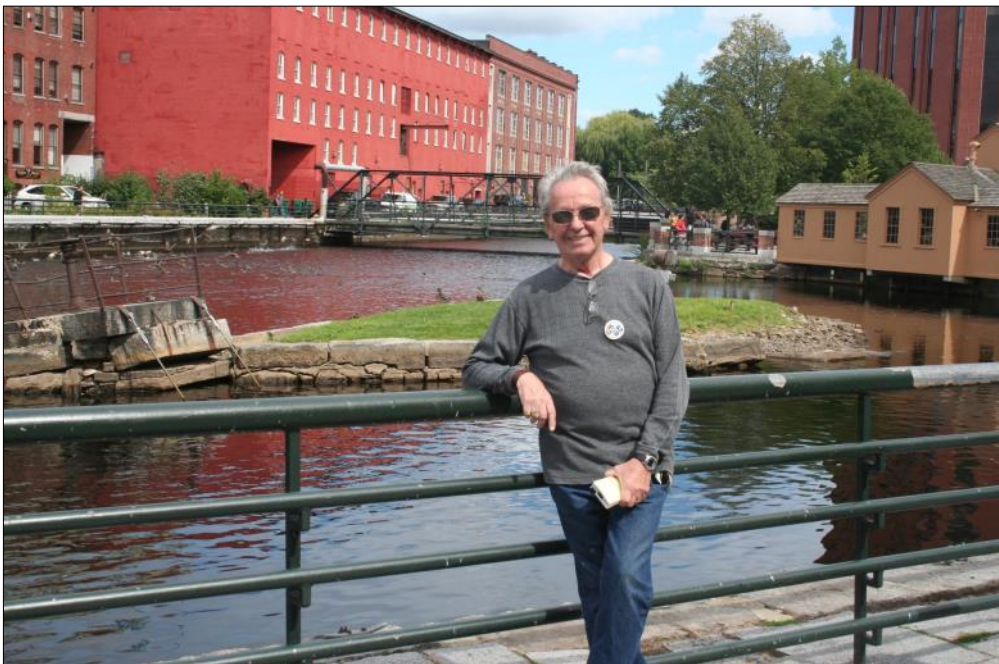
« I'm king of the beats, but I'm not a beatnik » ; Kerouac n'a jamais pu, une seule fois, définir ce qu'était le « beat ». Il ne s'impliqua jamais dans l'anarchisme intellectuel et politique de ses collègues. Il se disait « apolitique » ou « conservateur » sans même savoir ce qu'il entendait par cela. Il était un héros ne possédant rien, arrivant au bout de son chemin pour rien trouver. Voilà pourquoi Kerouac n'a jamais pu qu'assumer une certaine forme de liberté enfantine, si irresponsable qu'aucun autre univers ne pouvait le transgresser – mais il aurait fallu que tous les « beats » aient une mère au retour et non un « papa du genre « fils à papa » ».

Kerouac n'était pas un « Canadien errant », c'était un « maudit canuck » dont le féodalisme québécois avait obligé ses parents à venir s'industrialiser, c'est les manufactures de l'« Uncle Sam ». Jack était fasciné par ses ancêtres, mais il n'a jamais retrouvé sa généalogie. Déraciné, il s'accrochait à Mémère, qui, avec sa religion et son gros bon sens, pouvait le protéger de ses maudits « Yankees ». Pendant des années, il garda dans son portefeuille une image sainte de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, vieille, sale, et fripée ; sur le revers, Mémère avait inscrit à peu près ceci : « Mon fils, ne te laisse pas achaler par n'importe quoi ; n'aie pas peur de la maladie ou de choses épeurantes - je t'ai pris sur mes genoux et je suis responsable de toi. As-tu besoin d'autre chose ? »

Kerouac l'a dit lui-même, écrire servait à se purger. C'était aller à la confesse comme il le faisait petit garçon, sauf qu'aujourd'hui Mémère s'occupait de son salut.

Jacques Godbout s'est trompé lorsqu'il a dit : « Non Kerouac, pour nous *beat* veut dire *beaten*, battu, écrasé, vaincu, à la guerre et au commerce ». C'est exactement ce que Kerouac disait, camouflé derrière son langage « yankee ». Et c'est nous qui l'avons compris, pas les « Beats ». Découvrir Kerouac, c'est exorciser en nous, le « damn canuck » qui fait encore partie de notre héritage.

La grandeur de Kerouac vient du fait qu'il a su faire une œuvre classique de cette tragédie viscérale qu'est d'être un « damn canuck ». Il a fait pour nous tout un bon bout de chemin.



Roger Brunelle devant une des nombreuses manufactures de textile qui a attirée tant de Québécois en Nouvelle-Angleterre aux XIX^e et XX^e siècles. Lowell, septembre 2014. » (Photo : François Kirouac)

Un orphelin de sa langue maternelle

Pol Chantraine

Le Trésor des Kirouac, numéro 53, septembre 1998, pp 36-37

C'est lors d'un voyage aux Îles-de-la-Madeleine que Jacques Kirouac rencontra l'écrivain, auteur-compositeur et journaliste Pol Chantraine. Au cours de leur conversation, le nom de Kirouac lui rappela la seule rencontre qu'il eut avec Jack Kerouac en 1967 à l'occasion de l'émission « Le Sel de la semaine » animée par Fernand Seguin. Très aimablement, il accepta la proposition de Jacques Kirouac d'écrire ses souvenirs de cette rencontre pour les lecteurs du *Trésor des Kirouac*.

Voici de nouveau ce texte publié pour la première fois depuis sa parution dans la revue de l'Association en septembre 1998.

J'avais lu la plupart des livres de Jack Kerouac, lorsque la Société Radio Canada l'invita à son émission phare du « Sel de la semaine »¹, laquelle était une véritable institution culturelle, puisque de mercredi en mercredi, Fernand Seguin y recevait des sommités des lettres, des arts, des sciences et de la politique tels, je vous les nomme en vrac: Henry Miller, Han Suyin, Gaston Deferre, Jean Rostand, Jacques Tati, Lawrence Durrell, Simone de Beauvoir, Michel Simon, Henri de Monfreid ... et Jack Kerouac. Étant à l'époque chroniqueur de télévision au *Photo-Journal*, à moins que je ne fusse déjà au magazine *Perspectives*, et très proche de Gérard Chapdelaine, qui réalisait « Le Sel de la semaine », j'assistais en général aux cocktails de presse donnés en l'honneur des prestigieux invités au Salon Bleu du Ritz Carleton (c'était une tradition), ainsi qu'à la mise en onde des émissions.

Sauf que pour Jack Kerouac, il n'y eut pas de cocktail au Ritz Carleton. Je présume que ses préférences n'allaient pas à ce genre d'établissement. Dans l'après-midi de l'émission, il était à la Taverne Royale, rue Drummond, avec ce qu'il y avait d'intellectuels « beat » et de « hip » à Montréal. Je crois me souvenir que Pierrot Léger était là, ainsi que Denis Vanier, et bien d'autres, et que ça y allait ferme du côté de la bière, sinon de moins avouables substances qui se consommaient aux toilettes. J'y suis passé assez vite, pour voir cet écrivain que j'admirais depuis tant d'années et dont les photos que j'avais vues de lui dataient du temps où il jouait au football américain à l'université. J'avoue avoir été déçu: Jack Kerouac était plutôt empâté, les traits du visage engorgés dans une figure plutôt bouffie, et le regard déjà un peu affecté par l'alcool. Je crois me souvenir aussi que la conversation, à ce moment-là, se faisait en anglais, ce qui me paraissait d'ailleurs tout à fait naturel, Jack Kerouac étant considéré par les intellectuels américains comme l'un des plus grands virtuoses des mots. C'était lui, par exemple, qui, lorsque son ami

Allen Ginsberg lui avait fait lire son manuscrit jusqu'à intitulé « Howl », lui avait suggéré « howling », et de la même façon avait persuadé son autre ami William Burroughs de changer le titre de son livre « Nude Breakfast » en « Naked Lunch ».

À l'émission, Jack Kerouac était passablement éméché. Le scénographe, à qui l'on avait sans doute omis de dire que c'était un gars de palabre, mais autour d'une table de cuisine ou de taverne, l'avait assis sur une chaise causeuse avec Fernand Seguin, et tous deux mal à l'aise: lui en jeans, brodequins et chemise carreautee et l'animateur en complet cravate et souliers fins. Je crois, de plus, que Fernand Seguin n'avait pour ainsi dire pas fréquenté l'œuvre de Kerouac et s'était basé sur les rapports des recherchistes pour préparer son interview. Son plan rigide, dont sa piètre connaissance de son sujet lui interdisait de s'éloigner, convenait peu à la personnalité éclatée de son invité. On sentit bientôt un certain antagonisme entre les deux hommes, Jack Kerouac ayant besoin de temps et de recul pour répondre aux questions, surtout en français et Fernand Seguin étant, au contraire, pressé par les minutes qui passaient. Ce qui fait que non seulement l'interview ne décolla jamais vraiment de terre et fut escamoté, mais encore, qu'il se déroula en grande partie en anglais et que Jack, se sentant presque agressé par Fernand, mais ayant néanmoins des choses d'une extrême importance à communiquer sur sa francitude, ne put terminer l'interview qu'en répétant « je vous aime, je vous aime, je vous aime » (du moins est-ce mon souvenir), paroles qu'il adressait, ai-je compris plus tard, non pas seulement à ses quelques amis d'un jour dans le public, mais à l'ensemble de l'auditoire, c'est-à-dire à tous les Canadiens français.

Or, Fernand Seguin, peu renseigné sur le fossé philosophique qui sépare les « beatniks » et les « hippies » crut que c'était une profession d'adhésion au « peace and love » de ces derniers, alors que c'était un déchirant cri d'appartenance au peuple canadien-français. Je n'ai su que plus tard, après avoir relu *On the Road with Mama* et quelques-uns des exégètes du grand écrivain qu'il n'avait jamais arrêté un instant de ressentir ses souches françaises, et qu'à l'instar d'Elias Canetti, dont les dictionnaires disent: « écrivain britannique d'expression allemande », l'on pourrait dire de lui: « écrivain canadien-français d'expression américaine » ...

¹ Pour voir et entendre l'entrevue de Jack Kerouac à l'émission *Le sel de la semaine* du 7 mars 1967, voir Ici-Radio-Canada :

<https://ici.radio-canada.ca/info/videos/1-8164645/sel-semaine-7-mars-1967>

C'est le grand paradoxe de Jack Kerouac, accaparé par la « beat generation » et fondu dans le melting pot américain. Mais en lui vivaient deux êtres, et c'était très clair dans le peu de temps qu'il m'a donné à le voir: quand il parlait anglais, c'était un intellectuel accompli, raffiné sous ses dehors de hobo et de la veine des Jack London et Kenneth Patchen, et quand il parlait français, il donnait plutôt l'impression d'être un cultivateur du Bas-du-Fleuve, ou un tisserand de Lowell: la culture et le génie n'irradiaient pas de sa parole dans cette langue, faute qu'il ne l'ait plus beaucoup parlée après

l'adolescence. Or, c'eût été dans celle-là et pour le peuple qu'il sentait sien dans son cœur qu'il aurait voulu briller. Mais la diaspora québécoise en Nouvelle-Angleterre n'a pu résister au rouleau-compresseur de l'assimilation. Il était déjà sur le versant de folklorisation de ses souches.

De là son douloureux dilemme. Et la fécondité de son œuvre.

« Je voué ainque la tristesse tout partout. Bien des foi quand y'a bien du monde qui ri moi j'wé pas rien droll. »

Jack Kerouac dans *La Vie est d'hommage*.



Jack Kerouac à l'émission *Le sel de la semaine* le 7 mars 1967, en compagnie de l'animateur, Fernand Seguin.
(Photo : courtoisie de la succession d'André Le Coz©)

Kerouac : mourir de la fureur de vivre

Réginald Martel

La Presse, 8 février 1975, p. E 3

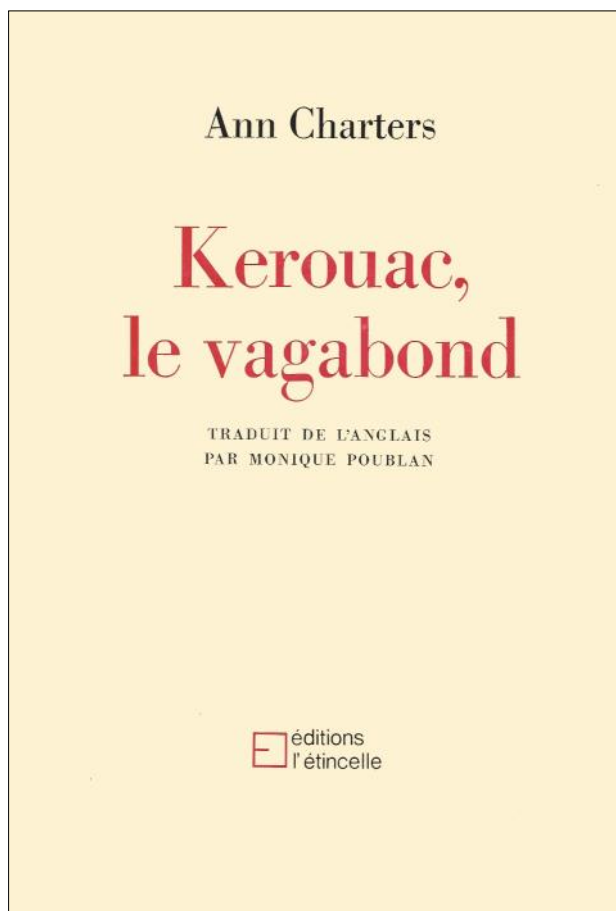
RÉGINALD MARTEL (1936-2015) animateur de radio pendant près de 40 ans, Réginald Martel est surtout connu à titre de chroniqueur et critique littéraire. Peu surprenant alors de le trouver à la *Rencontre internationale Jack Kerouac*, une expérience qui l'a amené à publier un très beau texte dans *La Presse* du 5 octobre 1987, sous-titré « Réminiscences d'un temps où, dans les boîtes de Québec et Montréal, la poésie disputait l'air rare à la fumée », texte qui se termine avec une citation émouvante de Lucien Francoeur :

« On a occupé beaucoup d'espace et tout est disparu. On a des revues comme la *Nouvelle barre du jour* et les *Herbes rouges*. Des revues de notaires, dans lesquelles on miniaturise la littérature. Avec toute cette production subventionnée, et le rapport fictif qu'ont ces auteurs avec la réalité, il va se produire ici quelque chose : ceux qui ont des tics, ceux qui nous agacent, ceux qui ne jouent pas le jeu mais qui s'engagent, ceux-là nous allons les redécouvrir. Mais ils seront morts. »

KEROUAC, LE VAGABOND, par Ann Charters, 463 pages. Traduction française de Monique Pouban, avant-propos d'Allen Ginsberg. Éditions L'Étincelle, Montréal, 1975.

UNE QUESTION demeure pour moi sans réponse, si l'écrivain ne l'a pas formulée lui-même : « Pourquoi écrit-il ? ». Quand réponse il y a, elle est souvent prétexte à littérature. Au moment où je réfléchis sur ce pour quoi Jack Kerouac a choisi le métier d'écrivain, quelqu'un m'écrit : « Il y a moins, dans (mon livre), la parole d'un poète que d'un mini-personnage qui cherche à l'être. » Sans tenir compte immédiatement de ce qui existe réellement dans les livres du « vagabond solitaire », il me semble que cette image du personnage de rien du tout qui aspire à ce qu'il croit être la suprême réalisation de lui-même, être poète, correspond assez bien, si on tente d'embrasser d'un seul coup d'œil le destin tragique du « Roi des beats », à celle du petit déclassé de Lowell, enfant déraciné d'un pays incertain et qui tente de s'approprier, par le plus pauvre et le plus dérisoire des moyens, la littérature, une Amérique mythique dont il admire et réprouve en même temps le vertigineux mouvement historique ; il me semble qu'être quelqu'un, pour Jack Kerouac, personnage de transition dans le bouleversement culturel des années cinquante, c'était prendre pied dans le monde des autres, de ceux qui ont réussi, sans rompre avec le passé obsédant de la dépossession.

Le livre d'Ann Charters ne nous apprend pas grand-chose, sur Jack Kerouac, qui ne soit pas déjà transparent dans ses



Page couverture de l'édition française (1975) de la biographie de Jack Kerouac par Ann Charters.

propres livres, autobiographiques pour la plupart. C'est qu'une dimension essentielle a échappé à la biographe : tout ce qui précède la naissance même de Jack Kerouac. Autrement dit, tout ce lourd passé atavique qui explique non seulement le départ du grand-père Kerouac pour « les États », mais aussi la nature même du milieu culturel singulier qui fut celui des Québécois transplantés, depuis leurs terres arides, vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre. Cette transplantation, peut-on supposer, fut plus brutale encore que celle des paysans qui sont venus gonfler, au fil des ans, le sous-prolétariat montréalais. Montréal gardait et garde encore quelque chose, un rien peut-être, qui empêche la totale « dés-acculturation ». Lowell ? Je n'y ai jamais mis les pieds ; pourtant, je sais ce qu'on a pu tenter de conserver, dans les pauvres maisons des quartiers ouvriers, où s'entassaient les Québécois venus chercher de quoi ne pas mourir de faim. Dans un milieu social et dans un climat économique

radicalement différents, il ne restait plus qu'à tenter le salut des valeurs culturelles, fortement colorées de religion.

Seul avec tous

Ce que dit la biographie d'Ann Charters, sans en élucider le sens de façon satisfaisante, c'est que Jack Kerouac sentait toujours le besoin de retourner chez ses parents, puis chez sa mère après la mort de son père. Parmi tous les vagabonds qu'il fréquentait, Jack Kerouac était le seul, apparemment, qui avait besoin de se retremper dans ce milieu tout aussi marginal, par rapport aux courants dominants de la culture américaine, que pouvait l'être celui des habitués de Greenwich Village. Près de Mémère ou près de Ginsberg, Cassady ou Burroughs, c'est-à-dire à un pôle ou l'autre, Kerouac n'était jamais longtemps là où il voulait être. Sans cesse il quittait sa mère ou ses amis, allant de l'une aux autres, dans une folle fuite sans détour, cherchant probablement à se fuir lui-même. Avec tout le monde, il était seul et c'est ainsi que nous le présente Ann Charters. On ne s'étonne donc pas qu'il soit toujours demeuré profondément religieux, adhérant essentiellement aux mythes catholiques puis aux mythes bouddhiques, et cherchant à sacraliser jusqu'à ses instruments d'écrivain : alcool et drogues. À la manière de plusieurs fous de son genre. Kerouac voulait être en quelque sorte, un saint, faute d'être un autre.

Comme ses ancêtres, Jack Kerouac ne possédait rien. Ni pays, ni conception de sa propre destinée, ni argent bien sûr. Approchait-il de l'une ou l'autre de ces « valeurs », il constatait rapidement, grâce à sa douloureuse lucidité, que là n'était pas son salut personnel. On ne saurait expliquer autrement son choix d'un métier terriblement exigeant dont il fut, malgré un succès tardif, bien plus la victime que le bénéficiaire. C'est Jack Kerouac lui-même qui était, à ses propres yeux, le centre du monde. C'est lui, croyait-il, qui allait défricher la route vers l'Absolu : un immense orgueil qui signe la personnalité paranoïaque de plusieurs grands écrivains. Un orgueil qui explique probablement la qualité, ou le manque de qualité, de ses rapports avec ses amis. Il se sert d'eux, tantôt pour leur ressembler, hommes libres d'Amérique, tantôt à seule fin de nourrir son œuvre. Près de sa mère par contre, il redevient un petit enfant, qui se grise d'humilité et de bonne tendresse. L'Amérique est plus grande que l'orgueil ; faute de pouvoir l'étreindre tout à fait, le grand Jack découragé retourne au lieu sécurisant qu'est l'appartement de sa mère, lieu futile et d'ailleurs conflictuel. Courant d'un bout l'autre de la route, il ne réussit qu'à plonger plus profondément dans son abîme intérieur.

Aller plus loin

Après avoir longtemps cherché, avec acharnement, le style qui allait être le sien, Jack Kerouac n'avait encore rien trouvé. Le prophète avait la barbe, mais non les

paroles. Et tandis qu'on est porté à penser que ses livres annoncent le monde de demain (car telle est la force de sa légende), il suffit d'en lire deux ou trois pour se rendre compte que l'écrivain est exclusivement tourné vers le passé, vers son passé, prétendant y trouver matière à façonner, par la littérature, l'esthétique et la morale de la vie future. Écrire sa propre légende, y a-t-il entreprise plus fumeuse ?

Vers le seul passé

Plutôt que de décrire les allées et venues de Jack Kerouac et de ses amis ; plutôt que de vouloir faire le portrait fidèle de la *Beat Generation* ; plutôt que de rester à la surface d'un phénomène culturel qui surgissait non seulement à New York et San Francisco, mais aussi à Paris et même ici (je m'en souviens) ; plutôt que de faire tout cela et de ne faire, presque, que cela, Ann Charters aurait dû aller beaucoup plus loin dans l'analyse psychologique du personnage qui lui a servi de prétexte. *Kerouac, le vagabond* est une mine de renseignements sur plusieurs écrivains et sur leur époque. Tout compte fait, la biographie n'est que cela.

Malgré ses insuffisances, le livre d'Ann Charters se lit comme ce qu'il raconte : un roman. Et je lui trouve un très grand mérite, celui de nous inviter à relire le *Jack Kerouac* de Victor-Lévy Beaulieu (Jour, 1972). Rien ne vaut sans doute les livres de Jack Kerouac. Vers la fin des années cinquante, je me rappelle que j'attendais impatiemment leur parution en livre de poche (et ce jour inoubliable où un ami d'Oakland m'adressa le *HOWL* d'Allen Ginsberg : quelle révélation !). Je ne sais pas quelle est l'importance historique de l'œuvre de Kerouac. En fait, je trouve cette œuvre encore très actuelle : dénoncer, en 1954, la vie devenue objet de commerce : chercher dans les mythologies orientales un moyen de remplacer le grand délire occidental ; crever les limites de la conscience, par les drogues ou l'alcool. Aujourd'hui encore, jeunes et moins jeunes s'engagent « sur la route ». Au bout, c'est toujours la maladie et la mort. Pour l'écrivain ou pour le lecteur, la littérature n'est une réponse à rien, évidemment. Jack Kerouac, pourtant, s'il n'a pas réussi à donner à son personnage une dimension légendaire et prophétique, a laissé une œuvre pour laquelle il a payé cher. En ce sens, l'homme est exemplaire.



Memory Babe : « The French Connection »

Gerald Nicosia

BEATDOM, volume 2, édition spéciale 2022¹

Gerald Nicosia, premier biographe de langue anglaise à faire mention du côté canadien-français de Jack Kerouac, s'est lié d'amitié avec Jacques Kirouac et l'Association des familles Kirouac lors de la *Rencontre internationale Jack Kérouac* à Québec en 1987. Il a toujours gardé contact par la suite avec l'Association et ce même après le décès de son président-fondateur en 2019.

Je pense que The French Connection, i.e., les liens francophones, Québec et France - de Memory Babe ont été établi dès le lendemain de mon arrivée à Lowell, Massachusetts, en juillet 1977. J'ai pérennisé ce jour de mon arrivée dans une courte histoire intitulée Les deux Lowell de Jack².

Barry Gifford³ m'avait recommandé le Kenmore, le plus minable hôtel qui soit, le royaume des puces de lit. J'ai même dû laisser la fenêtre ouverte toute la nuit à cause de la chaleur écrasante en plus d'étouffer à cause des émanations nocives provenant de la circulation incessante sur la rue Bridge tout en surveillant les cafards cavalcant sur les murs. Le lendemain j'ai rencontré le père Armand « Spike » Morissette⁴, curé de la paroisse de Jack ; c'est alors que tout a changé.

Le père Morissette m'a annoncé : *Il va falloir que je vous accompagne dans votre tournée, parce que, à Lowell, surtout dans le Petit Canada, la plupart des gens parlent essentiellement français.* Ce n'était que le premier choc, bien d'autres ont suivi.

M'entendant raconter ma terrible première nuit à Lowell, le père Spike m'a emmené au sous-sol de l'église Saint-Jean-Baptiste, l'église des années de jeunesse de Jack et de ses funérailles. Il demanda aux religieuses de me préparer un délicieux petit-déjeuner dont je me souviens encore quarante ans plus tard. Il me trouva ensuite un endroit où dormir chez un de ses paroissiens. Je ne réalisais pas à ce moment-là que Père Spike me faisait découvrir, pas à pas, comment un peuple colonisé réussit à se rendre la vie de tous les jours endurable. Je n'avais pas encore commencé à considérer les francophones en Amérique du Nord comme un peuple colonisé cela viendra seulement l'année suivante après ma rencontre avec l'écrivain québécois Victor-Levy Beaulieu⁵. Dans les écoles américaines, on m'avait enseigné que les Français étaient des colonisateurs, pas des colonisés.

Voyageant dans l'auto louée avec le père Spike comme guide, je découvrais petit à petit la dure réalité de la vie à Lowell ; j'apprenais une leçon après l'autre. En route



Gerald Nicosia sur la tombe de Jack Kerouac au Edson Cemetery à Lowell en octobre 1987. (Photo : collection Gerald Nicosia)

pour visiter les gens, nous nous sommes arrêtés à de nombreux clubs sociaux francophones. Nous prenions alors quelques rafraîchissements. Pour le père Spike cela voulait habituellement dire un martini ou une autre boisson alcoolique. Je ne souriais guère ; j'étais inquiet sachant les ressources financières très limitées dont je disposais pour voyager, rencontrer et interroger beaucoup de monde afin d'écrire mon livre, ce livre qui n'était alors qu'une idée flottant dans ma tête. Le père Spike, lui se payait du bon temps et me répétait sans cesse qu'il était extrêmement important d'être heureux.

¹BEATDOM, journal littéraire créé et édité par David S. Wills, édition spéciale pour souligner le centenaire de la naissance de Jack Kerouac. Traduction de l'anglais par Marie Lussier Timperley pour *Le Trésor des Kirouac*, numéro 139, été 2022, pp 26-33.

²*The Two Lowells of Jack Kerouac*, par Gerald Nicosia, Beat Scene Press, publié en 1988.

³Barry Gifford, (1946 -) auteur américain, poète et scénariste, inspiré par les écrivains de la *Beat Generation* et par les films noirs.

⁴Père Armand « Spike » Morissette (1910 -1991), O.M.I., curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Lowell (Mass.).

⁵Victor-Levy Beaulieu (1945 -), écrivain, dramaturge, polémiste, éditeur québécois, Éditions VLB.

⁶Joe Voyer était un ami d'enfance de Jack, tout comme les frères Houde. Dans *Dr. Sax*, Jack parle de la *vieille épicerie délabrée du père de Joe*. Quand Gerald Nicosia rencontra Joe il lui demanda s'il avait été choqué que Jack parle ainsi du commerce de son père. Au contraire, de confirmer Joe : *en effet « l'épicerie de mon père était vraiment délabrée ».*

⁷Pete Houde – voir *Le Trésor des Kirouac*, no 133, été 2020, pp. 23-26.

Je me souviens particulièrement d'une série d'entrevues qui débuta chez Joe Voyer⁶, au sous-sol de sa maison pleine d'amis de jeunesse de Jack, des gens comme Pete Houde⁷, le « Moon Man », qui a joué un important rôle dans les livres de Jack. Il y avait une table de billard et les femmes nous servaient sans cesse à boire et à manger. De la musique canadienne-française jouait. C'était une zone de confort extrême dans une ancienne ville industrielle plutôt laide et sale.

Le père Spike n'avait pas besoin de me raconter des histoires sur ce que je voyais, j'ai fini par comprendre la réalité d'un peuple colonisé, un peuple qui vivait en marge de la prospérité anglo-américaine blanche, qui devait trouver des moyens personnels et astucieux pour être heureux, des gens qui devaient créer autour d'eux et pour eux un monde agréable, sympathique, différent et séparé du monde hostile et dédaigneux qui les attendait dès qu'il mettait le pied hors de leur maison.

C'était une leçon qui me permettait de comprendre les influences qui avaient façonné le psychisme de Jack Kerouac. On ne trouve pas cela dans un livre. Il faut vivre avec ces gens pour comprendre et saisir ce qui en est. Le fait que les gens continuaient de parler leur langue canadienne-française autant que possible était aussi une façon de se protéger contre le monde extérieur anglophone oppressant.

Le père Spike avait toutefois certaines leçons essentielles à m'enseigner. Une des premières questions que je lui ai posées concernait le jeune Jack : « De quoi un ado de seize ans voulait parler avec vous ? » Le père Spike répondit, « Une des premières choses que Jack, l'adolescent, m'a dites : Je veux m'envoler dans l'espace ! »

Je ne m'attendais pas à ça du tout. Je pensais qu'il aurait voulu savoir comment gérer ses pensées lascives pour Mary Carney, ou quelque chose du genre. J'étais vraiment perplexe. « *Que voulez-vous dire* », lui demandai-je, « que voulait-il dire quand il déclarait qu'il voulait s'envoler dans l'espace ? »

Le père Spike m'a répondu indirectement. « Si tu veux écrire sur Jack Kerouac, il va falloir que tu sois un peu **dégagé** ! » (En français dans le texte). Peu de temps après, il a précisé ce qu'il voulait dire par **dégagé**, « libre » ou encore « je m'en fiche pas mal ». Tout à fait le contraire du jeune homme inquiet que j'étais alors.

Je suis retourné vivre à Lowell à deux reprises pour un ou deux mois chaque fois. Il ne faut surtout pas sous-estimer l'importance de cette expérience, non seulement pour les douzaines d'entrevues avec les amis d'enfance de Jack, ses entraîneurs, ses copains de beuverie, et bien d'autres, mais aussi pour l'immersion totale dans son monde francophone, y compris la chance de vivre dans une famille canadienne-française. Lors de mon dernier séjour en août et septembre 1978, j'ai habité chez Joe



Sylvia Nicosia (mère de Gerald Nicosia), père Armand « Spike » Morissette, Gerald Nicosia, devant l'église Saint-Jean-Baptiste à Lowell en octobre 1987.

Chaput⁸, le meilleur ami canadien-français de Jack. Encore une fois, on causait toujours dans la cuisine, dans cette oasis protégée, remplie des parfums des plats qu'il préparait, comme les fameuses fèves au lard, *Boston Baked Beans*, que Jack adorait, le café fort et les petits coups de brandy ou de cognac.

De Joe Chaput, j'ai de nouveau appris, et de façon encore plus précise, que, parmi les francophones du Massachusetts, il y avait une mentalité, une attitude, « nous, contre eux » et que la culture et la langue française étaient leur plus forte muraille protectrice afin de conserver intact leur mode de vie.

⁶Joe Voyer était un ami d'enfance de Jack, tout comme les frères Houde. Dans Dr. Sax, Jack parle de la **vieille épicerie délabrée du père de Joe**. Quand Gerald Nicosia rencontra Joe il lui demanda s'il avait été choqué que Jack parle ainsi du commerce de son père. Au contraire, de confirmer Joe : *en effet « l'épicerie de mon père était vraiment délabrée »*.

⁷Pete Houde – voir *Le Trésor des Kirouac*, no 133, été 2020, pp. 23-26.

⁸Joe Chaput (1918 - 1985) – voir *Le Trésor des Kirouac*, no 135, printemps 2021, pp.12-14.

Une autre entrevue essentielle à la rédaction de *Memory Babe* est la journée passée avec Victor-Lévy Beaulieu (VLB) à Montréal en mai 1978. Je l'avais découvert grâce à la publication au Canada de son livre intitulé *Jack Kerouac : Essai Poulet*⁹. J'étais en route pour aller visiter Rivière-du-Loup¹⁰ et Saint-Hubert¹¹ d'où la famille de Jack était originaire, mais pour que cela me soit vraiment utile, je tenais à me renseigner d'abord auprès d'une personne du même milieu.

J'ai passé une journée complète avec VLB, dans son bureau au sous-sol de sa maison où sa femme nous apportait du café, des repas et des collations. Sa générosité m'a vraiment impressionné, malgré sa vie si remplie et sa carrière prolifique, il a consacré beaucoup de temps à faire mon éducation. Il a seulement quatre ans de plus que moi, mais il a vécu beaucoup plus intensément que moi et son expérience de la « vraie vie » a été beaucoup plus importante que la mienne. Et pourtant, je ne suis pas le rejeton naïf d'une famille en moyen ; j'ai grandi dans la banlieue pauvre de Chicago, fils d'immigrants italiens catholiques, donc d'une certaine façon, un étranger moi aussi.

M. Beaulieu m'a d'abord fait découvrir les incroyables forces qu'un Canadien français doit affronter au Canada et aux États-Unis. Il reconnaissait que les choses changent et que l'assimilation avançait beaucoup plus rapidement que dans le temps de Kerouac. Il m'expliqua très clairement que le Canadien français, plus que tout autre, vivait dans son propre monde, qu'il y était poussé par son instinct de conservation, et que d'être ainsi réfugié avait engendré une personnalité particulière dont peu, du moins à l'époque de Kerouac, parvenait à se sortir.

Aujourd'hui, il peut être difficile de comprendre combien les déclarations de M. Beaulieu m'ont frappé et impressionné. Peut-être, parce qu'il s'exprimait de façon directe, dure même, mais très honnête, il n'y allait pas de main morte. D'ailleurs son franc-parler lui a valu quantité d'ennemis durant sa vie, il était direct et, pour un étranger comme moi, il a été un maître exceptionnel.

Probablement parce que je connaissais bien Jack London¹², j'ai vite réalisé que Kerouac était plus qu'un écrivain proto-hippie¹³, je savais qu'il était un champion des laissés-pour-compte, des étrangers, il était la voix des sans-voix, tout comme Jack London l'avait été.

Avant de rencontrer M. Beaulieu, jamais je n'aurais pensé que, pour Jack, son identité canadienne-française puisse être une sorte de maladie, un piège dont il ne pourrait jamais se sortir, et que cela avait formé toute sa personnalité et ses écrits.

Dès le début de notre entretien, M. Beaulieu a déclaré que nous n'allions pas parler de *Sur la Route* ni de Kerouac comme le père de la contre-culture. Il déclara aussi que les livres de Kerouac qui l'intéressaient

vraiment étaient, entre autres, *Satori à Paris*¹⁴ ou *Big Sur*¹⁵, livres où un Canadien français, un étranger, essaie sans succès de s'assimiler à la réussite matérialiste américaine ou celui qui essaie en vain de retourner dans le pays d'origine de ses ancêtres. Il m'a raconté combien il avait été fasciné par *Satori à Paris*, par exemple, car c'était un peu comme un « bébé qui essaie de retourner dans le giron », et qui en quelque sorte essaie de retrouver le monde qui avait existé avant son aliénation aux États-Unis, une tâche impossible, évidemment.

De nouveau, ici on retrouve l'attitude de « nous contre eux » ; ce que j'avais rencontré chez Joe Chaput. VLB ajouta que pour Kerouac « le monde, c'est tout un monde canadien-français ». Mais le problème de Kerouac, comme pour beaucoup de Canadiens français, c'est que la majorité des gens au milieu desquels ils vivent rejettent ce monde canadien-français ; ils le considèrent comme une nuisance dont il faut se débarrasser. Donc, les Canadiens français, et Kerouac tout particulièrement, avaient besoin de symboles pour ancrer et préserver leur identité. Pour Kerouac, la langue française était un de ses symboles ; tout comme sa mère, Gabrielle, et on peut même ajouter Gérard, son frère mort en odeur de sainteté, une sorte de martyr victime du rêve américain refusé aux Canadiens français. VLB dit clairement qu'il ne considère pas Kerouac comme un chef de file des rebelles beatnik, ni même comme un « happy hipster » un bohémien heureux, qui recherche des sensations fortes dans l'alcool, le sexe et le jazz, le genre de symboles que les éditeurs de Kerouac se sont acharnés à lui coller à la peau pour mousser la vente de ses livres. Bien au contraire, VLB voit Kerouac comme

⁹*Essai Poulet*, par VLB, publié à Montréal, en 2004, c'est autant Jack Kerouac par Victor-Lévy Beaulieu, que Victor-Lévy Beaulieu par Jack Kerouac.

¹⁰Rivière-du-Loup, ville située à 200 km (125 milles) au nord-est de la ville de Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent.

¹¹Saint-Hubert, village situé à 40 km (25 milles) dans les terres à l'est de Rivière-du-Loup.

¹²Jack London, né John Griffith Chaney (1876-1916), journaliste et activiste, pionnier des romans commerciaux et de magazines américains, un des premiers auteurs américains à devenir célèbre internationalement et à faire fortune.

¹³Proto-hippie : courant de contre-culture apparu à la fin du XIX^e siècle en Europe ; entre 1890 et 1900 en Allemagne, réaction contre-culturelle aux clubs sociaux culturels centrés sur la musique folklorique allemande.

¹⁴*Satori à Paris*, publié en 1966, roman autobiographique racontant la visite de Duluo, i.e. Kerouac en visite à Paris et en Bretagne, à la recherche de ses racines familiales. Dans le bouddhisme, satori désigne un éveil spirituel important.

¹⁵*Big Sur*, roman autobiographique de Kerouac, publié en 1962. Récit détaillé des ravages de l'alcool et du delirium tremens de Jack. « Sur » est un mot espagnol qui signifie « sud » ; le long de la côte du Pacifique, cette partie montagneuse de la Californie fait directement face au sud.

le genre d'homme « incapable de participer à l'Amérique, incapable de s'intégrer où que ce soit. Il ne peut pas devenir un Québécois. Il ne peut pas devenir Américain. Alors il devient Jack Kerouac, l'homme perpétuellement pris entre deux feux. »

Au début, j'avais de la difficulté à admettre que tout ce qui caractérise Jack Kerouac provienne de cette identité canadienne-française, ou à un manque d'identité, ou encore à cette recherche d'une identité. D'une part, il y a tant de facettes à Kerouac, il semble toucher à tant de mondes différents, qu'il me semble plutôt outrageux que VLB veuille le mettre ainsi en boîte. D'autre part, une des choses qui m'avait attiré vers Kerouac c'était justement les multiples facettes de son univers. Alors je demandai à VLB : « Que dire du bouddhisme de Kerouac ? »

Et VLB de déclarer : « Gérard l'a mené au bouddhisme ». Inutile de préciser que je voulais une explication devant une déclaration aussi farfelue. Et VLB m'a donné un argument convaincant : « le catholicisme a été la catalyse du bouddhisme de Kerouac. Le catholicisme, et la réaction des prêtres et des religieuses devant la mort du très jeune Gérard, a ouvert l'esprit de Jack aux spectres, précisant que des fantômes il n'y avait qu'un pas vers le vide. Le bouddhisme, en tout cas pour Kerouac, c'est le catholicisme transposé ».

VLB continue de tracer l'essence de Kerouac comme étant ce qu'il a appelé sa « canadienité française ». Le conservatisme de Kerouac est né du conservatisme de l'Église et de la relation des Canadiens français avec l'histoire, mais surtout avec leur vision historique, parce que l'histoire leur a volé leur propre pays.

VLB affirme aussi que même l'alcoolisme de Kerouac est un trait canadien-français. Au Québec, il y a une longue tradition à boire de la bière et du vin. Jeune et sans le sou, Jack buvait du vin ; c'est l'argent et le monde littéraire qui l'ont poussé vers le whisky, comme une échappatoire à son existence difficile et dégradée. Et VLB de préciser : « Lisez Grace Metalious et vous verrez la même chose ». Grace Metalious¹⁶, une autre écrivaine franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre morte d'alcoolisme encore plus jeune que Kerouac, à 39 ans.

Que Kerouac soit incapable de quitter sa mère (Mémère) était une autre preuve pour VLB qu'il était incapable de s'échapper de son dilemme canadien-français, sa « canadienité française ». Il affirme que : « c'est le problème fondamental de Jack et celui qui ressort aussi dans ses écrits ».

À ce moment-là, j'avais l'impression de me trouver dans un monde imaginaire, le *never-never land*. C'en était trop, même pour un Italo-Américain catholique de Chicago, je ne parvenais pas à avaler ce commentaire. À ce moment-là, jamais je n'aurais pu penser que j'en viendrais un jour à adopter le point de vue de VLB et même ses arguments.

Lors de cette longue conversation, l'éloquence de VLB m'a beaucoup impressionné. Comme je l'ai dit, il m'a gardé chez lui toute la journée et une bonne partie de la soirée. Il m'a laissé partir seulement quand il a été certain que j'avais finalement absorbé ses idées radicales ; certainement radicales pour moi. Je crois que ce qui m'a le plus fortement impressionné c'est sa profonde passion et l'incroyable énergie qu'il utilisa pour me communiquer ses idées. Son anglais n'était pas fameux, guère mieux que mon français ; il luttait pour



Victor-Lévy Beaulieu en compagnie d'Allen Ginsberg lors de la *Rencontre internationale Jack Kerouac* à Québec en 1987.

(Photo : archives du Club Jack Kerouac, collection AFK)

s'exprimer clairement utilisant au besoin son dictionnaire bilingue afin de trouver les mots pour mieux présenter son point de vue.

Récemment, en écoutant de nouveau les enregistrements de nos entretiens, j'ai été frappé d'entendre sa respiration précipitée et saccadée, même ses soupirs audibles, pendant qu'il luttait pour transposer ses idées du français dans une langue qui lui était définitivement étrangère.

Un des arguments qu'il exprima de la façon la plus convaincante possible est que le Québec est une colonie en Amérique du Nord et, que les Canadiens français existent partout dans une « colonie » à l'intérieur de la culture dominante. Pour les Canadiens français, comme pour tout peuple colonisé, une des plus grandes batailles est de préserver sa culture, de préserver les derniers restants de cette culture qui puissent les rassurer sur leur existence et sur la validité de leur identité.

¹⁶Grace Metalious (1924–1964) née Marie Grace DeRepentigny, à Manchester, NH, romancière Américaine, d'origine canadienne-française, surtout connue pour son livre à succès, *Peyton Place* (1956). Elle mourut à 39 ans d'une cirrhose due à des années d'alcoolisme.

J'ai été étonné de constater comment Jack s'intègre facilement dans ce paradigme¹⁷. D'une certaine façon, tous ses écrits ne sont-ils pas une tentative de préserver son identité, d'assurer tout le monde, et de se rassurer lui-même, qu'il avait le droit de marcher parmi tout le monde sur cette planète ?

VLB a souligné comment le premier roman de Kerouac, *The Town and the City*¹⁸ trace le portrait de la démolition d'une grande famille causée pas les pressions sociales et historiques, même si Kerouac n'identifie jamais les Martin comme étant des Canadiens français.

Puis VLB pointa *l'éléphant dans la pièce*¹⁹, Kerouac, n'était-il pas Canadien français et reconnu comme le père des *Beats* ? Selon VLB, les *Beats*, sont une colonie tout comme le Québec. Ce sont des *outsiders*, des étrangers dans leur propre pays. Alors qu'en est-il de Kerouac ? Il est doublement étranger, étranger pas son sang et son héritage, et étranger, car il est libre penseur et refuse les règles et les limites de la société. VLB déclare que « *Beat et Québec, c'est le même monde !* » Ce n'est donc pas étonnant que ce soit le problème de la vie de Jack et qui ressort dans ses écrits.

VLB m'a dit que si je vivais au Québec, je rencontrerais des Québécois qui cherchent à se rattacher aux Français de France, aux Irlandais, et même aux Allemands, comme une façon de renforcer leur identité flottante. Donc, Kerouac qui essaie d'une part de se rattacher aux *Beats*, et d'autre part, de se rattacher aux Américains bons travailleurs, essaie de fixer sa propre identité problématique.

VLB déclare « Le grand projet de la vie de Kerouac était une synthèse, une symbiose de tous ces modes de vie, de ces identités. Mais il n'y est pas parvenu. Il était incapable d'y arriver car il était trop attaché à sa mère et à ses racines canadiennes-françaises; de plus, il était trop isolé, bourré de préjugés religieux, asphyxié par tout ce qui lui avait été enseigné, et qu'il avait vécu dans son enfance. » De plus, « Dans la tête de Kerouac, l'Amérique est toujours française ».

VLB essayait effectivement de fournir une explication aux nombreux paradoxes de Kerouac. Si on saisit à quel point il était attaché à ses assises catholiques et francophones, alors il est possible de comprendre son conservatisme. Mais, si en plus, on comprend qu'étant francophone dans un monde anglophone, il ne pourrait jamais être accepté par la culture dominante, alors il est possible de comprendre pourquoi il a été le champion des libertés individuelles, le droit inhérent au non-conformisme et la dignité inattaquable des non-conformistes. *Crise identitaire* est un terme bien trop faible pour qualifier ce que Kerouac a vécu. Ce n'est pas par hasard que j'ai terminé mon livre *Memory Babe* par une question : « Qui donc est Jack Kerouac ? » C'est la conséquence directe de la longue journée et soirée que j'ai passées dans le bureau de Victor-Lévy Beaulieu.

Je ne puis écrire ici tout ce que j'ai appris de VLB. J'aimerais toutefois ajouter un autre souvenir. J'ai compris qu'il existe une grande tradition québécoise concernant la notion « d'être un *bum* » (dans le sens québécois du terme) ce que les Québécois appellent parfois un « hobo »²⁰.

Tout comme Kerouac, le *bum* québécois rêve toujours de devenir millionnaire, de trouver de l'or quelque part hors de son monde civilisé, mais parce qu'au départ il est condamné par sa propre confusion et sa triste perspective de la vie, c'est impossible, et il ne trouve pas d'or.

Selon VLB, « le Québécois vit résigné à l'idée que l'or est pour les autres, mais pas pour lui ». Quand il a dit cela, j'ai immédiatement vu la phrase de Kerouac dans *Visions de Cody* : « J'accepte la défaite, à tout jamais ».²¹

Pour un Canadien français, déclare VLB, « il n'existe pas de paradis sur terre ». Voilà une idée bien catholique et qui colle tout à fait à Jack. Il m'a raconté l'histoire d'un écrivain canadien-français qui venait de mourir et qui avait écrit dans sa note de suicide : « Je me suicide, car je suis incapable de me refaire ». Et, VLB de conclure que Kerouac est le frère de cet homme et de chacun de nous.

VLB a parlé de la « grande équivoque » dans Kerouac. Jack s'est accroché à l'identité du *dumb Canuck*²², ce terme de « Canadien stupide » que les critiques utilisaient pour le condamner. Jack savait très bien ce que voulait dire *dumb Canuck*. Selon VLB cela référerait « à sa folie et à sa maladie ». Mais être un *dumb Canuck* était aussi son badge d'honneur, parce que cela lui fournissait une identité qu'on ne pouvait pas lui voler, et ça, c'est ce qu'il voulait plus que tout.

¹⁷Paradigme, du grec *Παράδειγμα* (*paradeigma*), modèle cohérent qui repose sur un fondement défini.

¹⁸*The town and The City*, premier roman de Jack Kerouac, publié par Harcourt Brace en 1950 ; roman essentiellement autobiographique, mais écrit de manière conventionnelle.

¹⁹*Elephant in the room*: expression anglaise idiomatique et métaphorique désignant une situation évidente que personne n'ose aborder.

²⁰*Hobo*, aux États-Unis, désigne une personne sans domicile fixe se déplaçant de ville en ville, le plus souvent en se cachant dans des trains de marchandises et vivant de travaux saisonniers et d'expédients.

²¹*Visions de Cody*, roman expérimental écrit par Jack Kerouac et Brice Matthiessen en 1951-1952, mais publié en entier seulement en 1972.

²²*Canuck*, terme argotique depuis 1835 ; *Dumb Canuck*, Canadien bête. Plus près de nous, *Crazy Canucks* : surnom de cinq skieurs champions du monde dans les années 1970s et 1980 s, réputés pour leur vitesse et leur témérité en ski.

VLB se permet de faire dire à Kerouac : « Je suis un dumb Canuck parce que toi, tu es un bon riche Américain, et tu ne seras jamais capable de me comprendre. C'est mon mystère ». Ce mystère étant le seul trésor que les colonisateurs ne pourraient jamais lui voler.

Sachant que je me dirigeais vers Rivière-du-Loup, avant que je le quitte, VLB m'a recommandé de « prendre le temps de remarquer que, là-bas, les maisons sont recouvertes de papier goudronné. Les gens sont tellement pauvres qu'ils ne peuvent même pas se payer de la vraie brique ».

Même si VLB a eu une profonde et cruciale influence sur moi, ce qui m'a permis d'écrire *Memory Babe*, il ne fut pas le seul intellectuel francophone qui m'a fait voir Jack sous un jour nouveau. Pendant que je rédigeais mon livre, un ami commun me présenta Jacques Houbart, un Français qui avait traduit *On the Road/Sur la route* en France. Et Jacques Houbart²³ apporta l'influence directe de la France sur mon livre en me faisant découvrir comment les Français de France percevaient Kerouac.

La plus importante contribution de Jacques Houbart a été de me faire découvrir que Jack était vraiment un écrivain politique ; une notion que je repoussais depuis longtemps, en partie parce que tellement de critiques avaient accusé Kerouac de corrompre la jeunesse et même de corrompre toute la société, alors que je sentais que le chemin de Kerouac et ses buts étaient trop personnels pour lui jeter à la face, une accusation aussi généralisée.

Mais Jacques Houbart, qui avait été impliqué dans des causes politiques toute sa vie, insistait sur un point : quelles que soient les intentions personnelles de Kerouac, ses écrits attiraient beaucoup de gens justement à cause de leurs implications politiques. Il m'a expliqué qu'en France, croire en Dieu est considéré par beaucoup comme une déclaration politique et Jack croyait en Dieu. Quelle surprise ce fut pour moi ! Je me souvenais de la période hippie dans les années soixante quand beaucoup de jeunes qui lisaient Kerouac repoussaient du revers de la main la profondeur religieuse et spirituelle de *Sur la Route* avec des remarques comme : « Oh, ouais, Kerouac croyait en Dieu - c'est cool ! » Mais, pour les Français, déclarer sa croyance en Dieu c'est prendre une position politique, c'est un vote en faveur du conservatisme, i.e. une acceptation de l'ordre politique établi et un désir de maintenir le statu quo.

De nouveau l'épouvantail du conservatisme apparaissait. Cette accusation négative si souvent lancée contre Kerouac, cette attaque à son intégrité, comme si une personne qui se fait le champion des libertés individuelles ne pouvait pas, en même temps, adhérer au maintien des lois et de l'ordre et aux règles de la société. En considérant la foi en Dieu de Jack comme une position politique essentielle aussi importante que les

implications antifascistes de sa quête permanente pour la libération de chaque personne, j'ai commencé à comprendre que sa personnalité n'était pas aussi schizoïde²⁴ et insondable que certaines personnes le prétendaient.

Le jour où j'ai entendu un enregistrement de Jack fait à Northport en août 1964 durant la nuit, la veille de son déménagement forcé encore une fois par sa mère éternellement incapable de rester en place, j'ai compris que Jacques Houbart avait raison, et que Jack était loin d'être apolitique comme certains le prétendaient et voulaient le présenter. Sur cette bande magnétique, Kerouac s'identifie à un *Démocrate à la Kennedy* et parle de son opposition au *Civil Rights Movement*²⁵ basé sur l'argument suivant : « il ne faut pas forcer des changements dans l'ordre social plus rapidement que des gens (incluant lui-même et sa mère) étaient prêts à les accepter ».

Ici je ne fais qu'effleurer la pointe de l'iceberg des connexions françaises de *Memory Babe*, mais avant de conclure, je tiens à dire quelques mots sur la façon dont *Memory Babe* sera ultérieurement traduit en français.

Même si j'ai pu rencontrer quelques 300 personnes qui étaient près de Jack durant sa vie, je n'ai jamais eu la chance de le rencontrer, de me trouver en sa présence, ce qui revient à dire que je ne l'ai jamais rencontré vivant. Dans un sens, c'est frustrant, car jusqu'à quel point on apprend à connaître une personne par sa famille, ses ami(e)s et ses collègues, on découvre tellement plus quand on se trouve en présence de la personne elle-même ; on découvre et ressent tellement plus dans une rencontre même extrêmement rapide avec une personne vivante.

Je pense par exemple à Ntozake Shange²⁶ dont je rédige présentement la biographie (en 2017). Quand je pense à tout ce que j'ai appris sur cette femme exceptionnelle parce que j'ai passé du temps avec elle en entrevue, ce que je n'aurais jamais pu saisir autrement. Peut-être qu'une alternative acceptable est de rencontrer le double

²³Jacques Houbart (1926-2017) Poète, romancier, essayiste et traducteur. *Sur la route*, sa traduction française fut publiée en 1976.

²⁴Schizoïde : personnalité caractérisée par une tendance constante au détachement, fuyant les activités sociales et évitant les relations interpersonnelles.

²⁵Le **mouvement des droits civiques aux États-Unis** (*Civil Rights Movement*, 1954 à 1968). Mouvement non violent des Afro-Américains luttant pour obtenir le respect de leurs droits civiques comme tout citoyen américain et exigeant l'abolition de la ségrégation raciale institutionnelle à travers les États-Unis.

²⁶Ntozake Shange, née Paulette Linda Williams (1948-2018), écrivaine et poète afro-américaine féministe. Son œuvre explore et illustre les problèmes des noirs face au pouvoir, race et genre.

d'une personne. Ici, je parle du double de Jack, soit l'homme qui a traduit *Memory Babe*, Marcel Deschamps²⁷.

J'ai fait la connaissance de Marcel Deschamps lors de la *Rencontre internationale Jack Kerouac* à Québec en octobre 1987²⁸. Quand je l'ai rencontré, je n'avais aucune idée de l'importance que cet homme prendrait dans ma vie. Il était une sorte de « *bum* anonyme », tout comme certains considéraient Kerouac, du moins quand il était relativement sobre. Marcel était un peu grassouillet et on lisait sur son visage qu'il avait eu la vie dure, très dure. Il portait une chemise à carreaux comme les bûcherons et des jeans bleus bien usés, pas délavés à la mode. Ses yeux étaient doux, mais on y lisait une perpétuelle tristesse. Rien de sa personne ne suggérait la grandeur de l'homme caché sous son allure extérieure. Il n'était pas du genre à prendre la pose comme Allen Ginsberg faisait devant une caméra ou un microphone. Il ressemblait plus à Jack, préférant rester dans un coin tranquille loin des projecteurs. Quand je l'ai rencontré une seconde fois durant cette même conférence à Québec, en l'écoutant parler, j'ai réalisé la profondeur de ses sentiments, de ses émotions et sa perspicacité. Quand il a parlé de ce qu'il ressentait pour Kerouac, ses yeux brillaient et sa voix a soudain explosé avec passion, j'ai décelé un profond puits d'énergie sous des dehors timides et calmes.

Il avait rencontré Kerouac à quelques reprises dans des clubs de jazz de New York, mais ça, c'était seulement le début de son identification avec Jack et de sa quasi-obsession avec le roi des *Beats*. Encore tout jeune, Marcel avait lui aussi perdu un jeune frère adoré. Comme Jack, il avait été dominé et durement critiqué par sa mère. Comme Kerouac, il avait connu plusieurs relations pénibles et brisées avec des femmes. Comme Kerouac, il se sentait rejeté par l'*establishment* en place à New York. Il était un Québécois rejeté, un *outcast*, pris entre les deux mondes que VLB m'avait décrits en détail. Et comme Kerouac, il avait trouvé dans l'alcool, le remède à la solitude, à la dépression, à la peur de l'échec, etc. Mais, alors que Jack était retourné à Lowell pour se cacher derrière l'image protectrice du « Canuck-rat-d'usine », Deschamps était retourné à Montréal pour soigner ses rêves brisés dans les tavernes parmi les ivrognes qui ignoraient totalement la grandeur passée de cet homme.

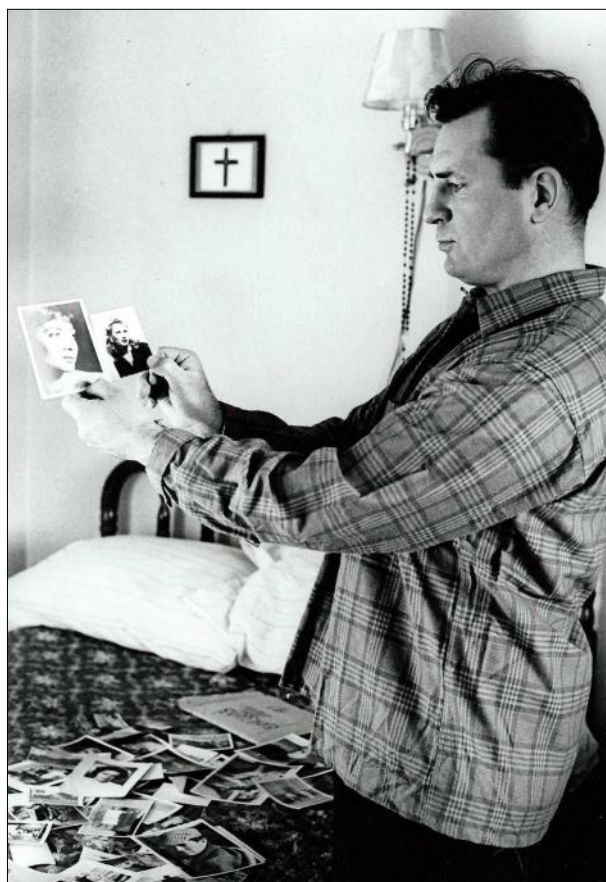
Parce que Marcel Deschamps a persévéré dans son rêve de compléter une grande œuvre avant de mourir, tout comme Jack avait persévéré contre vents et marées dans un monde littéraire qui ne faisait guère plus que se moquer de lui, *Memory Babe* a finalement été traduit en français par Marcel Deschamps. Comme il recommençait à souffrir de dépression, il se remit à boire

et mourut avant d'avoir terminé la traduction de *Memory Babe*²⁹. Je l'ai vu lutter pour gravir cette montagne et, semaine après semaine, il m'envoyait chapitre après chapitre dont il avait complété la traduction. Il démontrait une incroyable détermination au travail malgré sa santé qui se dégradait de plus en plus, et son manque de ressource financière ; cela m'a aidé à mieux comprendre ce que Jack lui-même avait dû vivre et ressentir. On m'a dit que peu de temps avant de mourir, il y avait sur la table de chevet de Marcel, la dernière carte postale que je lui avais envoyée. Il l'avait lu et avait ri. Ceci résume en quelque sorte une grande partie de la connexion française de *Memory Babe*.

²⁷ Marcel Deschamps, de la même génération que son idole, Jack, est probablement décédé en 1990.

²⁸ *Rencontre internationale Jack Kerouac* à Québec (1^{er} au 4 octobre 1987. Voir *Le Trésor des Kirouac*, no 11, décembre 1987, pp. 2-3. ; et no 12, mars 1988, pp.10-13.

²⁹ Élisabeth Vonarburg, née à Paris en 1947, est une romancière et nouvelliste de science-fiction. Elle vit au Saguenay, Québec, depuis 1973. À la mort de Marcel Deschamps qui travaillait à la traduction de *Memory Babe* depuis plusieurs années, l'éditeur, tenant à publier la version française, confia le travail à madame Vonarburg, réputée pour la qualité de son français et sa grande rapidité d'exécution. Les *Éditions Québec-Amérique* ont publié la version française de *Memory Babe* en 1994 à Montréal. Quelques copies sont encore disponibles auprès de *L'Association des Familles Kirouac*.



Jack Kerouac dans sa chambre à Northport, Long Island en 1964.

Photographie : © Jerry Bauer ; courtoisie, Gerald Nicosia)



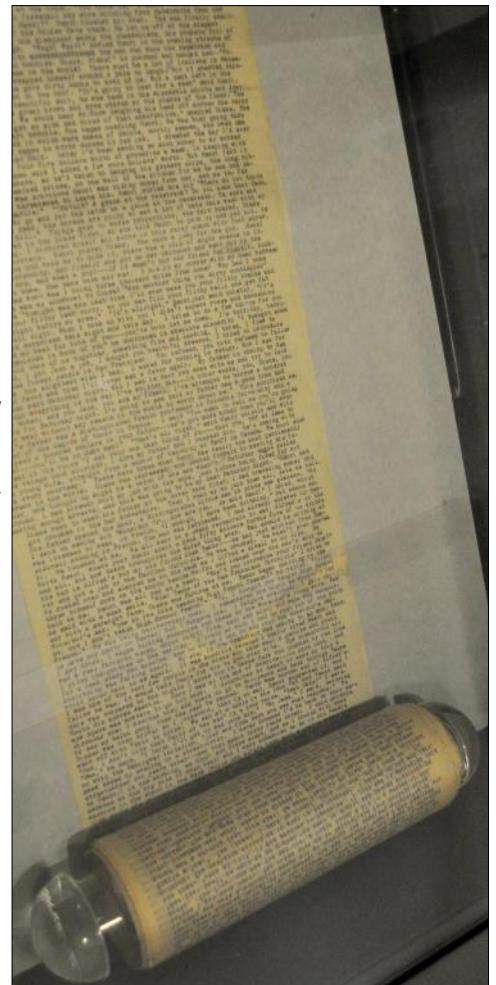
Machine à écrire de Jack Kerouac exposée au Musée de Lowell en septembre 2014.

(Photo : François Kirouac)

Partie du manuscrit, aussi appelé tapuscrit ou *scroll*, de ***On the Road***
par Jack Kerouac. Exposition « Sur la route de Jack Kerouac :
L'Épopée, de l'écrit à l'écran » (16 mai - 19 août 2012)
au Musée des lettres et manuscrits de Paris.

(Photo : Prosopée, CC BY-SA 3.0

<<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>>, via Wikimedia Commons)



Les fils spirituels d'Oncle Jack

Jean-François Doré

Le Devoir, 10 mars 1989, pp 11-12

JEAN-FRANÇOIS DORÉ (1948-2016) Homme aux talents multiples, il a fait carrière comme animateur à la radio et à la télévision de Radio-Canada, tout en poursuivant des études en sciences politiques, en philosophie et en sémiologie. Il a également écrit sur le sport et a travaillé un certain temps comme chargé de cours à l'UQAM.

Après demain, il y a 67 ans, naissait Jack Kerouac à Lowell, Massachusetts. Survenant à la Guèvremont, canadien « français » errant banni de ses foyers à la Gérin-Lajoie, « canuck fucké », grand prêtre de la « beat generation » américaine, Kerouac aura été le prophète d'une Amérique en crise, le porte-parole d'un monde qui voulait parler à l'américaine.

Étrange paradoxe, douloureuse contradiction, Kerouac aura toujours souhaité parler « sa » langue, n'y sera jamais parvenu vraiment, aura toujours rêvé d'écrire « son » roman en français, n'y sera jamais arrivé, condamné qu'il se trouvait à s'exprimer dans la langue de ses circonstances, l'anglais d'Amérique.

Venant d'un ailleurs présent dans son être, mais perdu dans son existence il cherchait un autre présent dans sa tête et ses rêves, mais inexistant dans sa réalité en parcourant la seule route qu'il connaissait, mais dont il refusait d'accepter l'exclusive omniprésence, celle de l'Amérique « états-unienne », immense et minuscule.

Au-delà du vagabondage du « grand dieu des routes », au-delà des voyages des premiers « tripeux » c'est à une course effrénée que s'est livré Kerouac, une course effrénée à l'issue de laquelle il espérait désespérément que son moi et l'Univers, le lièvre et la tortue, arrivent ex aequo.

Profondément insatisfait, écartelé entre ce qu'il était de par sa naissance, ce qu'il était devenu de par les circonstances et ce qu'il voulait devenir par besoin, il a ressenti cette déchirure culturelle jusqu'au fond de son âme cherchant à inscrire son cri dans le chant du monde, le « b-a ba » de la Tour de Babel.

Jack Kerouac est mort. Il n'aura laissé d'enfants que des fils spirituels. Il aura laissé le rock'n roll comme pensée, comme mode de vie, avant que cela ne devienne une musique, il aura laissé des airs de famille à Lucien Francoeur, Pierre Flynn et Richard Séguin, un père spirituel qu'on appelle oncle Jack.

Est-ce par hasard que Séguin, Flynn et Francoeur parlent tous les trois, la même année, sans s'être consultés, parfois de façon explicite, parfois de façon allégorique, soit de thèmes chers à Kerouac soit de Kerouac lui-même ?

Ressentent-ils eux aussi cette même déchirure culturelle, ce même malaise d'identification. Quand les racines sont ébranlées cherche-t-on nécessairement refuge dans les branches ? Le fait de prendre la route est-il plus important que la route elle-même ?

Flynn a « besoin de désobéir, de disparaître, de temps sauvage, de rouler au cœur du rock'n roll les yeux filés devant ». Mais il ajoute dans le même souffle qu'il en ignore la cause : « ne me demandez pas pourquoi ». Déprime post-référendaire, cette autre manifestation de l'échec exemplaire dont Kerouac a toujours été la figure ? Peut-être même probable inconsciemment.

L'arbre déraciné, privé de sa certitude vitale, est, plus que solitaire, esseulé. Kerouac savait cela comme il savait l'incertitude de toute parole. Séguin lui demande ce qu'il cherchait de Lowell L.A. « Tu savais bien (pourtant) qu'un immigré ne parle pas pour rien au monde entier ». Question qui ne peut que rester sans réponse si ce n'est de trouver la réponse dans la question elle-même.

Dans une lettre que l'on trouve citée dans le deuxième numéro du magazine *Le Québec littéraire* Kerouac parle de cette solitude, de cette vie en marge et de cette dichotomie culturelle : « La raison qui explique ma facilité dans la langue anglaise, dit-il, c'est que ce n'est justement pas "ma" langue. Je la refaçonne pour qu'elle rende des images de langue française ».

C'est de cette marginalité que se réclame Flynn dans *Clandestin* c'est aussi de cette marginalité dont parle Francoeur lorsqu'il dit qu'« on achève bien les rockers lorsqu'ils ont les idées larges et s'entêtent à vivre leur



vie en marge ». C'est par crainte de cette euthanasie éventuelle qu'on lève depuis quelque temps les boucliers et qu'on lance des cris d'alarme.

Tous, autant les Cassandre que les sereins, craignent ce que l'on pourrait appeler cette « kerouacisation » de la québécoiserie. Kerouac était déchiré parce qu'il devait écrire en anglais alors que son âme lui faisait dire : « tout mon savoir repose dans le fait que je suis Canadien français, nulle part ailleurs. »

Pour Séguin comme pour Marc Chabot, coauteur de *l'Ange Vagabond*, pour Flynn comme pour Francoeur, la résurgence de Kerouac, quoique accidentelle, est significative d'une peur sourde, souterraine, inconsciente, la peur de cette perte d'identité dont est menacé le Québec et dont Kerouac a souffert, à un point tel qu'il ne parlait que de cela à ses amis. Allen Ginsberg disait même qu'il en était exaspéré d'obsession.

Je le sais ils me l'ont dit, Flynn à Montréal, Séguin sur la route... entre Rimouski et Montréal, Francoeur expatrié à mi-temps à L.A.



Jack Kerouac en Italie en 1966. (Photo : courtoisie Gerald Nicosia)



Pierre tombale de Jack Kerouac au cimetière Edson à Lowell. Beaucoup de gens se rendent sur le site où fut inhumé l'auteur. Il n'est pas rare d'y retrouver un mot s'adressant à Jack laissé par un admirateur de son œuvre comme ici sous cette pierre à gauche. (Photo François Kirouac, 10 septembre 2014)

KÉROUAC

Sylvain Lelièvre

La seule fois que je t'ai vu
À la télé en soixante-sept
T'avais l'air d'un bûcheron perdu
Dans sa légende de poète
Si je t'ai cru presque parent
C'était peut-être, malgré moi
Juste à cause de ton accent
D'un vieux «mon-oncle des États»

Je ne veux pas savoir pourquoi
Pas plus loin qu'en mil neuf cent vingt
Un bon million de Québécois
Sont devenus Américains
Je ne veux pas savoir non plus
Je l'imagine et c'est assez
Pour quelle raison t'as jamais pu
Terminer ton livre en français

Mais quand je lis ta prose folle
Je me dis que ton seul pays
Ce fut la Route qui s'affole
A cent milles à l'heure dans la nuit
Que ton seul lieu ce fut les Mots
Avec dedans le rêve aphone
D'un jour y voir entrer Rimbaud
A cheval sur un saxophone

De Lowell Mass. jusqu'à Big Sur
T'as roulé ta vie comme un joint
Sans jamais fumer ta blessure
Y avait trop d'speed dans les racoins
Y avait trop d'bière dans les canettes
Y avait trop d'plomb dans ton crayon
Y avait trop d'visions dans ta tête
Et t'as jamais su leur dire non

Toi qui fus le premier *beatnik*
Toi qui fus le premier maudit
De cette insolente Amérique
Que tu savais déjà finie
Je te salue *Damn' Old Canuck*
Hobo banni et *bum* sacré
Clochard céleste et saint baroque
D'un Occident agonisé



Sylvain Lelièvre en 1998
(photo : gracieusement fournie par le fils de Sylvain Lelièvre,
Éric Lelièvre (Wikimedia commons))



L'ANGE VAGABOND

Richard Séguin

Tu cherchais qui
Tu cherchais quoi
De Lowell Mass
Jusqu'à L.A
Peut-être une trace
De parenté
Ou un peu de toi
Ou un abri

Y'avait de l'encre
Dans ton stylo
Des mots qui chantent
Sur ton rouleau
T'as pris la route
Du bout d'la nuit
T'as viré d'boutte
Seul dans Paris

Dans ta mémoire
Y'a des tiroirs
De sales histoires
De sans espoirs
Le Merrimac
Et du cognac
De grandes prières
Pour ton p'tit frère

Tu cherchais qui
Tu cherchais quoi
De Lowell Mass
Jusqu'à L.A
Comme un apôtre
Sans Jésus-Christ
D'un bord à l'autre
De ce pays

Dans ta mémoire
Y'a des tiroirs
D'amours brisées
D'*canucks* fuckés
Tu savais bien
Au monde entier

On the road again
On the road again
Au bout de ta peine
Comme un requiem



Richard Séguin
(Photo : collection Michel Bornais)



Jean Louis Kirouac - L'ange vagabond (Film musical sur Jack Kerouac), voir à cette adresse :

<https://www.youtube.com/watch?v=VA2fMxK-LQE>

Entrevue avec André Major

Guy Marchamps

N'importe quelle route, volume 2, numéro 1, pp 16-19, avril 1988

GUY MARCHAMPS (1958-) est Trifluvien. Il écrit de la poésie depuis plus de 40 ans. Il en lit à tous les jours. Il ne collectionne rien. Il aime ceux qui aiment la poésie. Les autres aussi, mais un peu moins. Un grand poète inconnu a écrit il y a 4 500 ans l'épopée de Gilgamesh. La poésie a la couenne dure. Guy a travaillé à l'UNEQ en 1987 où il a rencontré **ANDRÉ MAJOR** et où s'est déroulé l'entretien ci-contre. Les romans d'André Major, engagés politiquement, reflètent son parti pris pour la classe ouvrière des années 60-70. Ses derniers écrits sont des carnets où l'auteur nous fait part de ses réflexions, de ses lectures et promenades, genre dans lequel il excelle.

y avait le chef huron Max Gros Louis qui était là. Je les ai présentés. Je connaissais Max Gros Louis comme ça pour l'avoir vu aux Éditions du Jour, il commençait alors à être le porte-parole qu'on connaît, alors Kerouac a fait allusion au fait qu'il avait du sang indien.

Ça c'est une chose qui m'avait frappé. Ça me paraissait tellement contradictoire à ce moment-là. Il revendiquait ses origines bretonnes, un peu indiennes par sa mère, et en même temps, il avait des positions qui étaient typiques d'un Américain, il avait des positions très américaines sur le plan international.

GM : Dans l'article que vous avez écrit en 1967, vous dites avoir été déçu.

GM : Vous avez rencontré Jack Kerouac après l'émission le *Sel de la semaine* en 1967 ?

AM : En fait, ce qui est arrivé, c'est que Jacques Renaud, qui était chercheur pour le *Sel de la Semaine*, avait décidé d'occuper Kerouac pour la soirée. Comme il savait que je l'avais beaucoup lu à l'époque, il m'a demandé si j'étais intéressé d'aller prendre un verre avec lui. Je ne pensais pas que ça durerait toute la nuit, mais c'est ce qui est arrivé.

On était dans un club dans l'ouest de la ville. Il y avait du jazz, Lee Gagnon et son orchestre étaient là. Un moment donné, peut-être vers une heure ou deux du matin, Kerouac est monté sur scène devant tout le monde pour embrasser Lee Gagnon en lui disant qu'il était un excellent jazzman. Une chose amusante aussi, il

AM : Son opinion sur la guerre du Vietnam était étrange. Il disait qu'Hô Chi Minh n'était qu'un petit Vietnamien qui avait été plongeur à New York. J'ai trouvé la chose tellement étrange, tout à coup cette façon d'enlever de l'importance à un chef révolutionnaire parce que les États-Unis étaient en guerre contre lui. C'était uniquement ça dans le fond. Il manifestait beaucoup d'agressivité à l'endroit de ce qu'il appelait les ennemis de l'Amérique ; c'est contradictoire et ça ne l'est pas. Je pense que c'est le fait probablement de quelqu'un qui appartient à une minorité. C'est tellement dur pour une minorité de se fondre dans une majorité. On souffre tellement de cette difficile fusion qu'on en vient peut-être à entériner les valeurs de la majorité dans un sens, tout en n'arrivant pas tout à fait à se fondre. Je pense que les Italiens aussi connaissent ça...

Jack Kerouac, Coney Island, New York, 1953.
(Photo par John Kingland.)

Courtoisie de Gerald Nicosia)



GM : Il voulait beaucoup être Américain tout en gardant ses racines. Je me demande si son attitude réactionnaire n'était pas dirigée contre le titre de *Roi des Beatniks* qu'on lui a imposé et qu'il n'acceptait pas?

AM : On a fait de moi le porte-parole du mouvement *beatnik*, dit-il quelque part ; alors que je suis un Franco-Américain catholique, mystique même, il insiste beaucoup là-dessus. Quand on interviewe tous les gens de la *Beat Generation* sur Kerouac, on le perçoit vraiment comme un marginal. Ferlinghetti et Ginsberg disent d'ailleurs qu'il n'était pas tout à fait au même diapason qu'eux, il n'avait pas la même attitude devant les choses. Je pense que c'était foncièrement un marginal et c'est ce qui fait son intérêt. En même temps, il y a un désir de fusion, presque de communion avec l'Amérique. Il y a quelque chose qui résiste en lui et même chez les autres. Je me souviens quand Gilles Archambault et François Ricard ont fait leur reportage sur Kerouac, c'est ce qui ressortait le plus ; on sentait le malaise des gens qui l'avaient côtoyé, ils disaient : « il était parmi nous oui, mais... »

Dans un sens, c'est un écrivain très canadien-français. C'est quelqu'un qui a l'espace comme dimension mythique. C'est quelqu'un qui doit se déplacer. Moi je trouve ça très canadien-français cette attitude-là, d'être comme en dehors de l'histoire et d'être des marcheurs, comme si notre dimension mythique, c'était l'espace. On peut retrouver ça chez les Américains, mais je trouve que c'est beaucoup plus fort chez les Canadiens français. Il existe ici la vision pancanadienne que beaucoup de Canadiens français entretiennent encore, tu sais *l'espace-canadien-nous-appartient*. Quelqu'un comme Felix-Antoine Savard tombait là-dedans aussi.

Il disait que l'indépendance nous rapetisserait, pas historiquement, mais dans l'espace, qu'il y a une Amérique française et que si on perdait l'espace, qu'est-ce qui nous resterait ? Et ce sentiment on le retrouve chez Kerouac. C'est même une mystique chez lui. Je ne l'avais pas vu comme ça à l'époque. Aujourd'hui, je me dis qu'il cherchait une espèce de spiritualité dans ce vagabondage. D'ailleurs, beaucoup de ses titres sont évocateurs : *Les anges vagabonds*, etc.

GM : Vous ne faisiez pas partie de l'équipe du *Sel de la semaine* qui s'était rendue à Lowell ?

AM : Je ne suis pas allé à Lowell. Je lui en ai parlé un peu. Il n'était pas dur... on aurait pu croire qu'il aurait pu être critique, c'est une petite ville quand même. Il en parlait avec assez d'affection. Même il disait qu'il était bien là, tous ses amis étaient là, il était très attaché à ses amis d'enfance. Il jouait encore au billard avec eux. Il était resté effectivement très attaché à son enfance et à ce qu'elle représentait aussi. Il ne parlait quand même pas très bien français. Parfois c'était difficile pour lui de s'exprimer. De temps à autre un mot lui revenait et il semblait tout content de ça. Ce sont des mots qui ont une

grande valeur affective pour lui. Mais il n'était pas très à l'aise dans cette langue. On sentait que ça le troublait beaucoup.

GM : Dans votre article de 1967, vous dites : « Kerouac aime Cendrars qu'il prétend avoir égalé. » Il cite Rabelais, Villon, Rimbaud – « J'ai assis la beauté sur mes genoux et je l'ai trouvée amère. »

AM : Ça, il l'a dit en français. On sentait que ça il connaissait. C'était imprimé. C'est sorti d'un seul jet. On sentait que c'était vraiment important pour lui. Céline aussi, il disait que son rêve était « d'accoter » Céline. C'était son expression.

Il essayait de parler français le plus possible avec nous.

GM : Dans la préface de *Originaux et détraqués* de Louis Fréchette, Jean-Claude Germain dit ceci : « Je me demande si Mark Twain, au lendemain de ce grand banquet d'honneur où Fréchette l'avait « toasté », aurait pu tenir, en quittant Montréal, des propos similaires à ceux que Jack Kerouac tint après son interview au *Sel de la semaine* : « Cet homme-là (Seguin), a-t-il dit, a sans doute beaucoup lu de livres dans sa vie, mais pas un seul des miens ». On dit en bas de page : le propos est rapporté par André Major ».

AM : Je ne me souviens pas. C'est possible qu'il ait dit ça effectivement. Ce qui est arrivé, c'est que Fernand Seguin n'était pas très à l'aise avec lui. Avec des hommes de science et parfois des comédiens, il pouvait être sur la même longueur d'onde. Mais là, on sentait que le personnage lui échappait complètement. C'est possible que Kerouac ait eu cette impression-là parce que les questions n'étaient pas très pertinentes. Ça passait vraiment à côté de l'œuvre. C'était beaucoup lié au fait du mouvement *beat*. Il ne tenait pas tellement à parler de ça. Il n'était pas le théoricien d'un mouvement, ça l'agaçait beaucoup. Alors il répondait évasivement à ces questions et Seguin évidemment restait comme... il ne savait plus comment retomber sur ses pattes.

GM : Est-ce que Kerouac avait vraiment l'impression que les gens riaient de lui ?

AM : Il n'en a pas parlé après l'émission. Il a juste dit : « Je n'ai pas été très bon ? » On lui a répondu que les questions ne l'avaient pas intéressé, c'est peut-être là qu'il a dit cette phrase à propos de Seguin. Mais Kerouac avait de la difficulté à s'exprimer. Il n'y avait pas de communication entre les deux. J'ai l'impression qu'il avait levé le coude dans l'après-midi. Il était très tendu. De parler français, c'était énervant et devant des Canadiens français en plus. Lorsqu'on est sorti, il avait soif. Il ne parlait pas beaucoup, il avait juste envie de prendre un verre. On sentait que c'était déjà quelqu'un de passablement alcoolisé. Il ne pouvait pas s'en passer. Déjà, l'émission avait été longue. Il était arrivé une heure avant. Il avait été enfermé quelque chose comme

deux heures et demie. Il suait énormément. Au bar, quand le serveur lui a demandé quelle sorte de bière il voulait, il a répondu : « N'importe quelle, mais vite ».

De toute façon, j'ai l'impression que ce n'était pas le genre d'écrivain qui aimait parler de son œuvre verbalement. Même sur le plan technique, les seules références qu'il donnait étaient les écrivains avec qui il sentait une filiation. On voyait tout de même que c'était un écrivain assez révolutionnaire sur le plan formel. Il admirait beaucoup Proust, il voulait créer un rythme qui donne l'impression d'un mouvement continu. On le sent dans plusieurs de ses livres. Même s'il était très soucieux du style, pour lui c'était une affaire pragmatique, ce n'était pas une question de théorie. C'était une question de fidélité une espèce d'objectif d'écriture qu'il avait. D'ailleurs son écriture spontanée, ça permettait de faire sortir pas mal de choses qui ne seraient pas sorties autrement. C'est presque - c'est tellement péjoratif de dire ça - une méthode d'analyse thérapeutique. Parce que dans le fond, c'est quelqu'un qui fonctionnait sans plan aucun. Il ne construisait pas un livre, il lui donnait un ton et à partir de ça il fonçait. C'est ce qui fait l'originalité de l'œuvre en bonne partie. Il n'avait pas de frontière, il ne délimitait pas son territoire. C'est ce qui fait qu'on y trouve toutes sortes d'associations inattendues probablement autant pour lui que pour le lecteur. Tu sens que c'est une conversation intérieure, c'est un long monologue. Ses livres sont comme des variations sur un même thème.



GM : On peut diviser son œuvre en deux branches : Lowell et son enfance et l'autre que l'on pourrait appeler sur la route.

AM : Son œuvre est bien représentative de son tiraillement intérieur. Les deux pôles c'est : un enracinement dans l'enfance, dans le passé et en même temps une fuite parce que c'est un enracinement qui pouvait être étouffant aussi, étant donné que lorsqu'on s'enracine dans une majorité, ce n'est pas difficile. Mais si on s'identifie à une minorité qui est un peu mutilée... On comprend qu'il a eu cette tentation comment dire, une espèce de fuite spirituelle, autant certains livres semblent très près d'un monde affectif et physique, autant d'autres ont l'air décroché, ont l'air d'une méditation.

Je crois me souvenir qu'il a dit à Lee Gagnon : « Moi j'écris parce que ne suis pas capable de faire ce que vous faites ». Kerouac était fasciné par la musique de Gagnon qui était particulièrement en forme ce soir-là.

GM : En 1967, vous aviez vingt-cinq ans et Kerouac quarante-cinq, était-ce quelqu'un de paternaliste ?

AM : Non, pas du tout. Je pense que par tempérament, c'était quelqu'un qui avait tendance à établir des rapports tout à fait égalitaires. Il ne jouait pas à la vedette non plus. Au contraire, on sentait qu'il était heureux d'être sorti du studio. Il avait plutôt envie de fraterniser avec les gens, autant Lee Gagnon que Max Gros Louis qui était venu s'asseoir à notre table. Il posait des questions à savoir comment ça se passait au Québec pour les Indiens. Ils ont parlé un bon bout de temps ensemble. On sentait que ça aurait pu être de vieilles connaissances.

Lowell, 18 octobre 1986, Jacques Kirouac et le père Armand Morissette, ami de Jack Kerouac.

(Photo : Jacques Nadeau, archives du Club Jack Kerouac, collection AFK)

« Kérouac... une sorte de frère exilé, un cousin né aux États et qui voudrait bien, chaque fois qu'il nous voit, effacer les frontières d'un grand geste de la main. Mais les frontières existent, et le cousin, le frère exilé, n'est pas tout à fait celui que nous avons imaginé. Son French Canadian Ghetto ne l'a pas protégé du "cauchemar climatisé"; il est devenu un semblable différent de nous... Dans ses livres... il me semble que nous nous mettons à ressembler à ses personnages; est-ce parce qu'il est resté ce que nous sommes ou est-ce plutôt parce que nous sommes en train de devenir ce qu'il était? J'ai peur de la réponse. »

André Major

Notre solitude immense

Éric Waddell

« Errer en Amérique » **Québec français**, numéro 97, printemps 1995, pp 72-74

En Amérique, nous errons ! Ça et là. De rue en rue. De quartier en quartier. Du centre-ville à la banlieue. De ville en ville. Du nord au sud. D'est en ouest. Mais pour quoi faire ?

Ce que nous avons célébré en Amérique est la route. Mais c'est la route qui ne mène nulle part, qui n'aboutit pas. Kerouac l'a dit à maintes reprises et il a payé le prix de sa propre vie. Il l'a dit dans ses rêves : « [...] they can ram America up their ass and all rails and iron machines with it - I'm going back to Brittany and warn my fishermen : « Dont sail for the mouth of the St. Lawrence, that's where you got fooled before - *ils vous on [sic] joué un tour*. ». Il l'a mis dans la bouche de ses personnages : « Slim, who was that man ? » I asked him and he said, "Shoo, that was some kinda of ghost of the river, he's been looking for Canady in Virginia, West Pennsylvania, North New York, New York City, East Arthurititis and South Pottzawattomy for the last eighty years as far as I can figure, and on foot, too. He'll never find the Canady because he's goin the wrong way all the time" »,

Kerouac, dans sa quête, est allé au bout de l'Amérique et il n'a rien trouvé, sauf une solitude immense. Il a constaté que l'individu n'est pas libre. Il n'est jamais seul. Il est porteur d'une culture - réalité profondément humaine - et cette culture est le fruit d'une expérience collective. Elle est inscrite dans un lieu. D'où son demi-tour « géographique » (à Big Sur, en Californie) et l'autre versant de sa vie où il a cherché désespérément le lieu de sa culture. Et essayant de revenir sur ses pas - vers la Nouvelle-Angleterre, le Québec, la Bretagne - il a décrit le drame tragique de ce continent ; un drame qui était déjà inscrit dans l'œuvre de l'écrivain américain qui l'a probablement le plus influencé, Thomas Wolfe, auteur entre autres du célèbre *You Can't Go Home Again* !

L'impossible retour vers la famille, vers le lieu affectif, le sentiment d'être perdu en Amérique constituent le drame ultime de ce continent. Ici, l'individu est triomphant, mais c'est un triomphe qui s'est réalisé aux dépens du groupe et donc de sa culture. C'est une liberté en sursis à la mesure de celle du condamné à mort qui a réussi à jouer « Le reel du pendu » sur son violon désaccordé.

Le drame des « Francos » d'Amérique

S'il y a un groupe qui a cherché à la fois à profiter individuellement de ce continent et à s'inscrire en tant que collectivité dans son destin, ce sont bien les

Canadiens français; Gabrielle Roy décrit le déchirement qu'un tel défi a provoqué. Elle revient constamment, dans son autobiographie, *La détresse et l'enchantement*, sur le rêve brisé de ces Québécois venus s'installer dans les Prairies : « Ils me faisaient penser à des rescapés d'un long naufrage... Tant de fois, on les avait fait venir au bout du monde, pour y disparaître sans bruit et presque sans laisser de trace ».

Est-ce cela l'Amérique : y disparaître sans bruit et presque sans laisser de trace ? Certes, Gabrielle Roy a connu l'exode et l'errance. Elle a vu et a vécu sa douleur, et elle a aussi choisi de voyager en sens inverse, vers le Québec, à la recherche d'une patrie : « Est-ce que je n'ai pas lu alors dans mon cœur le désir que j'avais peut-être toujours eu de m'échapper, de rompre avec la chaîne, avec mon pauvre peuple dépossédé ? »

Gabrielle Roy est issue d'une lignée qui a chevauché le continent tandis que Gaston Miron fait partie d'une famille de racines profondes et qui n'est pas rendue plus loin que Sainte-Agathe, dans les Laurentides. Il figure parmi les premiers d'une nouvelle génération de paroliers qui cherchent à construire un espace natal, fait de plus que des expériences ponctuelles glanées ici et là, lors des grands périples continentaux des siècles précédents. L'auteur de *L'homme rapaillé* affirme qu'il faut « refouler » le pays pour assurer la survie et l'épanouissement du groupe. Selon Georges-André Vachon : « Le pays "raboteux raboté" qu'embrasse le regard de Miron est à jamais coupé du Nord-Ouest canadien, ou Pays d'En-haut, et du Nord légendaire ».

L'enracinement et le voyage

Voilà la contradiction amérindo-québécoise. Pour que l'Amérique ne soit pas lieu d'exil, ne soit pas « des terres plates de l'arrogance », ne soit pas un continent de sans-abri, le voyage initiatique de ses citoyens de langue française doit être un voyage qui permet un retour, un voyage qui s'enfonce dans cette terre plutôt que de dériver à sa surface. Mais voyager ainsi, c'est voyager à contre-courant, c'est s'opposer aux forces qui animent ce continent, c'est risquer de nier cette liberté d'action que l'Europe n'a jamais connue, c'est courir le danger de fermer la porte sur tout ce qui est possible.

L'Europe propose l'enracinement comme manière de vivre et le voyage comme libération. L'Amérique exige le départ comme seule condition de vie et le voyage de retour comme le plus insensé des espoirs. L'homme a besoin des deux pour survivre et pour s'épanouir.

June 22, 1965

Cher M. Le Bris:

Il faut m'excuser par ce que je ne sais pas comment d'appeller en Français comme que je sais l'Anglais. J'assume (je pense) que vous ne pouvez pas comprendre l'Anglais. Vous ^{me ne l'avez ?} n'avez pas dit. J'attends votre lettre d'explication apropos de les Lebris de Kerouac (ou Keroac'h?). J'ai eu un bon temp avec vous dans votre office et je regrette d'avoir m'aidée trois fois à votre cognac. On à toute nos maladies. Apropos de vou j'ai écrit dans mes Memoires: "Pierre Le Bris, an elegant Breton who lay in bed with ruptured hernia and his genealogic chart, himself covered by blankets and a huge soft pillow....." C'était le Msr. G. Didier de La Cigale qu'il m'a dit d'allez vous voire. Si vous avez le temps, écrivez moi apropos de quoi que vous savez apropos de les Lebris de Keroack ou Keroac'h ou Kirouack ou Karoac'h ou Kirouac ou Kérouac. Et je voudrai savoir votre deuxieme nom: c'etait Kérnedec? Assure vous, monsieur, de ma sincerité, mon intérêt dans votre grande élégance, ma honneteté, et mes esperances pour votre bonne santé apres votre maladie. Surement, j'éte traitée comme un prince dans votre maison. Écrit!

Jack Kerouac

Jack Kerouac

5155-10th Avenue North

St. Petersburg, Florida, U.S.A.

Zip: 33710

Est-ce que vous savez le nom (celui) pour la langue
de Cornouail (Cornouailles)? — C'est KEROUAC
(Ency. Brit. XI Ed.)

Conclusion :

L'impossible détachement

François Kirouac

Lorsqu'il est question de Jack Kerouac dans une conversation, inévitablement on mentionne son goût pour le voyage, la route 66, l'errance et la liberté. Cent ans après sa naissance, son nom est devenu pour beaucoup un synonyme de liberté absolue. Mais une autre dimension le définit tout aussi profondément : son attachement à sa famille, à la famille Kirouac élargie, à ses racines bretonnes et québécoises. Ses quelques demandes effectuées auprès de son petit-cousin, l'abbé Gérard Lévesque, en témoignent clairement. Son voyage à Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup au mois d'août 1967 afin de rencontrer des gens qui ont connu ses proches ancêtres et découvrir des documents dans le registre paroissial en est aussi un exemple. Sa tentative de recherche en Bretagne, deux ans auparavant, en 1965, racontée dans son livre *Satori à Paris*, mentionne également cet intérêt.

Ses origines familiales le fascinaient. Jack cherchait à en connaître le plus possible sur ceux qui l'avaient précédé. Venu en Nouvelle-France chercher fortune dans le commerce des fourrures, comme tant d'autres à cette époque, cet ancêtre l'émerveillait. Sa méthode de recherche relevait toutefois de la fantaisie et, trop souvent perdu dans les brumes de l'alcool, il n'eut guère de succès.

Bien sûr, Jack a été influencé par la légende familiale dans ses écrits et dans sa recherche personnelle sur son ancêtre breton. Un grand nombre de descendants d'Alexandre de Kervoach l'ont été. Toutefois, ce sont des travaux généalogiques structurés, menés à l'initiative

de notre association, qui ont finalement révélé tout ce qui est connu aujourd'hui. Même s'il fabulait démesurément sur le faux statut social noble transmis par une légende familiale, on peut croire que s'il avait vécu plus longtemps, Jack serait très fier de ce que la recherche généalogique a mis à jour.

Son attachement à la famille et à ce milieu francophone transposé en Nouvelle-Angleterre entre 1840 et 1930, le « *Québec d'en Bas* », selon l'expression de Victor-Lévy Beaulieu, définit assurément l'homme qu'il fut. Ce milieu de vie en terre étatsunienne reproduisait parfaitement celui de ces gens du terroir québécois provenant en grande partie de la vallée du Saint-Laurent. Le texte de Roger Brunelle, un Franco-Américain tout comme Jack, contenu dans le présent recueil, dépeint très bien ce que furent ces micros-sociétés : « ils parlaient, mangeaient [...], jouaient, chantaient, travaillaient, bref, ils vivaient en français en dedans et en dehors de la maison. »

Originaire de ce « Québec d'en Bas », comment Jack aurait-il pu oublier ses origines québécoises et ses ancêtres bretons auxquels faisait référence son père ? Il vécut toute son enfance dans cet environnement, ce cocon identitaire. Jamais il ne put se détacher de ce milieu. Il y est revenu régulièrement après ses voyages *sur la route*, tout comme auprès de « Mémère ». Ce besoin d'ancrage à sa communauté d'origine a marqué sa personnalité au plus profond de son être. Lorsque celle-ci s'effrita, par l'intégration à la société américaine, il perdit pied.



9 juillet 2000. Pierre Lebris et Jacques Kirouac à Huelgoat en Bretagne. Du 3 au 18 juillet 2000, à la suite des découvertes généalogiques des années 1980 et 1990, 32 membres de l'Association des familles Kirouac ont effectué un voyage de retour aux sources en visitant les lieux liés à l'Ancêtre en Bretagne.

(Photo : collection de l'Association des familles Kirouac)

Pour en apprendre plus sur ce voyage de retour aux sources effectué en 2000, voir le site Web de l'Association à cette adresse :

<https://www.familleskirouac.com/voyage-de-retour-aux-sources>

et

Pour l'ensemble des photos de ce voyage :

<https://www.familleskirouac.com/bretagne-2000>

Un livre racontant ce voyage est aussi disponible à cette adresse :

<https://irp.cdn-website.com/7bb0d2a7/files/uploaded/Bretagne2000.pdf>

« Son œuvre [celle de JK], au fond, fut une ultime et permanente tentative pour signer la paix avec lui-même, pour réintégrer sa pureté originelle perdue, au temps de Lowell. Sur sa tombe, trois jours après sa mort, dans le cimetière de Lowell, le prêtre cita ces mots, en s'inspirant de l'Écclésiaste : "Ils se reposeront de leurs paroles et ils emporteront leurs œuvres avec eux." Il ajouta cependant : "Nous allons prier dans l'espoir qu'il trouve maintenant sa pleine libération et puisse partager les visions de Gérard." C'était la seule raison de vivre de Jack Kerouac. »

Robert Tremblay, « Jack Kerouac : le voyageur immobile, » c-r de « *Kerouac, le vagabond* » .

Essai biographique de Ann Charters (Édits. L'Étincelle),
Le Soleil, 15 fév. 1975.

AnnEXES

JANET MICHELE (JAN) KEROUAC, L'UNIQUE ENFANT DE JACK KEROUAC



Janet Michele (Jan) Kerouac, Hollywood, 1978. (Photo : courtoisie Gerald Nicosia, photographe inconnu)

« Oui – Québec.
Mon pays ... voilà où je suis maintenant! »

Jan Kerouac, récit de son voyage à Québec en décembre 1988.

Janet Michele (Jan) Kerouac à Québec

Récit de son voyage en décembre 1988

La seule et unique enfant de Jack Kerouac est décédée très jeune, à quarante-quatre ans, des suites de problèmes rénaux. Elle fut profondément marquée par l'absence de son père qu'elle n'a rencontré que deux fois au cours de sa vie. Mais, elle ne lui en a jamais tenu rigueur. Comme elle l'écrivit en août 1995, quelques mois avant son décès, elle aimait son père.

Lors d'une visite à Québec en décembre 1988, elle partagea un repas avec des membres du conseil d'administration de l'Association des familles Kirouac et quelques amis.

Ces retrouvailles avec la famille furent des plus agréables autant pour Jan que pour les autres personnes présentes. Elle profita de sa visite pour devenir membre de l'AFK, l'association de sa famille. À la fin de cette rencontre mémorable, Jacques Kirouac lui demanda d'écrire le texte qui suit sur son voyage à Québec pour publication dans la revue de l'Association¹.

Tout comme son père, Jan s'est intéressée à ses origines québécoise et bretonne. On peut très bien le percevoir dans ce texte qu'elle envoya suite à cette soirée.

François Kirouac

Sur la route en direction nord, l'autocar Voyageur traverse des immensités planes, des plaines couvertes de neige; j'en oublie où je suis . . . Kansas? Nevada? Je me rendors, je me réveille un peu et je somnole à nouveau, ma mémoire joue à cache-cache avec moi. J'ai de vagues souvenirs d'avoir passé les derniers mois sur la côte Est des États-Unis – mais aux États-Unis de telles immensités à perte de vue se trouvent seulement dans l'Ouest du pays.

Ma tête lourde de somnolence s'est instantanément éveillée en apercevant, à travers les fenêtres de l'autocar, une trentaine de grands drapeaux bleus et blancs à fleur de lis² furieusement ballottés dans l'air glacial. **Oui – Québec. Mon pays ... voilà où je suis maintenant!**

Du coup, dans l'autocar plutôt étouffant, tout le monde s'est réveillé et est sorti pour aller s'entasser dans la gare, où je me suis assise sur un tabouret avec Jean Morisset et François Deschamps au comptoir sale, - comme dans tous les cafés de gares – sauf qu'ici on pouvait commander un *soup de pois*; une excellente initiation au Québec. Ainsi assise entre mes deux collègues, arborant un autocollant 101³ sur mon chandail, **je refusais de parler anglais ... (Grand dieu, je n'aurais pas voulu être prise pour une anglophone - Tabarnuche!).**



Janet Michele Kerouac, Jan, avec Jacques Kirouac, quelques mois avant son décès, à New York en 1995. (Photo : collection AFK)

Dehors, Marcel nous attendait avec son auto. Parlant sans arrêt et à toute vitesse, dans son style romantique racé ... assez semblable à celui d'un Italien, il nous conduisit directement au centre de la ville, dérapant dans les rues anciennes, étroites et glacées. En descendant de l'auto, comme une vision, j'aperçus d'abord le Château Frontenac que je ne connaissais pas encore. Une véritable apparition avec ses flèches illuminées par des lampes, créant un halo étrange, semblait me dire son nom. Ensuite nous avons remonté la rue à pied jusqu'à un édifice où j'ai eu la surprise de ma vie en voyant une plaque en bronze rivée sur l'édifice en pierre où j'ai lu, à la hauteur de mes yeux : ASSOCIATION DES FAMILLES KIROUAC!⁴ Soudainement je me suis souvenue que souvent, étant enfant, je cherchais en vain mon nom dans les pages de l'énorme bottin téléphonique de New York; je concluais chaque fois que je devais être une curiosité.

Mais pas ici! Je ne suis pas une curiosité! Voilà une ville à mon goût. À l'étage dans une salle immense j'ai rencontré des tas de gens, tous très chaleureux et

¹ La version originale anglaise de ce texte a été publiée dans *LeBris de Keroack*, numéro 15, mars 1989, pp.18-21.

² Tous les mots en italique de ce texte ont été écrit en français dans la version originale anglaise.

³ Il faut se souvenir que c'est quelques années auparavant que le gouvernement du Parti Québécois dirigé par René Lévesque, petit-cousin de sa grand-mère paternelle, Gabrielle, avait fait adopter la Loi 101 faisant du français la langue officielle du Québec.

⁴ Ici, Jan se méprend. La plaque à laquelle elle fait référence indiquait plutôt le Secrétariat des peuples francophones.

sympatique. Et parmi eux j'aperçus une paire d'yeux bleu ciel qui me souriait comme un phare qui me reconnaissait ... mon cousin Jacques Kirouac, le président de l'Association. En le rencontrant, quand j'ai tenu sa main, j'ai immédiatement senti un lien même plus profond qu'avec ma grand-mère ou mon oncle! À regarder dans les yeux de Jacques, j'avais l'impression de me regarder dans un miroir.

Quelques jours plus tard, François, mon infatigable hôte et escorte, un très gentil garçon que j'avais rencontré plus tôt cette année-là à Lowell, Massachusetts, m'amena, chez son père Marcel, au grand dîner des Kirouac. Nous avons parlé pendant des heures d'un million de sujets en dégustant un *bifteck au poivre vert* - mais je résistai à la forte tentation de boire du vin - j'ai bu de l'eau Perrier, comme une bonne jeune fille. Le vaste éventail des sujets de conversation ce soir-là allait de la généalogie à la bouffe ... des histoires de voyage aux jeux de mots... beaucoup de gaieté, d'agrément et d'éclairs de caméras. Et, comme c'est la coutume ici, d'interminables « au revoir » à la porte du restaurant, ainsi qu'un nombre incalculable d'embrassades et d'accolades, et de vœux chaleureux entre tous et chacun. Je sais que les longs adieux *Québécois* vont beaucoup me manquer une fois de retour dans *Les États*. J'ai échangé le pistolet miniature attaché à mon porte-clé pour un emblème Kirouac bien plus approprié; et maintenant, c'est cousin Jacques qui a le pistolet.

Je passai les jours suivant *Chez Deschamps* [i.e. la famille Deschamps] à *L'Île de Bacchus* (Île d'Orléans) où père et fils m'ont raconté des quantités d'histoires fascinantes, fait voir des films de W.C. Fields, écouter des enregistrements de mon père, manger de la cuisine normande et enfin m'ont promenée en auto le long des rives du *Fleuve St Laurent*. Un *après-midi*, bien emmitouflés, François et moi avons glissé sur une pente raide fortement enneigée jusqu'au bord du fleuve. Et François de préciser : « C'est ici que nous nageons en été ». Et, nous nous sommes aventurés avec précaution sur les plaques de glace toutes empilées en forme de champignons magiques, reflétant les rayons du soleil couchant en une myriade de tons turquoises, lilas et roses.

Glissant, descendant et grinçant, nous nous sommes amusés comme de jeunes enfants, relevant des feuilles de glace pour les lancer à la surface - quel plaisir de regarder cette glace se casser en cascade de millions d'étoiles de neige, jouant même une certaine mélodie... et les minuscules diamants tourbillonnaient autour des énormes champignons *gelees* pendant que le soleil disparaissait derrière *La Ville de Québec*. Quel merveilleux terrain de jeux! Même si j'adore les tropiques, il y a toujours eu au fond de mon cœur une place pour les plaisirs de l'hiver; patiner, glisser, jouer dans des monticules de neige ... Quand j'étais enfant dans le nord de l'état de New York, je faisais tout cela,



17 décembre 1988, restaurant Chez Camille à Québec. Repas de Jan partagé avec certains membres du conseil d'administration de l'Association et quelques amis. De gauche à droite : François Kirouac, Yvette Hunter, Sarto Kirouac, Jacques Kirouac, Jan Kerouac, Johanne Kérucac, François Deschamps et Serge Dubé. (Photo : Marie Kirouac)

mais de nos jours avec les changements climatiques, il n'y a plus assez de neige en hiver. Alors maintenant je sais où aller - *À Québec.*

Oui, je reviens sûrement ... en été, et en hiver aussi.

J'espère que mon français va s'améliorer rapidement.

Et maintenant le drapeau national du Québec est accroché dans ma fenêtre à Kingston, dans l'état de New York. Marcel me l'a donné avant mon départ. Les bords sont un peu amochés, mais je devrai peut-être faire la Betsy Ross canuck et le réparer avant mon retour. Chaque fois qu'il y a du hockey à la télévision, je vérifie pour voir si ce sont les *Canadiens* de Montréal; s'ils jouent, je prends pour eux. Est-ce mon imagination, mais il me semble qu'ils sont plus énergiques que les autres joueurs. Cet été je visiterai *Rivier du Loup* [Rivière-du-Loup] et la maison ancestrale; alors peut-être que moi aussi je deviendrai un *Habitant*.

JEANNE

Pour en apprendre plus sur Jan Kerouac, voir le document publié par l'Association des familles Kirouac au printemps 2020 à cette adresse :

<https://irp.cdn-website.com/7bb0d2a7/files/uploaded/Hors%20serie%209%20Jan%20Kerouac.pdf>



Jan Kerouac et Jacques Kirouac au restaurant Chez Camille à Québec le 17 décembre 1988.



Jan Kerouac chez elle à Kingston dans l'état de New York. On peut voir le drapeau québécois accroché à sa fenêtre derrière elle. (Photo : collection AFK)

« Maintenant, je comprends complètement la devise de la famille Kirouac : aimer, travailler et souffrir. J'aime mon père, je travaille sur mon livre et souffre sans cesse de problèmes de santé. »

Extrait d'une lettre de Jan Kerouac à Jacques Kirouac,
San Anselmo, Californie août, 17, 1995.

Sur les traces de Jack Kerouac

Voyage du Club Jack Kérouac   Lowell
octobre 1986

Crer un Club Jack Kérouac   Québec était l'idée d' ric Waddell; il la présenta au directeur du Secrétariat permanent des peuples francophones de l'époque, Louis Dussault, qui l'accepta d'emblée, et c'est ainsi que le SPPF parraina le club qui avait comme objectif de faire connaître l'écrivain franco-américain et, à travers lui et son œuvre, de faciliter le rapprochement entre Québécois et Franco-Américains. Un réseau de plus d'une centaine de membres, à travers l'Amérique du Nord, en Europe et même en Asie, a rapidement pris

forme. C'est pourquoi, dès 1985, il est proposé d'organiser une *Rencontre internationale Jack Kérouac*. En octobre 1986, le Club organise une excursion   Lowell (Mass.) en collaboration avec la *Corporation for the Celebration of Jack Kerouac in Lowell*. C'est lors de ce voyage que les responsables du Club font la connaissance de Roger Brunelle et établissent un lien d'amitié et de collaboration avec lui qui ne cessera qu'avec son décès en février 2021.



Première rangée (de gauche à droite): Jacqueline Duval (Québec), Rémi Ferland (RIJK et Université Laval), Robert B. Perreault (Manchester NH USA), Éric Waddell (RIJK et Université Laval), Nicole Paquin, Claude Mailloux (Université Laval); deuxième rangée (de gauche à droite): Louis Dupont (RIJK et Université Laval), Yvon Fortin (Fonctionnaire du Gouvernement du Québec) , Bertrand Marotte (Journaliste au *Globe and Mail* , Frédérique Garnier (France), Francine Adam, John Landry ( tudiant), Jacques Kirouac (AFK).

(Photo : Jacques Nadeau, archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Nashua, New-Hampshire, 29 août 1999. Lancement du livre *Kerouac's Nashua Connection* par le révérend Stephen Edington. De gauche à droite : révérend Stephen Edington, révérend Roland Côté, Réginald Ouellet, Roger Brunelle, Jacques Kirouac et Jean-Yves Kirouac, représentants de l'Association des familles Kirouac. (Photo : collection AFK)

Rencontre internationale Jack Kérouac

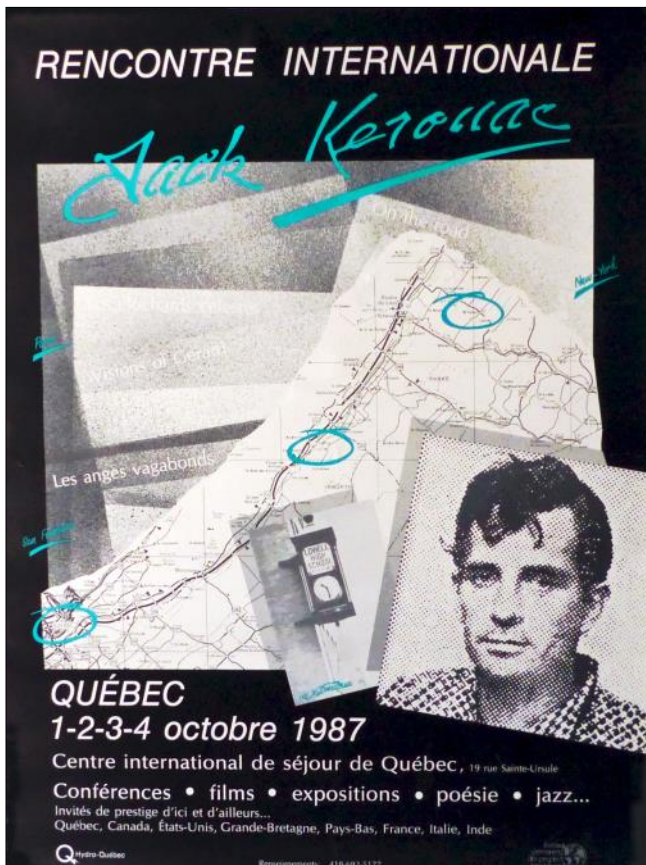
Québec, 1,2,3, 4 octobre 1987

« Des conférences dans une auberge de jeunesse; des tables rondes dans un bar; des soirées de jazz, de poésie; des *parties* qui prennent prétextes de lancements de livres, de vernissages, d'expositions de photos ou de peinture. La *Rencontre internationale Jack Kérouac*, comme le personnage qui l'inspira, aurait été à l'étroit dans le cadre institutionnel des colloques universitaires. Ce n'est pas l'atmosphère des salles de cours qu'étaient venu respirer les Québécois, Canadiens, Américains, Français, Italiens participant à la *Rencontre*, mais celle de la route. »

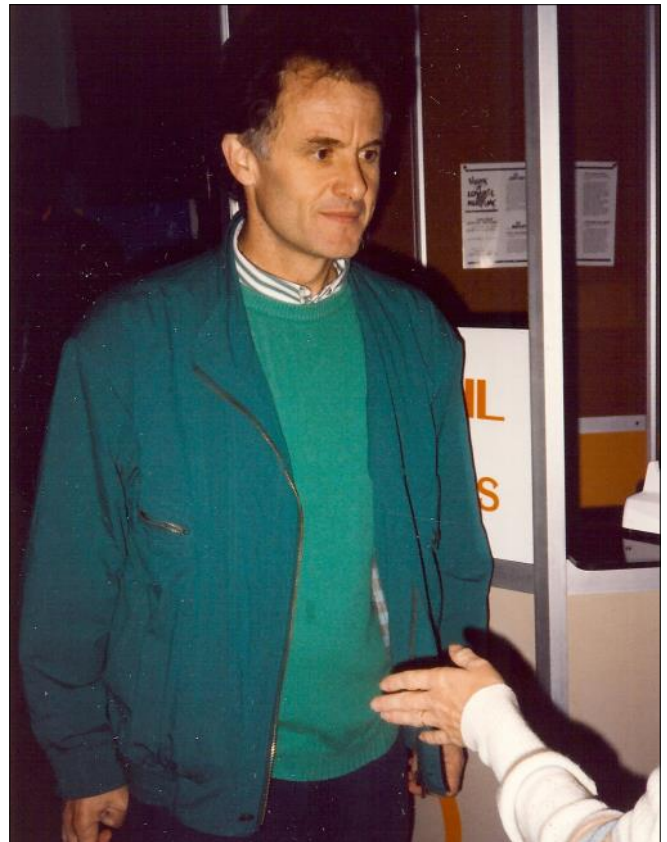
- Andrée Fortin



Jack Micheline (1929-1998), peintre et poète américain de la région de San-Francisco. (Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Affiche officielle
de la *Rencontre internationale Jack Kérouac*



Éric Waddell, directeur de la *Rencontre internationale Jack Kérouac* de Québec en 1987.

(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)

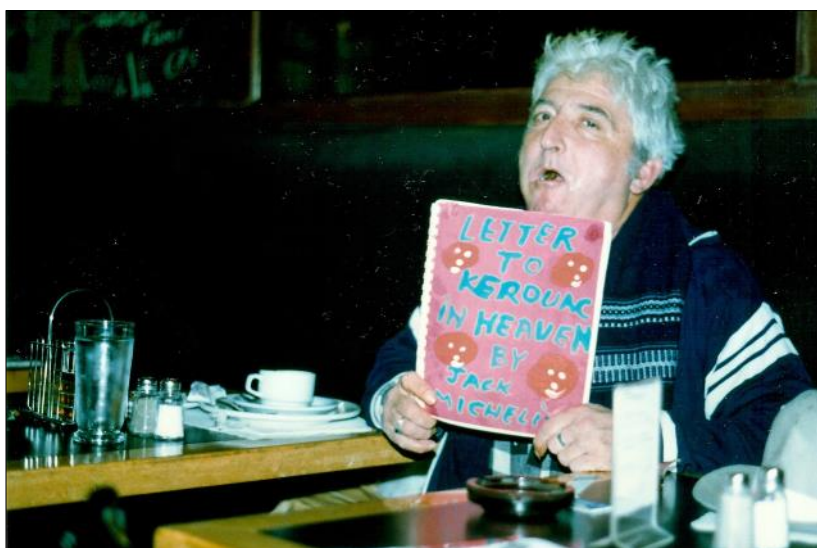


Serge Gagnon et John Montgomery. Serge Gagnon travaillait pour la *Rencontre internationale Jack Kérouac*. Il était étudiant à l'Université Laval en 1987. John Montgomery, ami de Jack, et éditeur de plusieurs recueils sur lui.

(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Allen Ginsberg, poète américain et ami de Jack au Pub St-Alexandre à Québec. (Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Jack Micheline, de son vrai nom Harold Martin Sylver.
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Dave Moore, britannique, fondateur et éditeur de *The Kerouac Connection Magazine*, fanzine *beat*, i.e. revue pour fanatique de la *beat generation*.

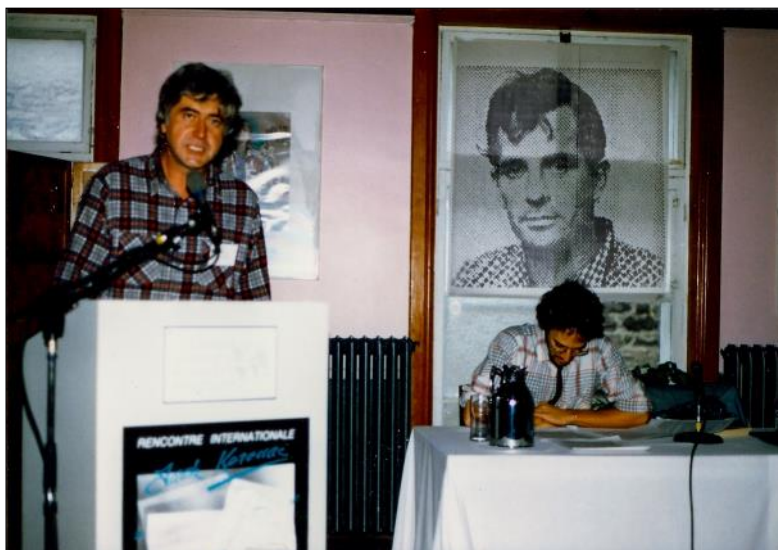
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Lawrence Ferlinghetti (1919-2021),
poète américain, conférencier invité.
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Allen Ginsberg,
devant le Centre international de séjour.
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Yves Le Pellec (1945-1999), écrivain et universitaire français.
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Louis Dupont, directeur adjoint
de la *Rencontre internationale Jack Kérouac*
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Regina Weinreich, écrivaine et érudite des artistes de la *Beat Generation*, avec Gerald Nicosia, auteur de *Memory Babe : A Critical Biography of Jack Kerouac*.
(Photo : archives du Club Jack Kerouac, collection AFK)



Pier Vittorio Tondelli (1955-1991)
(Photo : archives du Club Jack Kerouac, collection AFK)



Allen Ginsberg et Mark Murphy, chanteur de jazz américain (1932-2015).
(Photo : archives du Club Jack Kerouac, collection AFK)



Allen Ginsberg,
à la soirée de poésie au Grand Dérangement
(Photo : archives du Club Jack Kerouac, collection AFK)



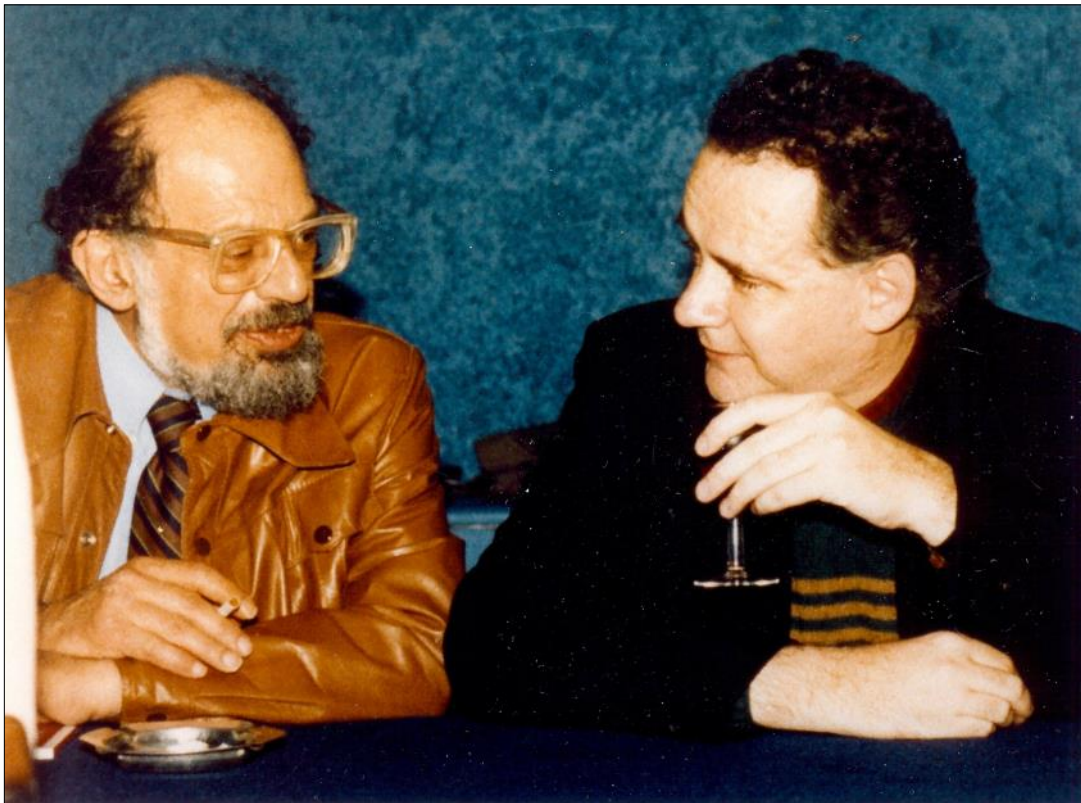
Éric Waddell, Lise Bissonnette et Yves Le Pellec,
au Centre international de séjour.
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Denis Vanier (1949-2000),
poète québécois à la soirée de poésie.
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Graham Curnoyer, Joy Walsh, Lawrence Ferlinghetti, Allen Ginsberg,
Jacques Houbart et Gerald Nicosia, au Centre international de séjour.
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)



Allen Ginsberg en compagnie de Patrice Desbiens, poète franco-ontarien.
(Photo : archives du Club Jack Kérouac, collection AFK)

Canuck et clochard céleste : l'univers de Jack Kerouac

Exposition de photographies au Musée du Québec

« Avec la complicité de la pellicule qui fixe le temps des hommes, celui des années trente à cinquante, l'occasion est ici offerte d'entreprendre sa propre exploration de l'univers de Jack Kerouac. Celle de la grande famille canadienne-française dans ses paroisses franco-américaines, meublées de toutes ses certitudes catholiques et patriotiques que nous présente **Laurier Durette**; celle des Américains de **Robert Frank**, univers lourd et pénétrant du temps de Kerouac que son ami photographe nous livre sans détour; celle de la *Beat scene* de New York que **Fred McDarragh** a suivie pendant plus de dix ans; celle de cette *Beat Generation* qui a marqué l'Occident par sa nouvelle conscience, telle qu'**Allen Ginsberg** l'a captée. De plus, des photographies d'**Ann Charters**, d'**André Le Coz**, ainsi que celles appartenant à **Joy Walsh** s'ajoutent à ces dernières pour permettre un instant de croiser le regard de ce **Canuck et clochard céleste** qui nous a laissé une œuvre si fascinante.



Allen Ginsberg et Éric Waddell
(Photo : Musée du Québec, Patrick Altman)

Aussi, cette exposition de photographies ne pouvait être complète sans un renvoi à l'univers des mots, l'espace préféré de Kerouac. **Rod Anstee**, en collaboration avec **Dave Moore**, a donc sélectionné des livres de sa collection personnelle qui mettent en évidence l'univers franco-américain de Lowell à côté des éditions internationales d'*On the Road*. » *

* Extrait d'un communiqué de presse de la *Rencontre Internationale Jack Kerouac* (30 septembre 1987).

L e Président
du Conseil d'administration
et le Directeur général
du Musée du Québec
messieurs Jean-Marie Roy
et Godefroy-M. Cardinal
vous prie d'assister
au vernissage
de l'exposition
Canuck et clochard céleste :
l'univers de
Jack Kerouac
le mercredi 30 septembre 1987
à 20 h
au Musée du Québec
Cette exposition se poursuit
jusqu'au 29 novembre 1987
Invitation pour 2 personnes
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec



(Photo : Musée du Québec, Jean-Guy Kérouac)



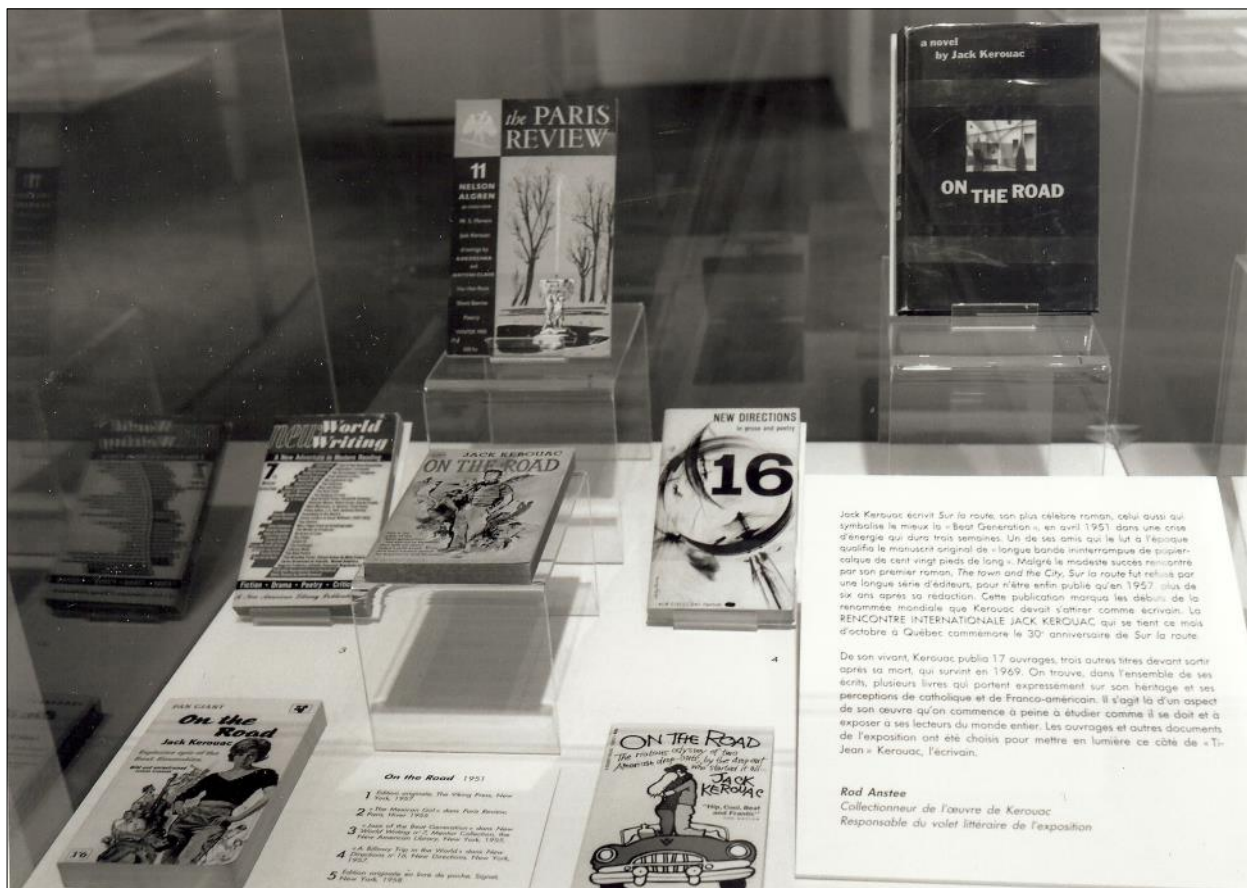
Allen Ginsberg et Lawrence Ferlinghetti.
(Photo : Musée du Québec, Patrick Altmam)



(Photo : Musée du Québec, Jean-Guy Kérourac)



(Photo : Musée du Québec, Jean-Guy Kérourac)



Livres de Jack Kerouac provenant des collections de Rod Anstee et Dave Moore.
(Photo : Musée du Québec, Jean-Guy Kérucac)



Au centre : Allen Ginsberg et Lawrence Ferlinghetti. À l'extrême gauche, Michel Martin, coordonnateur de l'exposition et à l'extrême droite, Éric Waddell. (Photo : Musée du Québec, Patrick Altman)

Jack Kerouac, un des plus grands écrivains du XX^e siècle,
qui ne cessait de répéter à tous ceux qui voulaient bien l'entendre:

« Je suis Canuck, vous savez ».

Le patronyme Kerouac pour Jack

François Kirouac

Dérivé du toponyme breton **Kervoach**, le nom de famille de Jack s'écrit de plusieurs façons selon la région d'origine de chacune des familles. Ce mot breton, qui signifie en français « village au sol mou », est devenu un patronyme au XVIII^e siècle en Nouvelle-France.

Nous devons cette transformation à une mode de cette époque voulant que les bourgeois imitent les gens de la noblesse en accolant à leur nom de famille un nom de terre qui appartenait ou a appartenu à la famille. Ainsi pour notre famille l'appellation **Kervoach** s'est transformée en patronyme.

Le premier du nom à s'établir en Nouvelle-France, entre 1721 et 1726, fut Alexandre Le Bihan, sieur de Kervoach, dont les ancêtres étaient originaires de la terre de Kervoach située à Lanmeur en Bretagne. Il a utilisé, de façon courante, le simple nom d'Alexandre de Kervoach pour s'identifier auprès de ses contemporains. Après quelques décennies, la particule « de » a disparu du nom et le toponyme Kervoach est devenu un patronyme.

Toutes les familles Kirouac, Kyrouac, Kerouac, Kéroack, peu importe la façon dont elles orthographient leur nom aujourd'hui, sont des descendantes de cet Alexandre de Kervoach. La recherche généalogique, dans les registres paroissiaux et autres, nous a permis de répertorier près d'une centaine de façons d'écrire ce nom. Nous avons remarqué que la graphie varie

généralement d'une région à l'autre. Ces variations sont reliées aux personnes qui rédigeaient les actes dans les registres ou aux différents notaires qui rédigeaient les contrats des familles.

Comme au XVIII^e et XIX^e siècle il n'y avait pas encore de règle d'écriture et que beaucoup de gens ne savaient pas écrire, les rédacteurs d'actes ont utilisé ce qu'ils croyaient être la graphie la plus près de ce qu'ils entendaient pour ce nom d'origine « étrangère » pour eux, **Kervoach**, qui se prononçait Keroack en breton. La prononciation est devenue Kerouack, Kéroack puis Kirouac en Nouvelle-France.

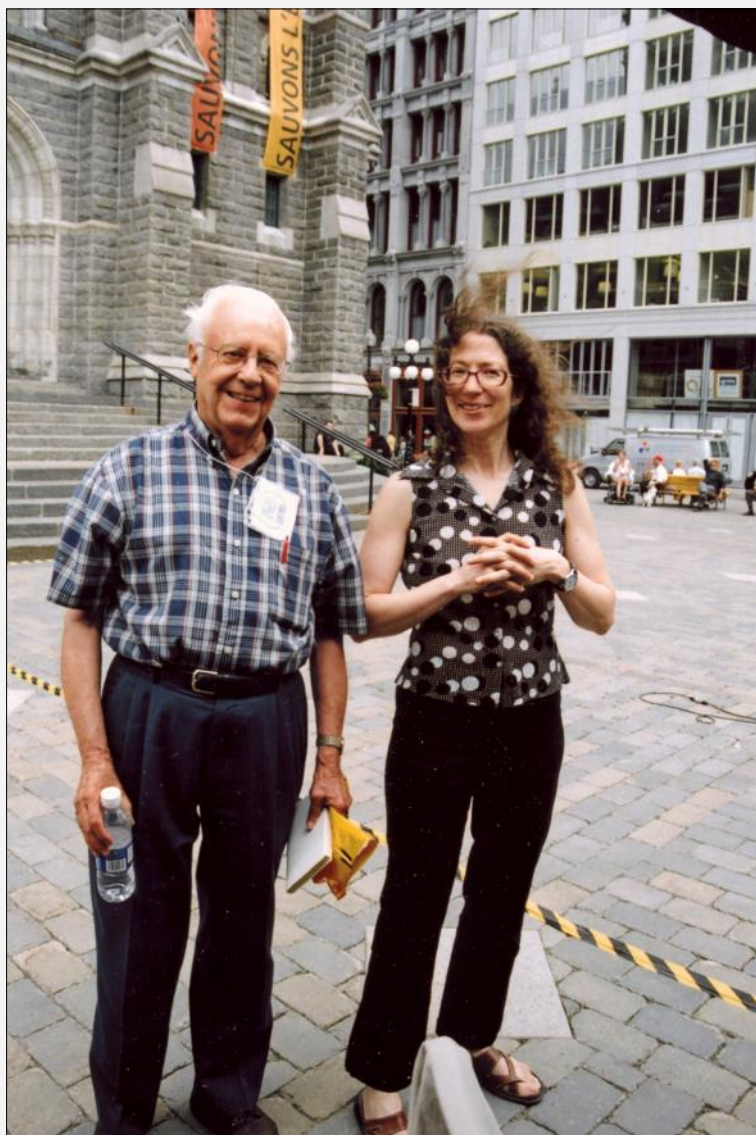
Sans toutefois en faire une règle générale, il est intéressant de constater que les Kéroac (avec ou sans k final), ou Kerouac-k sont originaires de la région de L'Islet-Kamouraska sur la Côte-du-Sud et que les Kirouac (avec ou sans k final), quant à eux, se retrouvent dans la région de Québec ou du Centre-du-Québec. On retrouve aussi des Keroack dans la vallée du Richelieu et des Kyrouac en Illinois. Bref, il existe plusieurs variations, mais toutes sont dérivées de Kervoach.

Les ancêtres de Jack étant originaires de la Côte-du-Sud, c'est la graphie Kéroac que la famille s'est d'abord vue attribuée. Ensuite, après quelques générations, on a retrouvé Kirouac qui deviendra ensuite aux États-Unis, pour plus de facilité, Kerouac pour Jack.



7 juillet 2006. À l'invitation de madame Abigaëlle Friedman, consul général des États-Unis à Québec, l'Association des familles Kirouac a participé à une journée de lecture publique des œuvres de Jack Kerouac sur le parvis de l'église Saint-Roch à Québec. De gauche à droite : Marie Kirouac et sa petite-fille Corinne, Céline Kirouac, Jacques Kirouac, madame la consulé générale des États-Unis, Abigaëlle Friedman, Michel Bornais et son épouse, Yolande Genest-Bornais.

(Photo : collection AFK)



Jacques Kirouac et la consule générale des États-Unis à Québec sur le parvis de l'église Saint-Roch le 7 juillet 2006 où Jack Kerouac fut à l'honneur.
(Photo : collection AFK)



© ASSOCIATION DES FAMILLES KIROUAC